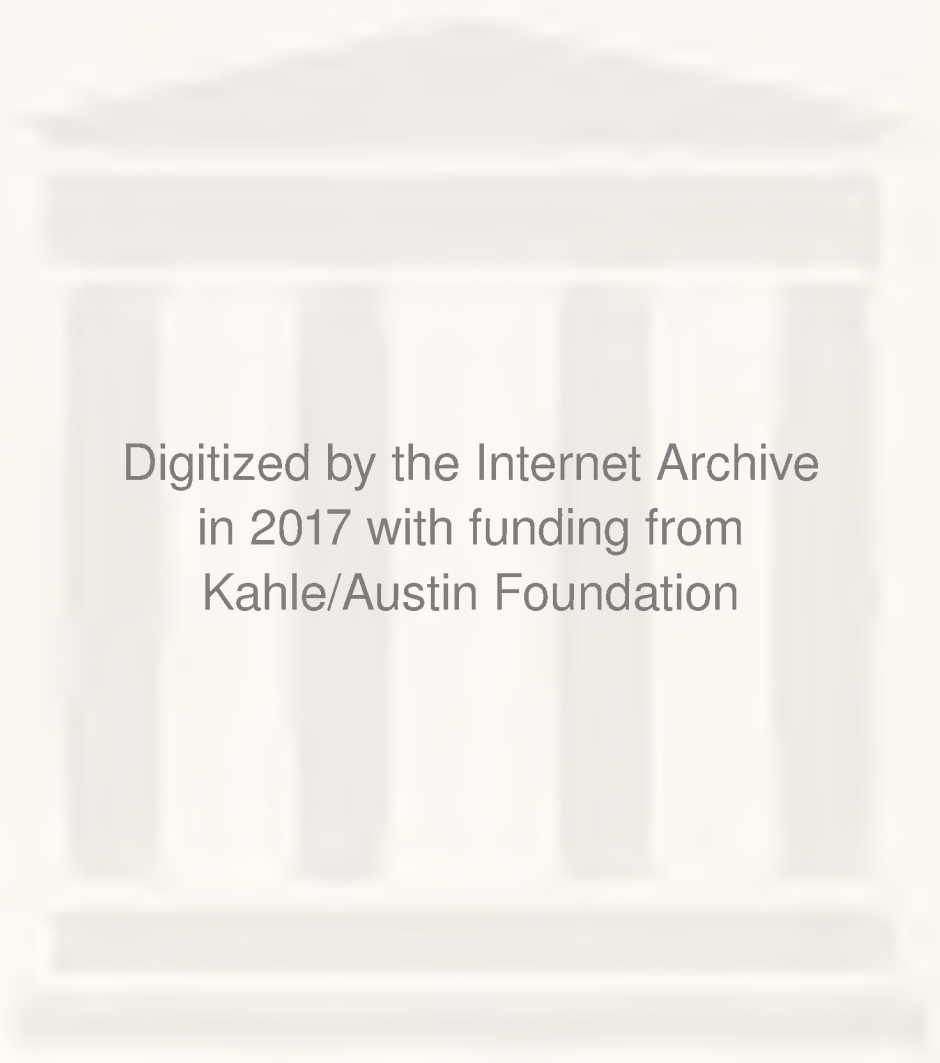




Le docker noir

Sembène
Ousmane





Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Kahle/Austin Foundation

Melody Wood

February 1999

Photo de couverture : Afrique-Photo (Naud).

LE
DOCKER
NOIR

DU MÊME AUTEUR

O ! PAYS, MON BEAU PEUPLE (Le Livre Contemporain).

LES BOUTS DE BOIS DE DIEU (Le Livre Contemporain).

VOLTAÏQUE (Présence Africaine)

L'HARMATTAN (Présence Africaine)

LE MANDAT suivi de VEHI CIOSANE (Présence Africaine).

XAALA (Présence Africaine).

SEMBÈNE OUSMANE

LE
DOCKER
NOIR

PRÉSENCE AFRICAINE

25 bis, rue des Écoles

75005 PARIS

ISBN 2-7087-0293-9

© *Éditions Présence Africaine*, 1973.

Ce roman a paru aux Éditions Debresse en 1956.

*Je dédie ce livre à ma mère, bien
qu'elle ne sache pas lire.*

*... Penser qu'elle y promènera les
doigts suffit à mon bonheur.*

S. O.

PREMIÈRE PARTIE

LA MERE

Le visage en larmes, son regard suivait le bateau qui venait de passer au large des Almadies — « Les Mamelles », seuls points culminants du Sénégal, montagnes ridicules par leur stérilité, moussues ici, dénudées là. La savane était bosselée de cactus parasites; les baobabs semblaient avoir été oubliés — comme des brindilles que laisse un balai — par la nature qui n'avait pas fait beaucoup de frais pour enrichir cette partie de l'Afrique.

Le paquebot fendait les flots... A l'arrière, près des machines, les reflets des eaux en débandade dansaient, tels de furtifs feux-folets. Un gros nuage enveloppait le soleil couchant, dont il filtrait les rayons rougeâtres, teintant ainsi la voûte d'une couleur rouille foncée. A perte de vue, la mer s'arc-boutait contre le ciel. Le vent hérissait sa surface en faisant miroiter mille écailles. D'innombrables petites vagues se suivaient en serpentant; les crêtes écumeuses allaient et ve-

naient déposant des impuretés sur la plage.

A ses pieds, qui étaient nus sur le sable, des crabes pyramides couraient de côté. De loin, derrière les dunes, venait le bruit. Yaye Salimata n'était pas venue pour s'isoler, ni pour rêver, pas plus que pour rendre hommage au soleil couchant. Près de la cinquantaine, le visage calme, bien qu'un drame incompréhensible se jouât en elle, elle accompagnait de ses yeux décolorés « la fumée des eaux » qui allait au pays des toubabs. Tout son désir était de rejoindre son fils emprisonné à cet endroit. Elle était mère de cinq enfants; l'aînée vivait au Cayor avec son mari; le cadet l'avait un jour quittée pour l'Europe; elle vivait avec le reste de sa famille à Yoff, où elle avait vu tant de bateaux passer, qu'à la longue, ils ne l'intéressaient plus.

Les merveilles des Blancs ne la troublaient pas. Elle les savait capables de tout; ne faisaient-ils pas flotter ces masses de fer? Ils présidaient tout, mais Dieu n'a-t-il pas déjà donné au monde ce dont il a besoin? La présence des Blancs ne le gênait pas. Elle n'avait pour eux ni sympathie ni antipathie. Mais cela c'était avant... Maintenant qu'ils gardaient son fils elle les haïssait autant qu'elle le pouvait, elle les maudissait. Comment est leur pays? De grandes maisons comme à Dakar, des trains qui roulent dans la terre,

des petits ne vivant pas avec leurs parents; on le lui avait dit... « Qui n'est pas de la race n'est pas un parent, pas plus qu'il n'est à fréquenter. » Son fils n'avait pas tué! il n'était pas capable d'égorger un mouton, la vue du sang le rendait malade. Les toubabs n'avaient pas de cœur sinon ils lui auraient rendu son petit. Voilà quelques mois des hommes avec des appareils photographiques étaient venus pour la mitrailler avec des lampes qu'ils allumaient même le jour. On lui avait posé des questions saugrenues, on l'avait amenée en ville, même le commissaire avait été de la partie.

Au loin, très loin la traînée de fumée insensiblement s'évaporait dans l'espace. La masse flottante s'enfonçait paresseusement jusqu'à ne plus être qu'un point noir. La femme resta assise sur le sable, donnant libre cours à ses pleurs. Le soir l'ayant surprise, elle rentra. Les enfants qui jouaient dans l'enceinte de la concession s'arrêtèrent de parler à son approche. Elle alla s'enfermer dans sa chambre; une bougie allumée posée sur une table éclairait la pièce, d'une lueur débile. Tout l'ameublement se composait d'un fauteuil sans accoudoir, d'un lit recouvert d'un drap blanc et d'un panier dans un coin d'où sortait le pan d'un pagne bariolé.

Elle souleva la paillasse faite de vieux sacs, et en retira des journaux.

Sur le dernier quotidien datant de la veille, on lisait en gros caractère :

« LE NEGRE DIAW FALLA, ASSASSIN
DE LA CELEBRE ROMANCIERE
SERA JUGE DANS TROIS JOURS
PAR LA COUR D'ASSISES
DE LA SEINE »

~~Les écritures n'avaient aucune valeur pour elle, car elle ne pouvait les déchiffrer, mais sur chaque journal, elle voyait la photo de son petit..~~ Les cheveux semblables à un champ de blé après une inondation, les paupières boursouflées, les pommettes saillantes, la bouche mal fermée, les vêtements fripés et ce teint couleur de bois brûlé.

Elle se pencha plus près de la flamme, le bout de son foulard faillit prendre feu, alors elle changea de place.

De cette façon, elle ne le reconnaissait pas : « Ce voyou n'est pas mon petit, ils l'ont tué, puis ils me font souffrir... Qu'avait-il besoin d'aller chez eux, n'avait-il pas tout ici? Pourquoi m'a-t-il abandonnée? Les toubabs n'ont pas de cœur, ne sont-ils pas comme des chiens, ils n'ont aucune honte, ils s'embrassent dans tous les coins? Mon Dieu est-il vrai qu'il soit en prison? Ah! ~~cette femme, le « dihanama » (l'enfer), ne sera pas assez chaud pour elle;~~ faire tant de mal à une

vieille femme... Si je savais leur maudite langue, je pourrais lire ce qu'ils ont écrit. » Son désarroi était complet, elle laissa tomber le papier, ses paumes blanches se promenaient sur ses joues, elle les pressa sur ses yeux de toutes ses forces, en remuant lourdement la tête. Elle resta longtemps ainsi avant de s'écrouler sur son lit... Elle forçait son imagination à lui montrer le pays des toubabs, puis, elle essaya de refouler les souvenirs de l'enfance de son fils... le premier jour d'école, sa timidité, la douceur de ses paroles. Il passait pour le meilleur camarade... « C'est pas possible, c'est pas possible », répétait-elle.

Durant toute cette histoire, ces trois mots la reconfortaient.

A force de se poser la même question, la tournant et la retournant dans sa tête, ses facultés mentales étaient devenues mécaniques. Elle s'agrippa nerveusement aux draps. Son fichu glissa, laissant apparaître ses cheveux, où étaient fixés un gri-gri et un cauri. Elle se tordait comme si ses entrailles se consumaient. Son pagne se défit... « Demain, j'irai à Dakar, peut-être que je saurai quelque chose », se dit-elle.

Le car qui effectuait le parcours était entouré de voyageurs et de marchands; le chauffeur, aidé d'un adolescent, casait les paniers de légumes ou de poissons. Le levant

blanchissait, annonçant l'arrivée du jour. Il y avait déjà beaucoup de monde lorsque Yaye Salimata arriva. Tous les regards se tournèrent vers elle; elle salua, adressant quelques formules de politesse à chacun, puis tranquillement attendit que le conducteur ordonnât de prendre place. Ils se connaissaient tous dans le véhicule. Sa visite à la ville impériale ne suscitait plus aucun commentaire, nul n'ignorait ses fréquents déplacements : l'affaire avait fait le tour du village. La guimbarde partit, ballottant ses occupants. La présence de Salimata refroidissait l'exubérance des paroles auxquelles étaient habituées les marchandes de poissons. Le véhicule traversa Ouakam à toute allure. Parmi les voyageurs, les bavardages allaient bon train, hommes et femmes échangeaient les nouvelles fraîches, — là sur l'état des prix de la semence, là, sur l'éventuel mariage de tel et telle. Près du conducteur se tenait un homme aux vêtements kaki; le premier l'interrogea :

— Alors, et cette histoire de la Côte-d'Ivoire?

— Tu sais, nous les fonctionnaires, nous n'avons pas le droit de discuter politique, mais je me permets de te dire que selon *le Dakarois* d'hier, il y a plus de cent morts.

— C'est honteux!

— Que veux-tu, il y a des choses que nous ne devons pas faire, les Blancs sont nos maî-

tres; que ces jeunes blancs-becs tentent un coup... Eh bien, je ne vois que des raisons pour les éliminer... Si tu crois que l'histoire de Dimbokro pèse sur les consciences, tu te trompes.

Il haussa les épaules.

Le chauffeur tout en manipulant sa machine qui chauffait, jeta sèchement au fonctionnaire :

— Pourquoi les jeunes ne sont pas contents? Moi, je suis de leur avis, on tue : vous trouvez cela normal, tu penses qu'ils ne savent pas ce qui se passe, j'ai fait la guerre et j'en ai vu des choses.

Il s'arrêta de parler, de l'index invita l'autre à s'approcher, et chuchota :

— ... Tu vois Yaye Salimata? Son fils est en France, paraît qu'il a assassiné une femme, peut-être qu'on va le tuer aussi ou l'envoyer au bagne. Lui, il n'a qu'un meurtre sur la conscience, les Blancs viennent de massacrer des dizaines d'hommes, ils ne seront même pas jugés... Personne ne leur demandera de comptes.

— Tu es bête mon vieux, fit l'homme en kaki. Les gens le regardaient; il poursuivit en français : Tu ne sais pas distinguer la politique du sadisme. Cet individu dont tu parles, nous le connaissons, pourquoi est-il allé là-bas? Pour vivre du proxénétisme. Tu vois sa pauvre mère, elle n'a même plus l'air d'une

personne vivante. Pour des types comme lui, les lois doivent frapper dur.

D'un coup de frein sec, l'autobus s'arrêta et fit s'entrechoquer les trois rangées de bancs servant de siège.

— Descends, dit brutalement le conducteur. La stérilité est un bienfait, lorsqu'on pense qu'il est possible de mettre bas des êtres de ton espèce!

— Ecoute, N'Ddoye, je suis presque en retard, et je vais être mis à pied. Tu ne peux pas me faire ça!

— Descends, ou je te fends le crâne!

Une femme se fraya un passage jusqu'à eux, en essayant d'arranger les choses.

— Non, N'Ddoye, nous sommes loin d'arriver. Je ne sais pas ce qui se passe entre vous, mais ne le laisse pas ici. Tu sais comment est la vie pour un fonctionnaire, dit-elle avec une simplicité touchante.

— J'ai dit et je maintiens..., il quittera ma voiture et si tu n'es pas contente, tu peux lui tenir compagnie.

— Alors... sors, Dieu n'est pas fini, le car de Ouakam va passer bientôt, dit la femme se tournant vers l'employé de l'Etat suffoqué.

— Tu verras, je porterai plainte pour refus de transporter un fonctionnaire à son lieu de travail... Tu viendras pleurer, lorsqu'on t'enlèvera ton tacot.

la même note

Le machiniste énervé le bouscula au-dehors, l'injuriant en français.

— Toi avec ton patron, je vous pisse dans la gueule, c'est avec mon argent que j'ai payé ce « tacot » comme tu dis.

Il reprit sa place, démarra, tandis que l'autre, du regard mendiait son transport. N'Doye était connu pour son humeur affable et pour son dur caractère. Venu d'Indochine, il avait pu s'établir comme transporteur avec ses économies. Le jour comme la nuit, on pouvait disposer de lui. Il ne réclamait jamais un dû en public, cette discrétion lui valait une grande considération. En outre, il se chargeait de faire des commissions, ce que ses concurrents refusaient.

A l'entrée de la cité, quelques-uns descendirent, y compris Salimata.

— A quelle heure comptes-tu rentrer? s'informa N'Doye.

— Le premier voyage d'après-midi.

Elle longea les deux grands canaux de la Gueule Tapée. Déjà les travailleurs gagnaient le quartier européen. Par groupe, ils discutaient en marchant.

Les femmes portaient des calebasses en équilibre sur la tête, des enfants serraient sous leurs bras des livres et des cahiers, des adultes pressaient le pas, les vieillards ployaient sous le faix des ans. Le chant des coqs venait des maisons en bordure, presque

toutes en bois. Seule « le repos de Mendel » avait un style particulier. Elle avait été construite par un ancien maître assassiné par un fanatique.

Obsédée par l'angoisse, la femme marchait comme dans un cauchemar; ses pensées la bouleversaient; elle tourna au coin de la 37^e rue, quittant le talus pour le sable. Ici l'aspect des habitants changeait; les toitures étaient en zinc ou en tuiles. Elle franchit le terrain vague en évitant les tas d'immondices, et se dirigea vers une maison, aux murs verdoyants. C'était un bungalow entretenu, sous-bassement en pierre, jointures espacées et peintes. Salimata frappa à la véranda et attendit.

— Entre, Yaye Salimata, l'invita une femme à moitié éveillée. Mon mari prend son bain.

Le hall était comme toutes les autres pièces, carrelé de noir, jaune et vert. Sur les murs étaient accrochées des photos. Par le mobilier, on s'apercevait, que l'on ne s'était pas arrêté au style, mais à la solidité. Celle qui l'avait accueillie disparut dans une autre pièce. Après encore un moment d'attente, apparut un homme, habillé à l'indigène mais avec goût, qui s'informa aussitôt de sa santé.

— Justement, hier, nous parlions de toi. J'ai reçu des nouvelles de l'avocat, il me dit

qu'il fera tout son possible. Il faut voir les choses comme elles sont...

— Comme elles sont...

— Je comprends ta douleur... mais vois-tu, on ne peut pas faire davantage, crois-moi. On a pris un avocat et il me coûte très cher.

— Voilà le café, ~~annonça l'épouse de Bou-~~
~~bacar, bien mise,~~ qui posa les tasses sur la table.

Son mari, debout, prit la sienne.

— Tu comprends, il ne faut pas s'alarmer. Je me suis référé à des magistrats qui m'ont dit qu'il avait une chance de s'en tirer, du fait que c'est malgré tout involontaire. Prends ton café.

— Je ne veux rien, je pense que si je parlais pour Tougueul (France), ils auraient pitié de moi, les toubabs... C'est pas un mauvais petit... tu le sais... Qui sera là-bas pour le soutenir, je suis sûre qu'il est malade... Tu le connais, il attrape facilement les maladies, et il paraît que chez eux, c'en est plein.

— Depuis le premier jour, j'ai désiré y aller, mais mon travail m'en empêche. Quant à toi, ce n'est pas possible; là-bas, il y a la neige, rien n'est comme chez nous... Ne t'en fais pas, il reviendra; dans ma dernière lettre, j'ai envoyé de l'argent à l'avocat, pour qu'il achète des livres.

— Oui, il n'aimait que cela, il savait beaucoup, on disait même qu'il en savait plus

qu'eux... C'est par méchanceté qu'ils l'ont arrêté, je suis sûre qu'il n'a pas fait ça.

— Voilà ce qu'il faut prouver. De toute façon, la semaine prochaine, nous aurons les résultats. Il faut que tu aies la force d'attendre, sinon tu seras malade. Bois ton café.

— Malade, je le suis, je crache du sang.

— Que me dis-tu? hurla Boubacar.

— Tu ne vois pas sa figure? intervint sa femme. Je ne l'avais pas remarquée tout à l'heure.

— Tu viendras avec moi voir le docteur!

— Je préfère mourir que d'être touchée par un Blanc, et je sais que s'ils le condamnent, je ne survivrai pas.

— Sais-tu ce que tu dis? Voilà que tu compliques tout, s'exclama Boubacar. Toi malade, lui en prison... Tu viens avec moi tout de suite ou non?

— Non, puisqu'ils vont le tuer, moi aussi. Boubacar était l'aîné de la famille des Diaw, il n'avait pas d'enfant; bien que vivant seul avec sa femme, il n'oubliait pas ses droits de chef. Il était maître maçon dans une entreprise privée.

— J'ai aussi une lettre de Catherine, elle n'est pas loin de son terme. Je pensais adopter le petit. Qu'en penses-tu? interrogea-t-il.

— Ah! cela non! c'est une toubabe, vraiment ils veulent tous ma mort.

l'oncle de Diaw

— Je pars, tu ne viens pas?... Bon, je monterai à Yoff dimanche.

— N'en fais rien, tu ne me verras plus. Mon cœur me fait mal. Je rentre maintenant.

L'homme, ne sachant la consoler, partit, dérouté. Les deux femmes restèrent sans parler; fatiguée de ce lourd silence, la maîtresse de maison alla à ses occupations ménagères, laissant Salimata à son affolement... Elle s'en alla aussi, sans rien dire. Elle décida de marcher, son diavali l'abritait du soleil. En tous sens venaient des véhicules. Des villas en construction entre Dakar et Ouakam poussaient comme des champignons. Elle était fatiguée : dans sa poitrine, elle sentait une étrange angoisse...

CATH...

En même temps que sa belle-mère en Afrique, Catherine, à Marseille, était torturée par l'inquiétude. La chambre qu'elle partageait avec son père adoptif était un peu exigüe. Un rideau pour la nuit la divisait par le milieu, les murs étaient noirs de la fumée que dégageait le poêle. Deux chaises, deux lits et un tabouret, au-dessus de la table une batterie de cuisine dépareillée ornaient la pièce, aérée seulement par une fenêtre.

Catherine Siadem se rongait les sangs; elle n'espérait plus, elle n'avait pas de nouvelles depuis de longs mois... La correspondance établie depuis peu avec les parents de son fiancé était le seul soulagement qu'elle espérait. Enceinte de sept mois, son père, à tout moment, la harcelait de ses insultes.

Depuis son incarcération, Diaw n'avait échangé avec elle que quelques lettres. Dans la dernière, il lui disait que son oncle se chargeait de régler la situation, et cela lui avait

donné un peu d'espoir... L'arrestation de Diaw l'avait plus que touchée; en elle s'infiltraient des doutes sur la véracité du récit que lui avait fait le jeune homme. Elle avait découpé les articles concernant l'affaire; les données se contredisaient; les journaux, rivalisant de détails sensationnels, avaient perdu tout scrupule; parce que Diaw était noir, ils ne respectaient plus rien.

De son sac, Catherine sortit les coupures de presse. Un article disait : « Le nègre assassin de la célèbre romancière vient d'être arrêté... Depuis son odieux crime, Diaw Falla vivait dans une chambre d'hôtel de la rue des Petites-Maries, prêt à se défendre avec un véritable arsenal. Après avoir dépouillé la jeune femme, il lui avait fracassé la tête, et était venu se réfugier dans cette chambre d'hôtel, jusqu'à ce que la police l'y découvre... Bien entendu, cela n'a pas été chose facile, et les gardiens de la sécurité publique eurent à employer la ruse sous toutes ses formes... Deux cars de police étaient là, pour plus de précaution, car on se souvient du drame qui coûta la vie à l'un d'eux, il y a peu de temps.

« Diaw Falla est bien connu dans le quartier noir, milieu où vivent des barbeaux, des voleurs et des pick-pockets. Il passait pour un être sournois et d'une indolence anormale; il exerçait légalement le métier de docker,

mais il ne se présentait au travail que lorsque cela lui chantait. De taille moyenne, le cou épais, les cheveux lui couvrent presque tout le front, ce qui lui donne l'air assez obtus; ses bras sont anormalement pendants. Lorsque l'on considère sa démarche, semblable à celle d'un fauve traqué, on peut facilement supposer comment le nègre, sous l'emprise d'une passion sexuelle, a saisi la pauvre Ginette Tontisane pour la violer avant de lui cogner la tête sur le rebord de la table. Surpris au moment du vol, il partit en courant, laissant les billets épars dans le studio... Diaw Falla a les épaules arrondies, très musclées. Il semble se replier sur lui-même lorsqu'on lui parle, prêt à bondir, le regard plein de haine et de dédain. On a l'impression de se trouver devant un être n'ayant jamais subi l'influence de la civilisation. Il n'a rien du grand « Mamadou » inoffensif et candide, fort et souriant, cher à nos cœurs de bons Français.

« Diaw Falla est né dans un petit village de pêcheurs, d'une famille honorable, il a été élevé par son oncle, qui lui a appris le français. Il a fait de bonnes études, si on le compare à ses compatriotes du même âge vivant à Marseille. Sa mère, qui ne comprend pas la raison qui a poussé son fils à tuer, en est tombée malade. Dans le village de Yoff, il passait pour un indolent et l'on dit qu'il

Ch
Stereotype Chatouille dérivant,

~~s'embarqua pour Marseille afin de satisfaire son goût du banditisme, et de tirer sa subsistance des filles de joie.~~

« L'opinion des commerçants est ébranlée; ils ont fait passer une pétition dans le quartier, protestant auprès des conseillers municipaux et demandant l'expulsion des Noirs et des Arabes qui ne vivent que de rapines. Ce quartier au centre de la ville est un antre de loups. Aucun voyageur arrivant ici n'ose s'y aventurer. Presque toutes les agressions commises dans notre cité sont l'œuvre de ces hommes. D'ailleurs, on les voit sur le cours Belsunce, habillés à la zazou, les pantalons en tuyau de poêle, la veste tombant aux genoux, le chapeau rabattu sur les yeux, bousculant les paisibles habitants. Qu'attendons-nous de ces êtres incapables de réagir devant le progrès, qui se disent navigateurs et ignorent jusqu'au fonctionnement des machines modernes?

« Jusqu'au soir, Diaw a nié le crime et prétend avoir écrit le livre couronné. Devant de tels faits, nous pensons que la justice doit prendre des mesures énergiques et radicales, en vue de tranquilliser nos nuits... »

La jeune fille envoya rouler la feuille, passa la main droite dans l'encolure de sa robe de chambre gris-vert et caressa la chaîne accrochée à son cou, où pendaient deux

3 ans en prison

minuscules cornes d'argent — souvenir de Diaw. Durant les trois ans qu'ils s'étaient fréquentés, Diaw avait porté cette chaîne sans jamais lui expliquer sa provenance, et c'est à leur dernière entrevue qu'il la lui avait donnée. Ce souvenir était plus douloureux à Catherine que le poids de l'enfant qu'elle sentait vivre et bouger en elle.

Elle prit une autre coupure. Une photo de Diaw, menottes aux poignets, encadré de deux inspecteurs, couvrait les trois quarts de la page. Le rédacteur écrivait :

« Le docker nègre meurtrier de la romancière Tontisane, lauréate du grand prix de littérature, a été interrogé ce matin, Quai des Orfèvres. Malgré vingt-quatre heures d'interrogatoire, il s'en tient à ses premières déclarations où il se prétendait le véritable auteur de l'ouvrage couronné, « Le dernier voyage du négrier Sirius ». Le fait paraît invraisemblable. La police continue l'enquête. La victime était aimée de tout son quartier. Avant d'être lauréate du grand prix, elle avait déjà écrit deux livres, l'un sur la vie des paysans, l'autre sur la Résistance. Elle était âgée de trente-six ans. Quant à sa mère, veuve de guerre, elle s'est effondrée dès qu'elle sut l'affreuse nouvelle.

« Le nègre, à l'apparence timide, a l'esprit plus éveillé qu'on ne pourrait le croire. On ne connaît pas encore le montant du vol. Nous

espérons que, pour une fois, la justice ne fermera pas les yeux... »

Catherine ne pouvait pas finir sa lecture, elle n'y comprenait rien. La vérité se trouvait ensevelie. « Il va être condamné, c'est sûr. Qu'est-ce que je vais devenir? »

Le vieux Malic Dramé entra soudain dans la chambre, sans avoir frappé; il posa sa canne contre le mur.

— Comment, tu n'es pas au travail? demanda-t-il brutalement.

— J'avais à me rendre à la Sécurité sociale.

— Ah! oui, maugréa-t-il. Tu crois que je vais te garder à ne rien faire! Tu aurais pu préparer la soupe... Faut que je fasse tout dans cette maison? Tu seras comme ta mère, tu n'es pas encore mariée, que te voilà enceinte, tu finiras sur les trottoirs. J'aurais mieux fait de vous laisser dans votre pays de Papous.

Catherine se leva pour préparer le déjeuner, les yeux pleins de larmes; quinteux, le père la regardait faire.

— Ne prépare pas du cochon, bâtarde, va... Tu souhaites ma mort? Tu as vu, ton voyou, demain, il passe au tribunal... Quand je pense que mon cousin te désire comme épouse.

— Je ne suis pas à vendre, et je ne veux pas me marier avec lui.

— Ah! oui, tu vas voir.

Malic, d'un revers de main, l'envoya rouler dans un coin de la pièce, la frappa avec acharnement. La fille criait de toutes ses forces.

— Tu feras ce que je veux, sinon je te tuerai.

— Oui, oui, répondit-elle, la voix entrecoupée de sanglots.

Satisfait, il reprit sa place sur le lit. Le vieux Dramé avait épousé la mère de Catherine dans les Iles Calédoniennes. Elle était venue en France toute petite avec sa mère, son père était un Blanc mort du paludisme. Pendant la guerre, Malic était allé rejoindre les Forces Françaises Libres en Angleterre, laissant sa femme en état de grossesse; elle contracta une angine de poitrine, et la sous-alimentation aidant, elle mourut quelque temps après l'armistice. Alors, Malic confia sa propre fille à des religieuses qui firent son éducation. Catherine, elle, suivait des cours de couture. Comme beaucoup de ses compatriotes, dont l'amour-propre était chaque jour blessé par la presse, le vieux était irritable.

— Je sors, et à mon retour, j'amènerai ton futur mari; Dieu fasse qu'il veuille encore de toi et de ton bâtard!

Le père avait la langue aussi tranchante

que sa main était leste. On ne parlait de lui qu'avec crainte dans la colonie.

« Pars, se dit Catherine, tu ne me trouveras pas ici. »

Elle avait des marques de coups sur la nuque et les bras...

LA COTERIE 7

La blanchisserie de « maman » se trouvait au carrefour de la rue des Dominicains et des Petites-Maries.

Durant l'été, les battants de la porte restent ouverts pour atténuer la chaleur constante que dégagent les fourneaux. Deux ou trois Noirs sont toujours à la porte en train de palabrer. Vers le soir, à la sortie des usines, cela devenait un groupe de causeurs; « maman » était le sobriquet que les Africains avaient donné à la propriétaire, non à cause de son âge, mais pour sa bonté envers eux. Elle devait avoir environ cinquante-cinq ans, le corps bien conservé malgré les longues heures de travail. Les jeunes gens, lorsqu'ils disposaient d'un peu de temps, venaient pour lui tenir compagnie.

Ce soir-là, Maman se reposait après une journée bien remplie et lisait la dernière édition. D'une sensibilité extrême, elle avait

pour habitude d'évoquer à tout instant sa jeunesse, et la morale des neiges d'antan... Elle s'attardait beaucoup sur les faits divers. Plongée dans l'histoire atroce d'un gamin meurtrier, elle ne suspendit sa lecture qu'à l'entrée d'un nouveau venu.

— Bonsoir, Pipo, dit-elle. Tu as lu les journaux? De mon temps, ça n'existait pas, tout ça! Comment un enfant peut-il...?

— Vois-tu, maman, commença l'homme, s'asseyant sur la chaise, ce n'est pas l'enfant qui est coupable, ce sont plutôt ceux qui contribuent à répandre le sadisme pour dégrader la vigueur morale d'une génération qu'ils veulent asservir, ceux qui sèment le racisme pour assurer leur régime de profit, fondé sur la misère et ses conséquences les plus extrêmes. Ils restent impunis, ceux-là!

— Il se peut que tu aies raison, mais ce qui est étonnant, c'est que ce soient les bourgeois les plus atteints; ils n'éduquent pas leur progéniture... Ainsi, dès leur plus tendre enfance, ils sont habitués à l'argent et au cinéma. Je me suis mariée à l'âge de vingt ans, je ne suis sortie qu'avec mon mari, alors que maintenant, dans tous les coins, on voit les filles et les garçons...

— Salut, la famille!

— Tiens, Paul! Tu as lu le journal d'aujourd'hui?

— Tu sais, voilà dix ans que je suis ici, il

ne se passe pas un jour sans crime dans les journaux. Et certains forfaits sont accomplis avec un sang-froid bestial. Je pense à cet Anglais qui, après avoir étranglé une femme, la baigna dans l'acide pour dissoudre son corps et continua ses essais sur d'autres femmes; à cet Américain qui bousillait quiconque se trouvait sur son chemin et abandonnait son cadavre dans une poubelle... Quant aux Français, vous vous souvenez de l'homme qui découpa sa femme en morceaux et la déposa à la gare dans un panier... Le plus fort est qu'on les dit « déséquilibrés mentaux ». Où a-t-on vu un fou mettre tant d'ingéniosité pour se dérober aux lois? Puis on les soumet à un examen psychiatrique, avant de les traîner devant les tribunaux, et selon leur fortune, ils peuvent s'en tirer à bon compte. Voilà leur civilisation; leur patati-patata. Les êtres primitifs n'ont jamais commis une telle boucherie... Pour te parler franchement, cette nationalité de Français est un non-sens; même s'ils devaient m'enlever chaque matin un morceau de ma chair, je maintiendrais que je ne suis pas Français.

Il parlait d'un ton railleur. Les autres ne l'écoutaient plus, ils avaient détourné la tête.

— Qu'est-ce qui se passe? s'informa François en entrant, n'ayant entendu personne, contrairement à l'habitude.

— Tiens, voilà le gros. Et ta famille?

— Très bien, maman... Tu payes à boire, Alassane?

— J'étais de campo aujourd'hui.

— Avec ce que tu gagnes, tu peux faire des économies au lieu d'aller tous les dimanches dans les isbas...

— Tu es bête, que veux-tu que je fasse les jours de fête en ville? Je préfère partir à la campagne, au moins là, j'entends pas les imbécilités de certains.

Ils scrutèrent Paul, assis sur la table, fumant sa cigarette, faisant mine de ne rien voir ni entendre.

— Alors, pays, tu es dans les nuages? lui demanda François, accompagnant ses paroles d'une tape sur le dos.

— Ça va.

— Ah! là, c'est grave, fit-il, avec une moue sur sa figure égrelee.

— Bonsoir, M'sieurs Dames, dit Bouki, d'une voix grave et calme.

Pour soutenir sa réputation, son aspect était des plus soignés.

A son arrivée, la gérante se leva et dit :

— Je suis désolée, vos chemises ne sont pas prêtes, vous les aurez demain.

— Elles ne me font pas défaut; du fait que je rentrais, je voulais les emporter avec moi.

Il se tourna vers François :

— Tu viens, ce soir?

— Tu sais, Bouki, j'ai pas le rond, mon petit est malade, puis y a ma femme qui me crie tout le temps après. Mais on a si soif qu'on ne verrait pas d'inconvénient à ce que tu abreuves...

— Va faire la commande chez Pépé.

Tous ayant formulé leur désir, François sortit. L'aigrefin, bien que leur compatriote, ne leur ressemblait que par la couleur. Avec lui, on ne savait sur quel pied danser, les autres ne le touchaient qu'avec une perche. François revint avec un plateau chargé de verres, et avec beaucoup de sérieux s'occupa du service.

— Tu sais que c'est demain que passe Diaw? Le procès est prévu pour trois jours, déclara Pipo.

— Je n'ai pas encore jeté un coup d'œil sur les journaux. Il n'y a pas de chance qu'il s'en sorte, c'est dommage pour lui, fit gravement Sarr, seul dons son coin.

— Voilà le journal, dit la femme.

Paul le prit et le lut à haute voix :

« La chambre des mises en accusation a envoyé devant la Cour d'Assises de la Seine Diaw Falla pour meurtre et tentative de viol. On se souvient de ce crime odieux... Le noir sénégalais, dont la défense est assurée par Henry Riou, plaidera l'homicide involontaire... Le procureur général sera Michel Bréa. Les jurés parisiens auront fort à faire entre

ces deux as du barreau. Sans nul doute possible, le dernier mot restera à la loi. »

Il replia le journal avec un air pensif.

— Le roman en est à ses trois mille exemplaires, ni lui ni la femme n'en profitent, seul l'éditeur réalise un bénéfice formidable, avec la publicité faite autour. Toutes les places seront prises au palais de justice.

— Je n'arrive pas à comprendre ce qui s'est passé, lui qui ne se bagarrait qu'à l'extrême limite de sa patience.

... Dieu fasse qu'on l'acquitte, pria Maman.

— En principe, on boit à son succès; aujourd'hui, buvons à son retour parmi nous.

Bouki, en disant ces mots, venait de les surprendre; lui, indifférent à tout, il leva son verre, le vida d'un trait et s'apprêta à partir.

Lorsqu'il fut au-dehors, les potins reprirent à son sujet.

— Que comprends-tu au genre humain? Diaw et lui ont un point commun, ils aiment le sport. Tout voyou qu'il est, Bouki est honnête.

— Pardon, François, on est voleur ou on ne l'est pas, et lorsqu'on vit de ce métier, on n'est pas honnête. A moins que la propreté soit la façade de l'honnêteté, ou plutôt le signe distinctif d'un citoyen prouvant son juste équilibre moral.

Bouki voleur

— Té, ma parole, je n'ai rien compris, cria François.

— A propos, maman, il n'est pas venu te voir un militaire? interrogea Pipo.

— Si, je l'avais oublié, il vient de l'Indochine, m'a-t-il dit. C'est malheureux, il boite.

... Le « Pasteur » a ramené plus de quatre cents blessés, les soldats noirs sont dans de piteux états... Alors, lorsqu'on te les montre au cinéma... on est vexé pour eux.

— Nous partons, maman; je vois que ta tête bascule, dit Paul.

— J'ai sommeil, bonsoir, à demain, les enfants.

— A demain, maman, dirent-ils, gagnant la sortie.

4th chapitre

Ch

LE PROCES

Depuis le jour où il avait été écroué, un véritable combat se livrait en Diaw Falla. Raisonnant, fouillant partout afin que lui apparaisse la légitimité de son acte. Sa liberté y était cachée. Il ne pouvait se défaire de l'obsession d'être coupable. Il cherchait la force de se sauver de lui-même; s'il essayait de traduire ses pensées en paroles, sa langue s'y refusait.

La prison de Fresnes, où il était en prévention, était silencieuse à cette heure de la nuit; on n'entendait que le martèlement du pas des geôliers sur les dalles. Diaw avait obtenu de loger seul; dans sa solitude, il observait chaque bruit et la remarque des diverses résonances des pas sur le carreau lui servait à mesurer le temps. Il perçut un bruit venant du rez-de-chaussée : c'était la relève de quatre heures. Dans deux heures, il serait aux Assises.

Il avait chassé les jours et les nuits de sa

tête; parfois, il n'allait même pas à la promenade dans la cour. La vie n'avait plus de sens, pas plus que le lever du soleil, le crépuscule, les étoiles ou la lune, les nuages ou la pluie. Il ne mangeait pas. Les aliments qu'il prenait n'avaient aucun goût; il avalait péniblement ce qu'on lui donnait pour ne pas être torturé par des crampes d'estomac. De longs moments, il demeurait les yeux fermés, fouillant ses pensées, et méditant sur son acte. Il voulait se libérer, mais en vain. Des impulsions contradictoires le malmenaient.

Enfin, on vint le chercher; il sortit encadré de deux gendarmes, les menottes aux poignets. Il ne disait rien et ne s'intéressait pas à leur dialogue; dans la voiture cellulaire, chaque tour de roue rapprochant son supplice faisait battre son cœur à doubles coups.

Devant le tribunal, des badauds attendaient. On le tira du fourgon. Les flashes des journalistes éclatèrent, il n'eut aucune réaction.

Précédant les hommes armés, il avançait dans les couloirs. Ils prirent place sur un banc. Les lèvres pincées, il étudiait ses chaînes avec dégoût. Ses poignets lui déplurent...

« S'il n'en avait pas, où les lui aurait-on mises? » Il se souvint des esclaves de son livre. « Pourquoi l'ai-je écrit, ne suis-je pas pareil à eux? »

Son avocat vint le voir; M^e Henry Riou était de petite taille, il perdait ses cheveux; d'un âge avancé, il passait pour très énergique. Son regard fixe brouillait les idées de ses adversaires. Son tic était d'arranger sa robe à tout instant.

Il encouragea son client :

— N'aie pas peur, mon petit, réponds à toutes les questions comme elles te viennent.

— Non... je n'ai pas peur.

— Voilà qui n'est déjà pas mal; je serai toujours à tes côtés. Maintenant, je te laisse.

Diaw mentait, il avait si peur qu'il préférait retourner dans sa cellule, attendre la sentence dans les ténèbres. Riou le quitta, il le suivit du regard jusqu'à la porte qui conduit à la salle d'audience; un murmure inégal arriva à lui. Il se mit à penser à ceux qui étaient de l'autre côté et à ceux qui étaient dans la même posture que lui. Sous l'angle d'une vision double, cela lui faisait penser à une corrida, le taureau à tuer, ou le matador... Puis la foule beuglante criant à mort. L'homme doit mourir, ou la bête, sans qu'aucune pitié ne vienne affecter les spectateurs; ni l'un ni l'autre n'est un assassin : que le matador tue, le voilà devenu une idole; si l'animal tue, c'est horrible... Pourtant... Il se voit piochant jusqu'au crépuscule de la vie

pour payer cette dette. Dette qui se répercutera sur tous ses descendants. Le plus mauvais créancier était la société qui réclamait toujours son dû et, même payée, ne l'effaçait jamais.

Il prit soudain en horreur ses deux convoyeurs et poussa un soupir las. Il les toisa, puis baissa la tête, les mâchoires compressées, il cracha; leurs yeux se rencontrèrent.

~~On lui enleva les menottes, on le poussa vers la porte.~~ Les deux hommes se tenaient à ses flancs; hésitant, il franchit le seuil. La salle immense était trop petite pour contenir tant de gens. Sa poitrine battait si fort qu'il la percevait par-dessus le bourdonnement des voix. Le magnésium l'aveuglait, il ferma les yeux. Il était mitraillé sous tous les angles, les photographes le harcelaient.

En proie à une colère brusque, il envoya voler un appareil. Ce geste incontrôlé provoqua un remous chez les reporters qui affluaient. L'incident souleva un tumulte effréné. Escorté, il gagna le box. Sa pensée et son corps étaient si tendus que ses lèvres balbutiaient. Il y eut un temps lourd d'attente. A sa gauche, le bruit restait confus. A la dérobée, il examina la foule avec l'espérance d'y voir une figure amie : en vain. Personne à qui accrocher un regard d'espoir. A quelque chose près, tous se ressemblaient, pas une

tache noire. Il se replia sur lui-même, mais resta sur le qui-vive. Il était le point de mire. Soudain, un liquide brûlant et suffocant le prit au ventre et à la gorge. Il sursauta à l'annonce « Messieurs, la Cour », dite d'une voix rauque et grave; tous se levèrent. Diaw Falla eut un pincement au cœur. Riou posa sa main blanche sur la sienne. La froideur de cette main déclencha un frisson qui lui monta jusqu'au cerveau. Après la magistrature, tous se rassirent.

Diaw Falla suivait du regard son avocat, qui bavardait avec un confrère aux mâchoires prosaïques, au cou rentré. Cet homme ne lui inspirait pas confiance par la façon dont il le dévisageait. Ensemble, ils avaient griffonné sur un bout de papier, qu'ils remirent au commis greffier. La note circula de main en main. Henry parlait, les quatre personnes sur l'estrade se penchaient vers lui en l'écoutant attentivement. Il aurait aimé savoir ce dont il parlait.

Le silence se fit. Le Président expédia les formalités préalables. Diaw Falla entendait à peine. Tout ce formalisme lui déplaisait, n'étant que charabia pour lui.

N'était-il pas leur prisonnier? Pourquoi l'humilier à psalmodier tous ces sourates sans queue ni tête. Tout n'était que rime, son nom et celui de Ginette. Il tenait ses genoux, tous prêtaient l'oreille. A loisir, il détaillait

pièce par pièce l'assistance. Puis la triait : « Tiens... il y a deux jeunes, chez les jurés, du moins ils le paraissent. Peut-être qu'ils sont sympathiques? Avec leur figure de papier mâché, je n'attends rien d'eux. »

Un murmure de stupéfaction le rappela à la réalité. L'auditoire n'avait d'yeux que pour lui. Il se demandait tout bas : « Qu'ai-je fait encore? » Accroché aux nuages, il ne suivait plus. Le Président martelait son bureau, rappelant l'assistance à l'ordre.

— Accusé, levez-vous, ordonna-t-il.

La salle était de forme rectangulaire. Le public, entassé sur des bancs, était séparé par une allée faisant face aux hommes de loi. En entrant par la porte des témoins, celle de droite, le jury se trouvait devant le banc d'infamie, à gauche.

L'interrogatoire d'identité fut rondement expédié, puis le premier témoin fut appelé. Une femme apparut, jetant partout des regards craintifs. Après avoir prêté serment, elle s'accrocha à la barre.

— Madame, c'est vous qui avez découvert le cadavre? demanda le Président.

— Oui.

— Voulez-vous nous expliquer comment vous avez été amenée à découvrir le corps?

— Ben... commença-t-elle, bafouillant. C'est comme j'avais dit à la police. Le soir... ou plutôt ce matin-là... Voilà, je faisais mon

ménage. C'est moi qui fais l'escalier, c'est propre... Le Monsieur du quatrième, en descendant, voilà qu'il me dit : « Il y avait du bruit chez ma voisine... — Oh! que je lui dis... ben, elle reçoit des amis depuis que son livre est sorti... Mais voilà, elle n'est pas venue chercher son courrier, ni celui du matin, ni celui du soir... » Ben, j'ai dit : « Faut monter », mais les autres étages, cela ne me chante pas beaucoup... Voilà que je trouve sa porte entrebâillée... Je jette un coup d'œil par prudence. — Elle avait levé sa main, non seulement son langage faisait rire, mais ses gestes provoquaient des démangeaisons dans la rate. Elle reprit : — Il n'y eut pas de réponse... Je suis dans la pièce... J'ai crié : « Mon Dieu, Marie, Jésus », j'ai appelé, les locataires sont venus... De là, on a téléphoné à la police...

— Vous avez déjà vu cet homme, c'est-à-dire avant le crime?

— Eh! oui. Dans notre quartier, il n'y a pas d'Arabes, ni de Noirs. La première fois qu'il est venu, je l'ai vu regarder la plaque. Quand je lui dis qu'il n'y avait pas d'hommes comme lui, il m'a répondu : « Je sais où je vais » et, sans même s'excuser, il entra. Je me tenais sur la porte.

— Combien de fois était-il venu?

— Souvent. Puisqu'il y avait des locataires qui me demandaient : « Le Noir habite-

From
that
place

Le n. comme
gagné par inspection

t-il ici? » Une fois, je l'ai croisé dans l'escalier, il m'a tiré la langue. Puis il a ri comme un fou. Une autre fois, je l'ai suivi pour savoir où il allait.

— Vous étiez renseignée, sachant où il se rendait. Pouvez-vous me dire quelles étaient ses relations avec la victime, amicales ou intimes?

— Je ne peux pas croire qu'elles soient intimes... Mademoiselle Ginette était l'honnêteté en personne. S'il avance des choses, c'est pour salir sa mémoire.

— La défense a-t-elle des éclaircissements à demander?

— Non, Monsieur le Président.

Le suivant qui vint à la barre était un homme d'allure fière. Récemment coupés, ses cheveux étaient grisonnants. Il se tenait debout, démontrant ainsi qu'il était habitué à ces sortes de scènes. Après le serment, il répondit avec aisance aux questions rituelles :

— Claude Martin, 50 ans, éditeur.

— C'est dans votre maison qu'a paru « Le dernier voyage du négrier Sirius »?

— Oui, fit le témoin de la tête.

— Comment êtes-vous entré en possession du manuscrit?

— Elle me l'avait apporté...

— Qui « elle »? demanda le Président.

— Je veux dire Ginette. Auparavant, elle

avait fait éditer deux volumes chez moi. Pour ce dernier, elle est venue me voir. J'ai lu le manuscrit, comme j'en étais emballé je lui rendis visite. Après discussion, nous tombâmes d'accord sur les modalités de la publication...

— Vous a-t-elle dit qui en était l'auteur?

— A ce sujet, elle ne m'a rien dit. Je pense qu'elle doit l'être. Après qu'elle eût obtenu le grand prix, elle m'a dit : « Martin, j'ai commis une faute... Je voudrais la réparer. »

— Quel genre de faute?

— C'est tout ce que j'en sais.

— Avez-vous vu l'accusé auparavant?

— Oui, la veille, Ginette était avec nous, dans un bar de Saint-Germain-des-Prés. A la vue du Noir qui arrivait, son humeur devint morose. Lorsque nous quittâmes l'établissement, l'homme nous suivait.

— Comment était l'accusé?

— Il était à une table de nous. Son regard, constamment sur Ginette, était très coléreux.

— Etait-il excité?

— C'est ça, précisa Martin.

La chaleur baignait les visages. Un journaliste avait défait sa cravate et, de peur que sa tenue ne soit pas convenable, il se cachait derrière son appareil.

— Une question, Monsieur le Président,

interrompit la défense. Le témoin peut-il nous dire comment il choisit les manuscrits qu'il édite?

Le Président se tourna vers Martin :

— Vous avez entendu la question?

— Notre maison est une Société anonyme, nous avons un Comité de Lecture qui nous donne son opinion.

— Pourquoi avez-vous fait exception pour la victime?

— Je la... connaissais de longue date.

— Pensez-vous que l'intelligence soit réservée à une catégorie de gens?

— Non.

— A une couleur de peau?

— Je ne saurais définir le comportement d'un Noir.

— Alors, comment pouviez-vous savoir que l'accusé, la veille du drame, était hors de lui?

La salle était silencieuse, le garde placé près de la sortie, pris d'une quinte de toux, attira les regards. L'éditeur s'embrouilla :

— Je l'ai vu dans ses yeux.

Maître Riou se rassit :

— Messieurs les Jurés apprécieront.

Le témoin suivant, Diaw le reconnut, c'était le policier qui l'avait arrêté, sa gabardine était crasseuse, le col torturé. Il prêta serment avec raideur.

*comme un
grand spectacle
un succès
notre*

— Voulez-vous nous dire comment vous êtes arrivé à identifier le criminel?

— Nous avons eu le coup de téléphone, vers cinq heures. Avec mon collègue, nous avons été chargés de mener l'enquête. Nous avons constaté, qu'il y avait eu une dispute; la position du corps, les billets épars ne lais-
saient point de doute.

— D'après l'autopsie, le crime a eu lieu
vers 4 heures du matin. Il n'aurait pas pu
avoir lieu, si son auteur n'avait pas connu
parfaitement la victime. Après trois jours de patience, nous découvrîmes une lettre de l'accusé avec son adresse. Sans tarder, nous voilà à Marseille et avec l'aide de la police locale, il était appréhendé.

... Au cours de son interrogatoire, Diaw n'a pas varié ses déclarations : il s'était rendu
chez la victime, il l'avait frappée mais ne
voulait que la corriger. Des renseignements recueillis par nous, il ressort que l'accusé se querellait souvent.

Maître Riou se leva.

— Monsieur le Président, le témoin peut-il nous dire combien de temps a duré l'interrogatoire?

Embarrassé, l'inspecteur répondit.

— C'est difficile à dire, nous étions plusieurs à nous relayer.

— J'en prends note. L'accusé a-t-il consenti à signer son interrogatoire?

— Non.

— C'est bien. Messieurs les Jurés concluront d'eux-mêmes!

Après l'audition du policier, le Président suspendit la séance.

A deux heures de relevée, le public était plus nombreux. Les chapeaux aux coloris variés des dames contrastaient avec les têtes nues des hommes. On citait, on désignait par-ci, par-là, la présence de la célébrité du jour. Les reporters à l'affût de potins jasaient de groupe en groupe, faisant feu sur certains.

Les yeux de Diaw Falla erraient, essayant de voir son avocat. A midi il n'avait eu que du pain avec un poisson. Il finit par avoir une conversation avec ses deux anges gardiens. Parfois, il ne prêtait même plus l'oreille à ce qu'on lui disait. Il remâchait ses tortures.

« Tout ce bla-bla n'est que pour me faire souffrir... Il faut que je reste ici, pendant trois jours pour satisfaire leur curiosité, comme un animal récemment découvert et datant de Mathusalem... »

« La cour ».

Peu à peu le bruit s'apaisait. On fit fonctionner les ventilateurs à cause de la chaleur torride. Falla, après s'être assis, remarqua que la place de Riou était toujours vide...

— Et lui, il ne risquera pas de se casser

Ch

une jambe, marmotta-t-il à l'adresse du procureur.

Henry fit une entrée théâtrale ; secouant sa toge, il dit :

— Veuillez m'excuser, Messieurs de la Cour, mon retard est dû à une information capitale que je vous présenterai le moment venu.

Les témoins à charge recommencèrent leur défilé. Avec ses lunettes d'écaille suspendues à son nez crochu, le premier de l'après-midi, fut un homme, d'une soixantaine d'années, le médecin légiste Copet. Il se campa à la barre, son crâne était nu... il jura de dire la vérité, rien que la vérité.

— Docteur, c'est vous qui avez établi l'acte de décès. Qu'est-ce qui a causé la mort ? fit le Président.

— La mort a été occasionnée par le heurt de la tête contre l'angle d'un meuble, qui a provoqué une hémorragie cérébrale... La victime n'est pas morte sur le coup mais quelques secondes après.

— Donc lorsque le meurtrier l'a quittée, elle était encore en vie ?

— Oui, mais aucune intervention n'aurait pu la sauver... Autre chose : la torsion du bras a causé le descellement de l'omoplate. Il y a lieu de croire que l'antagoniste, dans le cas présent voulait quelque chose, qui déplai-

Donc, un
accident
et même
pas un
meurtre

?

sait à la victime, et devant son refus a frappé à la tête.

— D'après vous, ce geste était-il prémédité ou commis accidentellement ?

— La préméditation paraît irréfutable.

— Merci Docteur. — Messieurs, pas de questions ?

— Non, Monsieur le président, répondit Riou le corps à moitié redressé.

Le suivant fut un vieillard, aux multiples décorations. Malgré son infirmité, il paraissait alerte. Comme tous, il jura de ne pas mentir.

— André Vellin, professeur à la faculté de Médecine.

— On vous a chargé d'examiner l'état mental de l'accusé. Quelles sont vos conclusions ?

— Diaw Falla ne présente aucun trouble mental. Il est sans aucun doute possible très intelligent. L'indifférence qu'il feint, montre une supériorité de caractère.

— Vous paraît-il un obsédé sexuel ?

— Chez les Noirs, c'est une chose naturelle, et surtout quand il s'agit d'une femme blanche. Ils sont fascinés par la blancheur de la peau qui est plus attirante que celle des négresses.

— Alors, si Ginette Tontisane avait refusé de céder, il pouvait aller jusqu'au meurtre ?

— Oui, affirma le professeur.

Riou se leva.

— Monsieur le président, lorsque le témoin déclare que les Noirs sont des obsédés sexuels, peut-il préciser en quoi leur comportement diffère de celui des Blancs?

— La science a déterminé que les hommes de couleur ont des psychoses devant une femme blanche.

— Pour aujourd'hui, il s'agit d'une seule personne, et non de toute la masse. A quoi tiennent vos conclusions?

— A la science.

— Cet homme est-il fou ou non?

— Non.

— Je savais bien. Comment alors pouvez-vous dire que c'est un sadique?

— Je n'ai pas dit cela.

— Vous venez de le taxer d'obsédé sexuel. Qu'il abuse d'une femme, c'est une chose, qu'il la tue, c'en est une autre.

— Les termes que nous employons diffèrent.

Le président devant l'énervement général suspendit l'audience. Une demi-heure après tous étaient à leur poste. Diaw Falla avait si peur que tout en lui se brouillait... Il resta debout à sa place, les mains sur la balustrade, ses ongles tentaient de creuser le bois, cela lui faisait mal, pourtant il préférait cette douleur à celle qu'il attendait. D'un seul

regard, il embrassa toute la salle lorsque le Président l'interpella :

— Diaw Falla, levez-vous.

— Quelles étaient vos intentions, quand vous avez quitté Marseille?

Diaw racla ses lèvres sèches avant de parler.

— Au juste, je n'avais pas pensé.

— Comment, vous avez fait tant de kilomètres sans réfléchir dans quel but? Qu'est-ce qui vous a amené à Paris?

— J'y venais pour un livre.

— Et lorsque vous avez vu Ginette, quelles étaient vos intentions?

— Elle m'avait volé et je voulais une réparation.

— Pourquoi n'êtes-vous pas allé à la police, elle est là pour ça?

— « Ils » ne m'auraient pas cru.

— Et pourquoi?

— Parce que je suis un Noir!

— Ici, il n'y a pas de ségrégation.

— Peut-être.

— Alors vous vous êtes fait justice, au lieu de porter plainte? Mais lorsque vous avez vu Ginette ce soir-là, vous étiez en colère?

— Pour ce qu'elle m'avait fait, oui, elle feignait ne pas me reconnaître.

— Et son comportement au milieu des hommes vous a vexé?

— J'étais en colère de son acte, non de sa tenue.

— Vous étiez un peu jaloux?

— Pourquoi l'aurais-je été ? Elle n'était pas ma femme.

— Combien de fois vous êtes-vous rendu chez elle?

— Compter, je ne l'ai jamais fait.

— Vous aviez des relations assez intimes?

— Cela dépend de ce que vous appelez intimes.

— Avez-vous couché chez elle?

— Oui... j'y passais des nuits.

— Quand elle ne voulut plus de vous, vous avez préféré la tuer.

— Je ne l'ai jamais aimée.

— Alors c'est à cause de l'argent? Vous vouliez la faire chanter?

— C'était plutôt le contraire.

— Combien gagne un débardeur?

— Du temps où je l'étais, 133 francs de l'heure.

— Savez-vous combien il y avait de billets à terre?

— Non.

— Plus de cent mille francs. L'argent ne vous plaît pas?

— Quand je le gagne... oui. Je ne suis pas un gigolo!

Falla avait dit cela avec violence. La galerie suivait le duel avec ardeur. Diaw se disait

« Au point où j'en suis, je ne risque rien ». Son pouls était redevenu normal.

— Répondez par oui, ou par non, fit le Président, qui poursuivit : « Aimez-vous les Blancs ? »

— Est-ce que les Blancs aiment les Noirs ?

— Répondez sans poser de questions, martela-t-il.

— Quand on me témoigne du respect, je le rends.

— Vous devriez savoir qu'en amour la réciprocité n'est pas exigée... Aimez-vous les Blancs ?

Le Noir avait baissé la tête. Il ne savait pas s'il devait dire la vérité ou non. « Décidément, il veut ma perte », pensa-t-il. Décidé soudain, il se redressa, consulta Henry des yeux, et parla :

— S'ils me considèrent comme un être humain, je peux leur rendre leur sentiment et dans le cas contraire, je serai comme eux.

— Vous les haïssez donc ?

— Ne venez-vous pas de dire, qu'en amour la réciprocité n'était pas exigée ?

— Vous prétendiez, dit le Président, être l'auteur du « Négrier Sirius » ? Pouvez-vous me réciter un passage du livre ? Vous avez le choix.

A cette demande, Diaw se frotta les yeux si nerveusement que le blanc en devint rouge.

— Je vais essayer, le dernier chapitre.

Il marqua un temps court d'arrêt et débuta :

— ... A l'aube le levant comme le couchant était assombri : il n'y avait pas d'horizon. A l'avant, la proue se perdait dans les brumes. Par cette purée de pois, les nègres s'étaient évadés dans la nuit... De l'écoutille ouverte malgré le temps, une odeur de charogne — mélange de puanteur, de vomissure, de sueur forte — la putréfaction des morts — s'exhalait de la cale, conçue par les architectes de façon que les enchaînés puissent déplacer leurs membres et éviter l'engourdissement. Un matelot, le cas échéant, pouvait descendre et circuler librement, entre les prisonniers. On entendait à l'intérieur des râles... La femme mise en état de grossesse par un des hommes d'équipage, pleurait; pas pour son fils, ni pour le père inconnu, mais pour elle; les fers mordaient ses chevilles enflées. Les femmes et les hommes s'entrelaçaient dans des positions différentes, mal nourris durant des jours. Ils avaient vogué ignorant leur destination...



... On trouvait tous les groupes ethniques. Ceux de la vallée, habitant le grand fleuve, dont la source prend naissance au pays des hommes voilés de noir. Ceux du nord, qui avaient fait un pacte d'aide mutuelle devant l'ennemi commun. Ceux dont la joue était marquée de trois balafres. Ceux qui passaient

leur vie derrière un troupeau, en évitant les bêtes féroces. Il y avait aussi des types plus noirs, minces et grands... Il y avait ceux qui ont traversé les grands fossés pour pénétrer dans la forêt, et éviter les hommes aux oreilles rouges; ceux qui viennent du grand Bâbâ.

... D'autres avaient des pommettes si saillantes qu'on les aurait crus malades ; il y avait ceux au parler guttural, au nez busqué, leurs demeures ont des toits si bas que pour entrer dans leur case, il faut s'accroupir. Ceux qui gardaient l'empreinte du chercheur d'or, les oreilles trouées. Ceux que la magie avait abrutis, toute leur vie ne consistant qu'à travailler pour grossir le troupeau, qu'on sacrifierait à leur mort pour leur festin, car ce n'est qu'à cette condition qu'ils iraient rejoindre leurs ancêtres. Ceux qui, lorsqu'ils parlaient, ressemblaient à des chiens dans la nuit. Ceux qui habitent les rochers et enterrent leurs morts près des cavernes pour les soustraire à l'appétit du voisin. Ceux qui n'avaient jamais dépassé leur frontière, qui ouvraient des yeux ressemblant à deux étoiles sous la voûte. Ceux qui n'avaient pas encore vu d'étoffe, rien que des feuilles, indifférents au soleil et à la pluie, aux intempéries des saisons; ceux dont on ne pouvait dire d'où ils venaient, ni comprendre leur langage, ou leurs coutumes... Les hommes qui les achète-

ront ne feront entre eux aucune différence; ils ignorent qu'ils habitaient naguère à mille lieues les uns les autres, et à quel point différent leurs mœurs et leurs croyances. Tous ces êtres innocents étaient réunis là, et leurs regards disaient ce que taisent les mots.

... Le premier des esclaves, qui sortit de la soute, avait pu se défaire de ses chaînes. Suivi de dizaines d'autres, il rampa vers la barre. Le matelot de garde fut étranglé en silence.

Diaw se tut un instant.

— ... Le navire se divisait en deux, à l'arrière les esclaves, à l'avant les maîtres. Nul ne le gouvernait plus, que le vent qui s'accentuait avec rapidité. A mesure que la journée s'écoulait, la tempête grossissait. La vergue à son tour céda. La mer se déchaînait, giflant de tous les côtés, le négrier allait à la dérive. L'eau s'engouffrait dans l'écouille, donnant une fin affreuse à ceux qui n'étaient pas arrivés à se défaire de leurs chaînes. Les marins tentaient un dernier effort pour s'emparer du bateau. Démontée, la mer les faisait passer par-dessus bord. Le hurlement du vent couvrait tout appel. La pluie coupait comme un couteau. Bientôt les voiles ne furent plus que des lambeaux, la mâture un débris, l'eau pénétrait partout. Une dizaine de corps blancs et noirs, assassinés par l'homme ou par l'élément, suivaient le remous.

... Dans cette lutte contre la mort les « civilisés » avaient retrouvé leur instinct primitif. Ils défendaient leur existence avec un égoïsme d'animal. Ils se battaient entre eux pour prendre place, sur tout ce qui flottait, repoussant des pieds ou poignardant ceux qui essayaient d'y grimper : on entendit un long cri mêlé à celui du vent. Les flots venaient les happer, ils ressemblaient à des mollusques à la façon dont ils arrondissaient le dos. Ils imploraient la grâce de Marie et de son fils ; pour la première fois, depuis le début de leur entreprise, ils faisaient appel à elle. Leurs prières irritaient la nature. D'autres se tenaient contre les cabines et les tronçons de mâts, l'angoisse rendait leurs physionomies livides.

... Les Noirs eux, pleuraient en faisant des gestes indescriptibles à l'adresse de leur dieu. Ils se jetaient à l'eau dans l'espoir de gagner la terre. Les lames se soulevaient, avant d'écraser leurs têtes contre la coque du navire.

... A présent le pont était complètement submergé. Le conflit qui séparait Blancs et Noirs ne semblait plus exister. Il n'y avait plus de différence de langue, de croyance ou de peau. Tous avaient peur, peur de mourir. Dans cette crainte un fluide invisible les liait. Ils n'étaient plus des antagonistes, seul l'ouragan dominait. Le tonnerre grondait, tel

un rire au-dessus d'eux... Croyants ou fétichistes demandaient sa clémence, il les faisait tournoyer à son gré. Les éclairs fulguraient. Les éléments poursuivaient leur œuvre, la mer et le ciel, le vent et la pluie accomplissaient leur besogne avec sûreté...

... Bois et ferraille, Blancs et Ebènes, esprits éveillés ou éteints, tout n'était que néant... Comme une feuille prise dans un tourbillon, ils descendaient dans l'abîme des profondeurs.

... Ainsi périrent des hommes qui se croyaient civilisés, entraînant avec eux ceux qui n'étaient pas encore à ce stade... Telle est l'aventure de ce dernier négrier... *Le Sirius* porté perdu corps et bien à Nantes : le 4 décembre 1824. »

Personne n'osait crever le silence. Les photographes se demandaient s'il fallait fixer Diaw sur leurs plaques. Il y eut un temps lourd. Les respirations étaient suspendues. Diaw respirait, trempé de sueur, sa peau lui-sait.

— Combien de jours vous a-t-il fallu pour l'apprendre? interrogea le Président.

Les yeux de Falla n'étaient plus qu'une fente brillante, il avait serré les mâchoires, ses muscles se convulsaient, il répondit avec mépris :

— Je ne l'ai pas appris en prison. Je vous dis que je l'ai écrit... écrit.

Il y eut un grand remous, et le Président renvoya au lendemain l'audience.

Le matin du jour suivant, Diaw Falla s'étant bien reposé, sa pensée était si claire, qu'il étudiait ceux qui l'entouraient. Henry Riou gesticulait, passant de l'un à l'autre. Comme la veille il y avait beaucoup de monde. La défense n'avait cité qu'un témoin; c'était un Noir métissé, le pas hésitant. Son complet était de la dernière coupe. A l'ondulation de ses cheveux on voyait qu'il avait passé un certain temps devant la glace.

Il déclina rapidement son identité :

— Sylla Djibril, 35 ans, artiste aux Folies Bergères, et prêta serment.

— Voulez-vous nous dire comment la victime et Diaw Falla étaient entrés en relation?

— Voilà! Diaw était venu me trouver au quartier latin. Il m'expliqua ses déboires avec les éditeurs, pour son livre. On lui demandait une somme exorbitante. Je lui promis mon aide en lui disant : « Je connais une fille... une femme qui est dans ce milieu. Peut-être elle te sera utile. » Quelques jours après, je vois Ginette au Montana, et je la mets au courant de l'échec de Diaw. Elle-même fixa rendez-vous au Petit Cluny, boulevard St-Michel. D'un coup de fil, Diaw est au cou-

rant. Au bar, Diaw montra son manuscrit qui emballa Ginette. Elle dit à Diaw : « Faut que tu viennes chez moi, nous pourrons parler plus tranquillement. » Quand je revis Falla, il me demanda s'il pouvait avoir confiance en elle. Je lui assurai qu'elle était l'honnêteté même. La semaine suivante, je les trouve, tous les deux, au « bal nègre ». Ils ne m'ont plus parlé du livre, et je ne leur ai pas posé de questions. Lorsque je le revis, il me dit :

« Je retourne à Marseille, mais je reviendrai à la publication de mon roman. » J'ai même demandé un exemplaire. Malgré tout un doute subsistait. Et lorsque j'ai vu la photo de Ginette sur les canards, pour avoir décroché le grand prix, je ne pensai jamais qu'il s'agissait du « Sirius ». Un copain me le prêta, alors, je courus chez elle. Elle était absente. Voilà.

— Avez-vous lu le manuscrit?

— Quelques pages, quand je suis allé à son hôtel.

— Pourquoi n'avez-vous pas fait ces déclarations à la police?

— Ils ne m'ont jamais convoqué.

— Quelles étaient vos relations avec la victime?

— On était des copains.

— Et avec l'accusé?

— C'est mon frère.

— Quoi?

— ~~Je veux dire que nous sommes du~~
~~même pays.~~

— Vous êtes Guinéen!

— ~~Oui, mais nous sommes des Africains.~~

— Vous dites que c'est lui l'auteur du livre, peut-être n'est-ce pas le même?

— Il ne saurait y avoir de différence entre le manuscrit et le texte publié.

— Vous accusez Ginette Tontisane?

— Vous me demandez de dire la vérité, je ne peux pas dire le contraire de ce que je sais.

— Est-ce que Diaw aimait Ginette?

— Je ne lui ai pas posé cette question.

— Au bal, comment étaient-ils?

— Comme les autres.

— Ils n'étaient pas excités?

— Je n'étais pas là pour sonder son état d'esprit.

— Alors pourquoi êtes-vous ici?

— Parce qu'on ne veut pas croire qu'il a écrit le livre.

— Et le crime?

— Alors, là, je n'en sais rien.

Après ce témoignage, l'audience fut suspendue pour quelques minutes. Quand elle reprit, le ministère public était prêt à faire son réquisitoire. Diaw Falla avait le corps envahi d'une brusque chaleur, comme lorsqu'il avait remué le bras de sa victime, comme les nuits qu'il avait passées dans

l'attente de son arrestation. Tout en lui se contractait sous l'emprise de la peur fondée sur la crainte de cet homme qui ne l'épargnerait pas. Les yeux de l'avocat général le glaçaient et cela suffisait pour faire reculer tout l'espoir qu'il avait. Il se faisait une idée de ce qu'il allait dire. Très sûr de lui, Bréa attaqua :

— Messieurs les Jurés, il y a bien des circonstances où un accusé peut bénéficier de la clémence de la cour. Dans le cas présent, je n'en vois pas. Un homme fait des centaines de kilomètres pour accomplir son mauvais coup. Et l'on veut vous faire croire qu'il n'y a pas préméditation? Remontons le cours du drame; nous y verrons plus clair. Diaw, bien des mois auparavant, a fait la connaissance de Ginette Tontisane et s'est efforcé de devenir son amant. A Marseille, il lui adresse de nombreuses lettres; la jeune femme se lasse de ses assiduités. C'est alors qu'il vient à Paris, pour essayer de la revoir. Il la retrouve en compagnie de deux hommes. Lâche et jaloux, il n'ose pas accomplir son forfait. Que fait-il? Il se met aux aguets et la talonne comme son ombre.

... Lorsque la jeune femme rentre chez elle, que voit-elle? Ce monstre. Que s'est-il passé alors? Nous pouvons l'imaginer. Comme une bête fauve, il saute sur elle et la lutte s'engage. Désarmée par l'attaque soudaine,

*comparaison
au animal
but de
de humaniser*

elle se défend mal. Diaw, fou de désir, la maîtrise et abuse d'elle.

... C'est alors qu'ils entendirent des pas. La pauvre enfant tenta d'échapper et il la saisit par le bras, qu'il roulait comme du papier. Il savait... il savait... oui, qu'elle avait de l'argent, qu'elle venait de gagner un prix littéraire.

X ... Et la défense veut vous faire admettre qu'il n'a pas préparé son coup, qu'il n'a pas assassiné, que c'est accidentel! Ne vous laissez pas berner par son assurance, justement c'est de cette façade quasi animale que fut victime Ginette Tontisane.

X ... Voyons, qu'a-t-il fait après avoir achevé son triste labeur? Est-il allé à la police? Non il est trop malin. A-t-il du regret? Non, un être pareil ne possède pas de cœur, ne sait pas ce qu'est le repentir. Il n'y a pas de place dans tout son corps, où l'on puisse trouver un fil de tendresse pour son prochain. Civilisés, nous avons quitté le royaume des bêtes, dès que nous avons su discerner le bien et le mal; il nous est donné de penser, de réfléchir en toute sécurité. Nous avons établi des lois qui ont remplacé les furies. Elles nous permettent de respecter les sentiments et la valeur humaine. Si je demande les travaux forcés à perpétuité, c'est parce que je ne suis pas cruel, que nos lois ne le sont pas.

... Revenons à l'accusé. Lorsqu'il revint à

son vocabulaire très chargé
s adj. normatifs +

Marseille, il recommença sa vie passée, écou-
lant l'argent qui lui brûlait les mains, et sou-
tirant aux filles des sommes importantes. Son
passé n'est pas chargé? Une seule morsure
suffit au serpent pour tuer! Les témoignages
concrets relèvent avec plus d'éloquence que je
ne le saurais faire, les détails de son forfait.
Le crime est si affreux, si bestial, qu'il est
bien digne de son auteur, qui n'a rien à
envier aux fauves de sa jungle natale...

Il arrêta son réquisitoire, s'épongea, passa
un doigt entre le col et le cou. Il redressa la
tête et repartit lentement.

— ... Quels sont les points en litiges? La
mise en accusation met en évidence le crime,
la défense cherche je ne sais quoi pour vous
prouver que la mort de Ginette n'était pas
préméditée. L'accusé cependant est venu tout
exprès de Marseille, pourquoi? « Il a été
volé », dit-il. Mais à quoi sert la police? Si
encore la science avait prouvé son déséqui-
libre mental! Mais non! Il est comme chacun
de nous! Il ne lui manque que des sentiments
humains... Il faut que justice soit faite, au
nom de la famille éplorée de Ginette Tonti-
sane, au nom de la société! Le crime de Diaw
Falla bafoue nos institutions. Ce monstre pré-
tend être l'auteur du « Négrier Sirius » ! Cette
insulte à nos lettres est aussi un délit. Les
lettres françaises ont éprouvé une grande
perte. Ginette Tontisane faisait partie de nos

Pas de
autre de
sh pendant
process

commentaire
blanc
person
sach
qu
pauv
à

excellence

grands écrivains. Elle est tombée ~~comme ceux~~
~~qui vouèrent leur vie à la grandeur de la~~
~~France, emportant avec eux la flamme de li-~~
~~berté et d'égalité.~~ Comme ceux qui donnèrent
leur vie pour sauvegarder l'indépendance
nationale. Nous regrettons cette perte cruelle,
ce grand esprit fauché au seuil de sa gloire.
[Nous devons réparation non seulement à la
victime, mais à notre littérature, mais à notre
civilisation.

La voix de Bréa résonnait. Diaw ne per-
dait pas un mot de ce qu'il disait. Il se mor-
dait les lèvres. ~~Il se détestait, haïssait l'assis-~~
~~tance.~~ A première vue, Bréa lui avait été anti-
pathique, et en ce moment, il devenait de
plus en plus hideux. Il imaginait une statue
de Dame Justice, son gourdin à ses pieds, les
orbites vides. Elle ressemblait à un squelette,
au cou trop long, à la physionomie ronde, au
nez raide... « Oui, oui », répondait-il à son
avocat qui lui parlait. Mais il n'avait rien
compris de ce qu'il venait de dire. L'avocat
général se rasseyait. Il y eut un tapage exa-
géré, le déplacement des journalistes, les
toux, les pleurs des dames dans le fond. La
chaleur inondait les visages, collant les
chemises au corps. Diaw Falla se sentait
glacé.

— Ne t'en fais pas, rien n'est encore perdu,
essaya de le remonter Riou.

L'audience fut suspendue pour l'après-midi de ce deuxième jour de débats.

A cette dernière phase de la joute oratoire, la salle était en effervescence. La chaleur se faisait déjà sentir avec insistance. Les vieux journaux de la veille qui relataient le procès servaient d'éventail. Diaw ne ressentait même plus l'intérêt, qui le possédait au début. Il était battu, au dedans comme au dehors. Il se l'avouait, tous ses gestes étaient devenus automatiques.

— Nous vous écoutons, maître, déclara le président.

Riou, le corps incliné sur la table, les mains jointes comme à l'instant d'une prière, releva lentement la tête; l'assistance gardait le silence.

— Messieurs de la Cour, Messieurs les jurés :

... Il m'aurait été plus facile de défendre aujourd'hui un criminel avéré que l'homme qui est devant vous. J'aurais invoqué alors l'irresponsabilité de mon client, la décadence des mœurs, le destin malheureux; Diaw Falla, lui, est notre propre victime!

Des murmures d'approbation dans la salle; Riou s'exclama :

— ... Oui, nous allons juger un homme, alors que nous sommes seuls responsables. La

loi ne fait pas de différence entre les êtres humains, mais notre cœur connaît ces différences. Mon client, par la seule couleur de son épiderme, semble faire la preuve de sa culpabilité; il est la brute capable de tout, le sauvage qui s'abreuve du sang de sa victime. L'accusation repose sur la haine qu'ont provoquée les journaux, qui ont déformé les faits pour mieux toucher le cœur des honnêtes gens.

... Nous savons que Ginette Tontisane est entrée en possession du manuscrit; Diaw, fatigué de courir les éditeurs, a fini par le lui confier. Il a rejoint Marseille pour gagner son pain à la sueur de son front. Il n'a, en plusieurs mois, échangé que quelques lettres avec la victime. Ginette lui a écrit cette phrase, qui apporte la preuve que « Le négrier Sirius » est bien de lui. « J'ai reçu ta dernière lettre. Si tu ne veux pas que ton livre paraisse, dis-le-moi; je ne sais pas pourquoi tu te méfies de moi. »

... Pourquoi ne s'est-il pas adressé à la justice, lorsqu'il s'est vu grugé? C'est qu'il pensait qu'on ne le croirait pas : double complexe d'infériorité, dû à sa race et sa position sociale. Cependant si l'on peut dire qu'un individu est supérieur à un autre, on ne peut le dire d'une race. D'ailleurs, les savants sont maintenant convaincus, qu'il y a eu une civilisation noire, qui, descendue le long du Nil, a

gagné l'Egypte pour donner naissance à la nôtre.

... Au Moyen Age, l'Université de Tombouctou échangeait des professeurs avec les écoles du monde entier. Où est donc notre prétendue prééminence ? Dans l'histoire, les différentes races apparaissent supérieures à tour de rôle : seuls les ignorants peuvent trouver dans cet état de fait la preuve d'un droit particulier. Quoi de plus confus, enfin, que la notion de race ? Il n'est pas un ethnologue sérieux pour soutenir qu'après des siècles d'émigrations, de conquêtes et de brassages, les peuples d'Europe, pour ne parler que d'eux, présentent le moindre caractère de pureté. Le racisme n'est qu'une forme de la haine ; c'est par crainte d'en être victime que Diaw Falla a hésité à confier ses intérêts à la Justice. C'est nous qui avons incrusté en lui ce complexe redoutable.

... A côté de notre pays, nous avons bâti une nation peuplée d'hommes noirs, à qui nous avons enseigné notre mode de vie. Nous ~~leur avons dit que la France était accueillante, que ses habitants les aimaient.~~ Les paroles leur paraissent dérisoires, quand ils voient la réalité. Peu à peu, les liens unissant la France et l'Afrique se sont tendus : ils sont maintenant prêts à se rompre.

... Messieurs les Jurés, il est en Afrique une vieille femme qui se meurt, en pleurant

son fils. Rendez à cette mère son enfant. Essayons de réparer nos fautes. Si vous rendez à Diaw Falla sa liberté, il pourra reconnaître notre équité, il saura que notre Justice est clémente.. Et nous, nous nous dirons tout bas avec fierté : « C'est notre verdict qui a fait de cet homme ce qu'il est. » Si vous le maintenez dans les chaînes, sa haine envers nous ne fera que grandir et avec la sienne, celle de tout un peuple. Sachons être dignes de nous, de notre Patrie, de notre cœur.

Riou se rassit au milieu d'un grand tumulte. Diaw était transfiguré, il lui semblait que son avocat avait exprimé ses propres pensées. Il lui serra la main, leurs regards se rencontrèrent.

— Accusé, avez-vous quelque chose à ajouter? demanda le Président.

Diaw, la gorge serrée, secoua la tête négativement.

Le jury se retira pour délibérer; l'audience fut suspendue.

Dans le box, les deux gardes bavardaient entre eux; Diaw, prostré, avait fermé les yeux.

Il revivait l'enchaînement qui l'avait conduit à ce tribunal. Et la première image qu'il évoqua fut celle du quartier des Noirs de Marseille, où avait commencé le drame...

DEUXIÈME PARTIE

LE RECIT

En entrant par la rue des Dominicaines, dans le petit Harlem marseillais, on aperçoit à gauche sur une petite butte l'église paroissiale Saint-Théodore, que bien des personnes désignent encore par le nom des religieux franciscains : l'église des pères Récollets.

A quelques pas, un carrefour; la rue des Petites-Maries, qui va vers la gare; l'artère centrale, la rue des Dominicaines, qui se prolonge vers le Boulevard d'Athènes; une rue transversale qui coupe les deux premières, la rue des Baignoires; ainsi elles forment un triangle, autour d'un seul immeuble qui constitue le centre du quartier... Au début de ce siècle, la ville de Marseille ne comptait qu'une douzaine d'Africains. Peu à peu, ils sont devenus plus nombreux. Aimant vivre en communauté, on les voyait en groupes à la place Victor July, dans ce qui fut le vieux quartier, avec ses rues sordides, cellulaires, en cul de sac. La Deuxième Guerre mondiale

vit le vieux Marseille à moitié détruit. Quelques-uns partirent pour la Grande-Bretagne. Le reste s'enfonça dans la ville. Et, lorsque prirent fin les hostilités, leur nombre augmenta; de tous les côtés affluaient des hommes de couleur, poussés par les vicissitudes de la vie et de la navigation... Unis par un esprit de communauté, de solidarité, ils formèrent ce village... La plupart sont des marins accomplis, chacun ayant au moins deux tours du monde dans son sac.

Dans cette Afrique méridionale de la France, toutes les origines, tous les groupes ethniques sont représentés. Gardant avec lui les coutumes de sa terre natale, chaque territoire a son propre canton : les bars. Les préjugés et l'originalité sont souvent l'objet de disputes.

Il y a des Saracolés, les plus nombreux, pour qui la vie ne serait rien sans la navigation, bavards, criards, nonchalants, les plus conservateurs aussi.

Les Soussous sont de nature fourbes, malins et craintifs. Les Mandingues calmes et lourds. Les Toucouleurs très nobles de gestes, descendants du conquérant El Hadj Omar... Les Mandiagues et les Diolas surnommés « les Bretons africains » pour leur amour du vin. Les Bambaras guerriers, sans qui la vaillance du soldat noir ne serait rien, commerçants aussi, marcheurs infatigables, fêti-

chistes plus que tout. Ils se font craindre des autres tribus par les sorts qu'ils sont capables de jeter à distance à des milliers de lieues. De rares Dahoméens posés et réfléchis, des Martiniquais, des Maures... Puis, il y a les Ouolofs, très susceptibles, rusés, roublards. Ils sont sans origine bien déterminée, mélange de toutes les lignées africaines. Ils ont pour sobriquet « les Corses noirs ». Dans leur comportement, ils vont d'un pôle à l'autre. Doux comme un chaton, ou violents comme un volcan.

Diaw Falla est de ces derniers...

Chaussée de ballerines mauves, la jeune fille se haussait sur la pointe des pieds. Du regard, elle scrutait la foule des voyageurs qui arrivaient dans un mélange de couleurs. Une masse se ruait vers elle, debout sur le quai N° 3 entre deux locomotives. Le sifflement de la vapeur qu'évacuaient les machines énormes, après le grand fracas de leur arrivée, offrait quelque chose de serein et d'apaisant.

Dans la joie du retour, les accolades se distribuaient de tous côtés. Les porteurs en uniforme bleu déteint passaient et repassaient, poussant devant eux leurs chariots avec un grincement qui se mêlait au tintamare, aux cris et aux appels. Pour la troisième fois le

haut-parleur déversait sur la cohue ces mots répétés avec calme :

— Marseille, dix minutes d'arrêt...

On se hâte, on se bouscule, on se croise, sans prêter attention au parleur inconnu.

— Maman, c'est Marseille? demanda une petite que sa mère tenait au poignet.

— Oui mon chou, s'empressa de répondre la femme, se dirigeant vers la sortie.

Une chaleur lourde régnait dans la gare, qu'aggravait la fumée des machines.

La jeune fille avait reposé les talons sur le sol. Elle était vêtue d'une robe légère de couleur blanche, imprimée de papillons roses et verts qui semblaient planer tout autour de son corps. Elle tourna la tête en direction de la sortie, où convergeaient les voyageurs. Ses cheveux noirs, crépus et épais étaient noués avec un morceau d'étoffe de la même teinte que sa robe. Sa peau était d'un bronzé naturel, ses grands yeux étaient surmontés de sourcils bien épilés, son nez était un peu épaté, le menton pointu allongeait sa face... Catherine Siadem rayonnait de toute la splendeur de ses dix-neuf ans; à nouveau elle regarda vers la rame des wagons, sa joie effaça sa mi-déception. Ses lèvres peintes au pastel s'écartèrent légèrement, laissant voir l'extrémité de deux rangées de dents blanches et bien alignées. Avec une impatience fébrile, elle leva le bras droit, se dirigea vers le train.

L'homme l'embrassa longuement avec fougue, dès qu'ils se rencontrèrent. Puis avec une gaieté enfantine en ironisant il la repoussa et dit :

— Chaque fois que je t'embrasse, tu ouvres les yeux!

— Oh! Oh! fit-elle, ma chouchoute, c'est maintenant que tu l'as remarqué. Pour trois mois de Paris, t'as changé... mon vieux!

— Non, ma vieille.

Il reprit la valise qu'il avait posée par terre et tous les deux s'acheminèrent vers la sortie.

— A cause de toi je suis resté à Lyon toute la nuit.

— La moitié d'une nuit, mon cher.

— Kif-kif, néanmoins, je suis content que tu sois là. Ah! mon vieux Marseille! soupira-t-il.

Ils arrivèrent aux marches monumentales. L'homme s'arrêta un instant, pour contempler la ville. Devant lui, le boulevard d'Athènes, où les voitures se suivaient à la queue leu leu; les platanes qui ombrageaient l'asphalte, les piétons, les marchands de tapis qui grouillaient dans un va-et-vient interminable. Au loin, très loin, la « Bonne Mère » se baignait dans la clarté du jour. Derrière, les montagnes se dressaient, inégales. Les rues qui serpentaient au loin entre les bâtiments ressemblaient à des sentiers. Content de

retrouver sa ville adoptive, il descendit, tandis qu'elle l'attendait en bas.

— Que je suis fatigué! dit-il, en arrivant à la hauteur de la fille. Bonjour, « dame Afrique », dit-il, s'adressant à la statue à sa gauche.

— Comment c'est Paris? interrogea Catherine, quand il l'eut rejointe.

— Paris, répéta-t-il en rêvant, c'est Paris avec son S et sa Tour Eiffel.

— Et ton livre?

— Je te dirai tout, mais renseigne-moi sur tout ce qui s'est passé en mon absence.

— Rien de spécial.

— Et les autres?

Les autres étaient les Noirs, ses compatriotes. Diaw Falla se préoccupait beaucoup de ses camarades, bien qu'il ne fût pas navigateur. Mais il les savait dans la misère.

— Si l'on s'asseyait à la terrasse de ce bar? proposa-t-il à sa compagne.

— Oui, mais j'ai pas beaucoup de temps. Faut que j'aille gagner ma croûte.

— Je suis las, comme si je travaillais, peut-être même plus, dit-il.

— Quand j'aurai le temps, je te plaindrai. Moi je n'ai eu que quinze jours de congé. Je les ai passés à laver, à raccommoder, à frotter. Tu peux dire quelque chose!

Ils s'assirent; le jeune homme commanda deux rafraîchissements. Diaw Falla n'avait

que vingt-deux pluies, natif de Yoff, d'une bourgade à quelques lieues de Dakar. Il était de taille moyenne, d'une allure dolente; sa peau était noire ambrée. Ses cheveux, crépus comme un champ non défriché, couvraient la moitié du front. Ses yeux obliques le faisaient ressembler à un descendant de la Mongolie, les paupières inférieures étaient bien ourlées et bien tirées. Un nez petit et aplati venait compléter le visage. D'un goût simple, il était habillé d'un complet gris fil-à-fil. A cause de la chaleur, il avait dénoué sa cravate, une chaîne en argent où pendaient deux minuscules cornes sortait de la chemise déboutonnée.

— Comment va ton père? demanda-t-il.

— Toujours le même, il grogne des injures et te traite de vaurien.

— Qui sait? Peut-être qu'il n'a pas tort.

D'un trait, il vida son verre et reprit :

— ... Si je réussis, le lui causerai.

— Et si c'est le contraire?

— Je te l'ai dit, et je le répète. Je ne peux pas me marier en étant docker, ce n'est pas un métier. Comment et où vivrons-nous? Dans une chambre d'hôtel, au jour le jour? Non, je ne veux pas de cela.

— Dis plutôt que tu ne m'aimes pas, que tu préfères visiter les musées et les églises. Il y en a qui sont comme toi, qui font le même travail, pourtant cela ne les empêche pas de

se marier... Puis moi, je travaille. Ta raison n'est pas valable.

Diaw posa les coudes sur la table, se gratta la tête comme s'il attendait que les mots sortent par là pour la convaincre.

— Tu ne comprends pas...

— Dis que je suis idiote.

— Loin de moi cette pensée, mais essaie de me comprendre. Tu es celle qui me connaît le plus, et qui me comprend le moins. La vie n'est pas un roman, ni un écran de cinéma... On est jeune, on se précipite sur elle, comme une personne assoiffée, à la vue d'une goutte d'eau. Dans sa hâte, elle l'écrase, l'illusion de cette goutte lui est enlevée, il ne la voit plus... Que lui reste-t-il? Mourir de soif et rester allongé sur le sol. Voilà ce que font du mariage ces jeunes sans situation. Combien en connais-tu qui vivent dans des taudis, dans les états les plus lamentables, et qui s'en prennent à toute la société?... Une telle vie... non, j'en veux pas. Maintenant, j'ai une chance.

— Voilà près de deux ans que tu me dis cela. Que mon père me casse les oreilles à cause de toi... et si ce n'était que cela, j'en serais contente. Mais toi, tu n'aimes personne que tes livres.

Par habitude, il passa sa main sur ses yeux en les pressant. Il respira longuement, étala ses jambes en disant :

— Que puis-je ajouter? Tu as raison!

— Je ne veux pas de tes « raisons ». Quand tu te mets à donner raison, c'est que tu ne veux pas aller plus loin dans la discussion.

— Je viens d'arriver.

— Inutile de le dire, interrompit-elle avec emportement. Je sais cela; d'ailleurs, je te laisse...

Elle se leva, après avoir consulté sa montre bracelet et partit. Elle fit quelques pas, il la rappela :

— Catherine! Elle revint; il lui dit, comme pour s'excuser : « Ne m'en veux pas... hein. Je retourne prendre mes bagages et rentre me reposer. »

— T'en as besoin, ce traitement ne te convient pas.

— Je passerai ce soir chez toi, comme avant.

Elle était plantée devant lui; de sa main, elle lui hérissa les cheveux.

— Fadade va, cria-t-il.

En riant, elle s'en allait. Du regard, il la suivait se dirigeant vers la Canebière... « Si je réussis, je l'épouse, elle crie mais au fond elle n'est pas méchante pour deux sous. En plus, elle est bien faite, peut-être un peu vide de la caboche, c'est facile à surmonter. Et si son père ne veut pas, eh bien... nous verrons », se disait Falla tout bas.

Il régla les consommations, escalada les marches deux à deux...

Le taxi stoppa. Diaw en sortit. Il leva les yeux, examinant la façade de l'immeuble galeux. A certaines fenêtres manquaient des carreaux; les battants grands ouverts tenaient par des gonds branlants. Du linge fraîchement étendu laissait tomber des gouttes d'eau sur le trottoir. Il secoua la tête mécontent. Le chauffeur avait déposé deux malles sur la chaussée.

— Combien je te dois?

— Trois cent francs, dit le conducteur manipulant le taximètre.

Les Noirs du quartier l'entourèrent aussitôt. Il serrait les mains qu'on lui tendait. Jouissant d'une très bonne réputation, Diaw Falla en allant à Paris pour ses affaires avait été aussi mandaté auprès des représentants de la « France d'Outre-mer ». Tous attendaient son retour, espérant qu'il rapporterait de bonnes nouvelles. Leur situation s'aggravait de jour en jour. Trouver du travail était devenu impossible pour eux.

Les questions venaient de toutes parts.

— Je ne dirai rien, tant que tout le monde ne sera pas présent.

— Laissez le petit se reposer, vous autres... Dieu merci! Tu nous es revenu sain et sauf. Nous avons attendu des années, qu'est-ce que

c'est une nuit de patience, philosophait l'un d'eux qui semblait être le plus âgé. Il avait parlé sur un ton autoritaire. Le chapeau enfoncé jusqu'aux oreilles, un Noir arrivait haletant.

— Vous savez la nouvelle? demanda-t-il.

Tous les regards se dirigèrent vers lui, curieux.

— Ousmane est mort!

Les visages noirs exprimaient une intense émotion. Les lèvres épaisses s'entrouvraient.

— Quand est-il mort? s'informa Diaw Falla.

— Ce matin, mais je viens à peine de l'apprendre par mon frère.

— Et qui s'en occupe?

— Il y en a deux qui se sont rendus à l'hôpital... Mais du moment que tu es là...

— Oui, fils... dit le vieux, que la mauvaise nouvelle avait interrompu. — Il poursuivit, posant sa main sur l'épaule de Diaw : — Tu t'es toujours occupé de cela. Dieu te paiera...

— Mais... il n'y a que moi.

— Nous savons cela, il n'est pas nécessaire d'être vieux pour être guide.

Il dévisagea ses compatriotes longuement et déféra aux paroles du vieux.

— Bon, je monte mes bagages, puis j'irai. Occupe-toi du marabout.

Aidé par ses amis, il grimpa les trois étages

avec ses affaires et repartit aussitôt sans se laver.

Il s'était rendu à l'hôpital. Les deux camarades chargés de remplir les formalités lui remirent les papiers, qu'il enfouit dans sa poche. Ils l'escortèrent jusqu'à la morgue. Dans la salle, des cercueils faits de bois grossier s'allongeaient de chaque côté du mur, prêts à être emportés. L'intérieur était glacial, une odeur fade de renfermé se dégageait de l'ensemble. Il fallait être accoutumé à ce genre de visite pour ne pas avoir la nausée. La première bière qu'il ouvrit était vide. Dans la seconde, un homme gisait, qu'il avait connu. Sa physionomie avait changé d'expression. Diaw poussa davantage le couvercle. De la bouche du cadavre, une coulée de bave s'échappait, tachant le coton, qui lui servait d'oreiller. Diaw prit son mouchoir et le noua autour du visage du mort. Après avoir jeté un long regard, il le renferma, le laissant dans sa solitude. Il repartit, entraînant ses copains, qui avaient décliné l'invitation de revoir une dernière fois leur camarade.

Il examina attentivement les papiers.

— Vous deux, vous irez porter les listes de quêtes à tous les bistrots, dit-il, s'adressant à ses compagnons.

— C'est après-demain l'enterrement, dit celui qui se tenait à sa droite.

— Eh! oui, puisque c'est vous qui l'avez

fait enregistrer. Moi, je vais à la rue Trinquet pour voir le service d'indigence.

Le tramway les déposa à la rue de Rome, d'où ils se rendirent à pied jusqu'au village.

Tout seul dans l'unique pièce, il rangeait ses bagages. Une chambre d'hôtel, un lit en fer dans le coin au pied duquel se trouvent un bidet et le lavabo; dans l'autre angle, une armoire où il ne restait plus qu'une moitié de glace. A côté une table entourée d'un rideau rouge; sur la toile cirée marquée de brûlures, un réchaud à pétrole recouvert de poussière était posé; vers la porte, une autre table, où des livres étaient entassés, deux chaises en osier : tout cela constituait le mobilier.

Les malles étaient ouvertes; il allait et venait, mettant de l'ordre, la fenêtre donnait sur la rue des Petites-Maries. Le bruit de l'extérieur lui parvenait sans l'interrompre. Pour finir, il enleva les valises qu'il installa sur l'armoire. Puis il se pencha à la fenêtre, observant l'artère. Les échos qui lui arrivaient étaient amplifiés. « Tiens, il y a de l'orage dans l'air », se dit-il tout haut. Jusqu'aux reins, il se hissa pour mieux voir, et comme il l'avait prévu, une bagarre éclata dans le bar. De son poste d'observation, il voyait les deux antagonistes. Les cris et les appels des badauds avaient ameuté les curieux qui pen-

chaient leurs têtes aux fenêtres et riaient à belles dents.

« Vas-y! » hurla-t-il. Son encouragement s'écrasa dans la pâte sonore. Les deux bagarreurs se trouvaient en pleine rue. Comme si c'était lui, Diaw mimait l'esquive, les coups. Cela dura un bon quart d'heure avant que les spectateurs ne se décident à les séparer. Ils étaient tous les deux couverts de sang. Déçu de la fin du spectacle, il marmotta à l'égard de celui qui venait de séparer les combattants : « Tu me paieras ça. »

Il s'allongea sur le lit et s'endormit. Les coups à la porte étaient de plus en plus forts. Il s'éveilla, demanda :

— Qui est là?

— C'est moi, répondit une voix d'homme.

— Qui moi? Entre, grogna-t-il, mécontent d'être arraché à son sommeil, et allume la lampe. Ah! c'est toi, fit-il à la vue de l'arrivant.

Il passa sa langue sur ses lèvres. L'autre s'était assis sur la chaise.

— Depuis quand es-tu arrivé?

— A treize heures. Donne-moi une pipe.

L'arrivant lui tendit un paquet de gaULOISES. Diaw s'adossa contre le mur, après qu'il eut allumé sa cigarette et dit enfin :

— Comment vas-tu, Paul?

— Moi... oh! pas mal. Qu'apportes-tu de Paris?

— Rien de spécial... Seulement qu'on s'y amuse bien, et qu'est-ce qu'il y a comme filles! Je me demande ce que je fais ici.

— Ousmane, quand est-ce qu'il sera inhumé?

— Après-demain à deux heures et demie... Je ne comprends pas pourquoi c'est toujours moi qui m'en occupe. Tu ne peux pas le faire?

— Tu es fada, je n'ai aucun rapport avec ceux de l'autre monde. Rien qu'à les voir, j'en rêve la nuit, ou plutôt je fais des cauchemars.

— Tu sais, quand ils sont bien froids, ils ne mordent pas. Ce sont les vivants que tu dois craindre, non les morts!

— Chacun son métier, moi, je ne suis pas croque-mort, lança Paul avec moquerie.

— Ah! bon, c'est comme ça, attends donc qu'un autre claque, tu verras.

— Non, tu iras pour lui dire de creuser sa tombe, et pour le reste... tu le feras.

Diaw jeta son mégot, passa sa main sur sa figure. Torse nu, armé d'un gant de toilette, il se lavait le corps. Ses os se dessinaient sous sa peau.

— ~~A propos de Catherine, tu sais qu'on te coupe l'herbe sous les pieds? questionna insidieusement Paul.~~

Le savon moussait sur sa peau noire.

— Qui est-ce, ce nouveau concurrent?

— Un parent à son père. ~~Il vient d'Amérique et veut l'épouser, il compte même l'amener au Soudan.~~

— Qu'a dit le pater?

— Tu sais bien qu'il va vers son intérêt, il se fait entretenir par le gars. Mais pour le moment, la petite ne veut rien entendre.

— Ah! Je vois pourquoi elle s'alarmait cet après-midi.

Diaw avait terminé, il s'épongeait.

— Tu l'as donc vue? interrogea le visiteur.

— Oui, elle est venue à la gare.

— Donc, elle savait que tu arrivais?

— Tu poses trop de questions... Paul.

— D'acc... Attends que le vieux te prenne avec sa canne, au coin d'une rue, tu ne diras pas la même chose!

— Je lui ferai comme aux sacs de cent kilos, je t'assure. C'est un salaud, et comme beau-père, je ne le voudrais pas.

— Par contre, tu veux sa fille!

— Adoptive. La sienne est à l'école, il aura du fil à retordre avec celle-là!

— Je te crois. N'empêche qu'elle t'aime aussi... bien entendu fraternellement, mais les Saracolés ne le voient pas de cet œil.

— Ce sont des canards... oui, des canards, une bande à pantoufles.

— François les appelle « les Grecs ».

Puisqu'ils connaissent leur sobriquet de canards.

— Sacré François, il est unique pour trouver des noms à faire coucher mon beau-père dehors par cinq au-dessous de zéro.

— Oh! là, alors, je me chargerai de son enterrement.

Il était habillé, ils sortirent. Dans la rue, les Noirs étaient soit assis, soit debout en groupes, causant dans leur idiome. Des soldats faisaient la navette de bar en bar, à la recherche de prostituées qui se vendent « au moins cher ». Tout ici se marchandait. Un groupe de militaires, le long du mur, pissaient sans se soucier des passants. Un sifflement strident déchira la nuit.

— Tu me perces le tympan, dit Paul, en poussant du coude Diaw. — Il leva les yeux en disant : — Tu seras content, quand le père te recevra avec sa canne, et tu en prendras pour tes rendez-vous!

— Oui, mais j'ai faim, tu me régales?

— Et quoi encore...? J'irai avaler des oursins. Moi qui comptais sur toi pour aller au ciné.

— Si j'avais de quoi te le payer, demain je retournerais au Sénégal, répliqua Falla, plaisantant.

— Que Dieu t'entende.

— Amen.

Le restaurant dans lequel ils entrèrent était

Le propriétaire
une chambre d'hôtel transformée; la peinture s'était envolée, il y a belle lurette. Les clients s'y entassaient — certains mangeaient debout, tenant leurs assiettes, d'autres étaient assis. Une odeur forte mêlée à celle de la cuisine enveloppait la pièce. Au fond, près de la cuisine, une porte très basse nouvellement taillée dans le mur — où était inscrit gauchement W.-C... Ici, le menu ne variait pas. Du Premier de l'An à la Saint-Sylvestre, pour la somme de cent francs, on avait son écuelle de riz, ou de couscous. Le restaurateur était son propre cuisinier et son valet... Il n'était pas sans nul doute le plus noir, mais dénicher une peau plus foncée que la sienne aurait été tout un problème.

Par contraste, ses dents étaient si blanches qu'elles se reflétaient sur ses lèvres; le cure-dent ne quittait jamais sa bouche... Certains même avançaient qu'il dormait avec. Les deux arrivants durent attendre qu'il y ait des places libres.

— Tu ne m'as rien dit, au sujet de ton livre?

— Je l'ai remis à une femme, très connue dans ce milieu.

— Quand sera-t-il publié?

— D'après elle, vers la fin de l'année.

Deux clients leur cédèrent la place. En s'asseyant, Paul continuait de parler :

— T'as confiance, moi je me méfierais.

— Que faire...? J'ai gardé le manuscrit un mois et quinze jours après mon arrivée à Paris, et sans Sylla, je rentrais bredouille. J'ai vu plusieurs éditeurs, ils me demandent si je dispose d'argent.

— Du riz ou du couscous? s'informa le gérant.

— Du riz... Et Paul?

— Deux plats, les mêmes que ceux du nègre Baba, renchérit Paul Sonko.

— Tu crois qu'on édite un livre comme cela? Les Parisiens sont vaches, partout ces chameaux me posent la même question : « Avez-vous déjà écrit un livre? » Comme si on naissait avec des feuilles imprimées!

— Combien te demandent-ils?

— Plus de cent cinquante mille francs.

Son interlocuteur pouffa pour exprimer sa surprise. Baba revenait avec son riz fumant, déposa devant chacun un plat et sortit les couverts de la poche de son tablier.

— Suppose que tu deviennes célèbre... Alors, tu ne mangeras plus avec nous.

— Tu es bête.

— Je sais ce que je dis... Lorsque tu me verras, tu feindras de ne m'avoir pas connu. Ou alors, plus poli et plus raffiné... tu feras comme certains en disant : « Tiens, tiens, il me semble t'avoir vu quelque part... Attends que je m'en souviene... Où ai-je connu ce garnement? » Et subitement, comme si ta mé-

moire te revenait : « Ah ! oui j'y suis, c'était à Marseille... » Moi, intimidé par ton succès, je baisserais la tête en te disant : « Oui, Monsieur. » Tu me poseras la main sur l'épaule comme à un enfant en me demandant : « Que puis-je faire pour toi ? »

Sonko avait dit cela d'une façon comique en imitant les diverses tonalités des voix — celles des hautes classes et celles des basses classes.

— Mange, ton assiette se refroidit... Me crois-tu capable... ?

— Quand on est dans la misère, dit-il, lui coupant la parole, parlant d'une voix naturelle... dans la misère, la force qui t'élève te donne la perspective de voir les choses en grand... Obsédé d'atteindre ce but, on se répète : « Si je foule cette plate-forme, c'est pour aider ceux qui s'engloutissent dans la misère... » Et on lutte, on lutte pour grimper. Mais une fois arrivé, l'aisance, le nom qu'on porte, ce qui te semblait tabou... et tout ce que je ne peux pas énumérer ici, te happent de telle façon que tu en oublies les camarades de souffrance.

... Car tu luttas pour te maintenir où tu es arrivé, avec deux fois plus d'ardeur que tu en eus pour monter. Tu sais alors ce que tu quittes et ce qui t'attend. Dans la crainte de sombrer, tu es prêt à toutes les bassesses. Si c'est nécessaire, tu marcheras sur un corps

vivant. Tout cela pour ne plus manger ce plat de riz infect...

Il se tut, s'envoya deux cuillerées. La bouche pleine, il mâchonnait un moment, avalait avec voracité les aliments mal travaillés, il lui manquait des molaires. Diaw l'avait écouté avec tranquillité, la tête baissée, puis il se décida à parler :

— Tu me crois capable d'une telle lâcheté?

— Vu sous un certain angle, il n'est pas question de lâcheté. Tu luttas seul, personne ne pourrait te blâmer... Mais, moralement, il y a trahison; puisque tu abandonnes tes frères, et c'est en leur nom que tu te serais élevé... Combien y en a-t-il qui ont été comme toi, et qui ont dit la même chose? Maintenant, ils ne s'en souviennent plus... Tu as le pied sur l'échelle, et nous verrons... Malheureusement, je ne suis pas le seul à penser ainsi.

— Tu as une prédilection pour la morale?

— Non, non... puisque je ne sais pas méditer, mais je t'envie, toi, qui peux passer des nuits à réfléchir, et faire ton travail de somme le jour.

Paul Sonko était un peu plus grand que Diaw, d'un teint clair, il appartenait au groupe Bambara. Ce nom chrétien qu'il portait n'était pas un sobriquet, comme souvent

 certains de ses compatriotes qui, pour mieux se mêler, croient-ils, à la vie métropolitaine, ou au progrès, se donnent un surnom. Le sien était le résultat de liens d'amitié très profonds... Dans son pays, là-bas dans le Soudan (Mali actuel) avant sa venue au monde, le vieux Bacari Sonko, son père, s'était lié avec un toubabou (« blanc » en bambara), et durant des années les deux hommes fraternisèrent. Au point que les indigènes les surnommèrent « les frères de lait » (balo-dé). Pour mieux sceller son affection, Bacari promit à Paul de le faire parrain de son prochain fils et à l'encontre de la croyance... Voilà pourquoi le jeune Bambara portait ce nom.

— Tu m'attends, je ne resterai pas longtemps, dit Diaw en se levant.

— T'as pas assez bécoté à Paris, tu recommences ici... Crie fort si le vieux te surprend. Et ne reste pas cent sept ans!

La nuit était complète. A la rue des Dominicains, Diaw s'engouffra sous un portail. Il imita trois fois le roucoulement du pigeon, puis se cacha sous la rampe de l'escalier. Catherine ne tarda pas à le rejoindre. Tous les deux dans la pénombre, il était difficile de déceler leur présence.

— C'est vrai qu'Ousmane est décédé? Le pater dit que c'est toi qui t'en charges, comme d'habitude. Pour m'apprendre ton

arrivée, il m'a dit : « Ton croque-mort est revenu. »

— Comment s'appelle le gros bête qui veut t'épouser?

— Nous en parlerons demain. Je dois remonter, car il n'est pas allé au cinéma...

A l'angle le plus sombre, ils se frottaient l'un contre l'autre de tout leur désir. Ils s'embrassèrent.

Le bar que fréquentaient les Ouolofs se situait dans la rue Claude-Puget, à deux pas de l'ancienne église Saint-Martin, qui est maintenant la « permanence de police ». A ce bistrot venaient aussi les gardiens de la paix : policiers et Africains fraternisaient. Le propriétaire, Pierre, était un homme entre deux âges, très aimable avec ses « Sénégalais » comme il les appelait. Toute sa préférence était pour Diaw Falla. Son épouse avait le sens du commerce et souriait à tous, les plaignant tour à tour, les encourageant aussi. De plus, elle leur servait souvent de scribe. Janine, comme elle s'appelait, s'entendait surtout avec l'ami de son mari, avec qui elle pouvait discuter. Leurs fréquents tête-à-tête faisaient jaser les consommateurs, mais cela la laissait indifférente. Quand elle aperçut le Noir pénétrant dans l'établissement, elle quitta les clients accoudés au comptoir pour venir à sa rencontre.

— Voilà Pichounet! cria-t-elle à son mari dans l'arrière-salle.

Pierre vint aussitôt. Il n'y avait que trois tables, les Noirs y étaient affalés, causant calmement, jouant à la belote.

— Te voilà, frère! cria le gérant.

— Je ne suis pas ton frère et je n'aime pas que ta moitié me donne des pseudonymes.

— Tu es mon frère, je suis né le jour, et toi la nuit, décréta Pierre, ce qui fit rire les clients.

Diaw, pour ne pas montrer qu'il n'était pas vexé, se jeta sur lui.

Ce fut une prise de mains, une bousculade, qui dérangerait les paisibles joueurs.

— Ce sont des enfants, déclara Janine.

— Je t'assure qu'un jour, je le ferai aliter pour une quinzaine, dit Diaw, en s'adressant à elle.

— Puis je me mettrai avec toi?

— Ah! non! hurla Falla, faisant le tour de la salle, serrant les mains.

— Que bois-tu?

— Comme toujours, du lait, répondit-il, rentrant dans la cuisine, et prenant place à côté de son ami.

Elle lui apporta le verre de lait. Il demanda :

— Tu nous prêtes ta cave pour la réunion?

— Faut la nettoyer; depuis la dernière réunion, je n'y suis pas descendu.

— Paul est-il arrivé?

— Il revient, a-t-il dit, dans dix minutes. Mais, comme tout bon Africain qui se respecte, il sera là avec une heure de retard.

Janine avait parlé en connaissance de cause, et elle en riait.

Diaw réapparut dans la salle, avec son verre en main; s'adressant à ses compatriotes :

— N'y a-t-il personne pour m'aider à nettoyer la cave?

A quelques-uns, ils se mirent à balayer, à disposer les chaises. Sur la table, qui servait de tribune, ils étalèrent de vieux journaux. Quand tout fut fait, ils se mirent à discuter entre eux. Quelques moments après, par groupes ou un par un, arrivèrent les copains. Une trentaine étaient assis; les autres accroupis sur leurs pieds. Le brouhaha des voix parvenait jusqu'à l'entresol. Autour de Diaw s'étaient réunis les plus représentatifs des tribus; tous savaient son retour, mais ignoraient ce qu'il rapportait de là-bas. En dernier, arrivait Paul Sonko, qui se fraya un passage dans la masse, se tint debout derrière son compère, bien qu'il fût le représentant officieux.

— Je vous salue d'abord, commença Diaw. Avant de vous dire ce que je ramène, il y a

un fait plus important, notre camarade est mort. Tout est fait, et c'est demain dans l'après-midi qu'il sera enterré. Un autocar viendra vous chercher à deux heures devant le cinéma de la rue des Dominicaines. Le marabout a fait la toilette... Il y a un fait contre lequel je m'élève : après l'inhumation, je ne vois pas l'utilité d'aller boire et de dire comme quelques-uns : « Nous l'arrosons. »

— C'est une coutume dans notre milieu, interrompit une voix dans l'assemblée.

Il y eut des protestations, un murmure de désaccord. Chacun voulait parler. Diaw se réinstalla confortablement, en appuyant sa tête contre Paul. Il ferma les yeux, porta sa paume sur son visage. Une à une, les voix s'éteignirent, il poursuivit :

— C'est peut-être vrai, mais notre situation ne nous permet pas de continuer. Pour couvrir les frais de l'enterrement, il a fallu une quête... L'argent que nous avons en trop, nous n'avons pas à le jeter par les fenêtres... On peut par contre le distribuer aux plus indigents, et non soutenir les piliers des débits de boissons... Libre à ceux qui veulent se saouler après de le faire, mais pas avec cet argent... L'hiver va venir, nous connaissons tous la dureté de cette saison. Chaque année, nous comptons des malades, et ceux-là attendent notre aide... Que devons-nous faire, nous remplir d'alcool ou nous serrer les coudes?

Tous se turent. Une chaise passait de mains en mains au-dessus des têtes. Paul la saisit, prit place pour prendre des notes. Personne n'était intervenu au sujet du reliquat de la quête. Il reprit :

— Pour ce qui est de Paris, j'ai fait de mon mieux. Quand je suis arrivé, les députés s'apprêtaient à prendre leurs vacances. Néanmoins, j'ai pu en voir la majorité... Ils sont au courant de nos déboires... Ils savent qu'il y a des compagnies de navigation qui ne veulent pas de nous, sous prétexte que nous sommes des incapables. Ils m'ont parlé d'un éventuel rapatriement, ils m'ont dit que ceux qui veulent rentrer chez eux (en Afrique) recevront une somme d'argent à leur arrivée... Je leur ai demandé si les Européens qui vivent là-bas accepteraient cette offre... Ce n'est pas un rapatriement, plutôt un refoulement. Un d'entre eux m'a dit que c'était seulement dans notre intérêt. Puis il a ajouté « que nous recevions un secours mensuel, venant des services sociaux, ou du bureau de bienfaisance »... A mon tour, je lui ai posé cette question : « Croyez-vous que nous sommes à Marseille pour nous faire entretenir ? On nous humilie lorsqu'on refuse notre travail en nous traitant de paresseux ; nous sommes à la disposition de qui voudra pour prouver nos capacités. Quant à vous, vous ne ferez rien pour nous venir en aide. »

Il partit furieux. J'avoue n'avoir rien rapporté de Paris qui puisse vous donner de l'espoir.

— Fallait casser la gueule à un, vociféra un Noir en se levant.

Des regards se braquèrent vers lui. Yous-souph le bagarreur était bien connu, il n'était pas mauvais, il était vif et ses nerfs étaient à fleur de peau. C'était lui qui se battait hier. Son arcade sourcilière était enflée. Il y eut une confusion de voix discordantes. Seuls Paul et Diaw essayaient de cacher leur tumulte intérieur. Le second observait d'un air débonnaire, la tête entre ses mains.

Enfin le calme revint, sur l'insistance d'un vieux à cheveux blancs, que le crépuscule de la vie avait surpris en Europe. Il parlait en saracolé, un autre le traduisit en ouolof...

— Je suis arrivé en France en 1901. A ce moment-là, nous n'étions que trois. Les bateaux étaient chauffés au charbon, nous fûmes bons pour pousser les brouettes dans les soutes. Sur la Mer Rouge comme sous les Tropiques, les Blancs tombaient comme des mouches. On venait nous supplier d'embarquer dans telle ou telle compagnie. J'ai fait les deux guerres à bord des bateaux. A la fin de la dernière, nous avons rallié la « France Libre ». J'étais graisseur, mes pieds suintaient, mais ils ne trouvaient pas, à ce moment-là, que ma peau salissait les draps,

2 Pas de structures ni sociales ni légales pour eux

ni que j'étais très sale. Et maintenant ils ne nous acceptent pas. J'ai trente-cinq ans de navigation, j'ai pas droit à la retraite : même pour cela, faut aussi que je me naturalise Français... J'ai pourtant un livret de la marine comme quoi j'ai servi en qualité de Français. Après deux guerres et tant d'années de navigation, j'ai pas droit au chômage... De l'aide, il faut que j'aïlle en mendier.

Les larmes coulaient sur sa face. Une boule oppressait sa gorge, l'empêchant d'achever. Un silence poignant s'ensuivit. Un jeune Noir se leva, le regard sévère. Sur ses tempes, deux cicatrices marquaient son origine. Il s'exprimait en français d'une voix gutturale.

— C'est en 40 que je me suis engagé dans la marine. Paul est de ma promotion. Cette même année, nous subîmes notre baptême du feu à bord de l'avisos colonial le « Bougainvillier », à l'embouchure de l'Ogooué. Durant cinq jours, la bataille fit rage et, finalement, le commandant se rendit — il était pétainiste. On nous a gardés, parqués comme des prisonniers, deux semaines durant. Le matin du 9 novembre, nous signâmes un nouvel engagement dans les forces extérieures libres. On nous fit rallier Londres, le 15 décembre. Là aussi, on doutait de nous, on nous pressait de questions; enfin nous prêtâmes fidélité à la France... Paul et moi, nous fûmes affectés à bord de la corvette « Etienne-d'Orfève ». A

la bataille de l'Atlantique Nord, nous étions présents. Et souvent, j'ai vu plus de morts que vous ne pouvez le croire — des Noirs et des Blancs, le ventre déformé, les chairs déchiquetées par les poissons. En ce temps, les peaux n'avaient pas cette différence qu'elles ont aujourd'hui... On s'appelait « frère », couchant ensemble, se prêtant la cuillère pour manger. Et maintenant, on nous rejette, on nous traite d'incapables! A quel moment sommes-nous des Français? L'union Française est un désir, non une réalité! Faut-il nous tourner vers les syndicats?

— Nous n'avons pas à aller les voir; si nous sommes dans ce pétrin, c'est à eux que nous le devons! Car ce sont les marins syndiqués qui ne veulent pas partager les cabines avec nous... Tu ne penses pas que le délégué syndical va débarquer son frère ou son cousin pour nous... Ils nous prennent pour des imbéciles.

— Alors, reprit-il, nous n'irons pas les voir. Et demain, nous nous rendons à la préfecture!

Là, quelques-uns désapprouvèrent, d'autres acceptèrent. Tous étaient dans un cul-de-sac, ils ne savaient pas à qui s'adresser. Les événements les avaient dépassés, ils tâtonnaient, la misère les rendait plus aveugles. En vidant leurs cœurs, ils n'avaient pas compris que ce marasme de misère, de chômage

les dominait. Ils ne savaient pas où était le cœur du problème et revendiquaient dans le vide.

Diaw Falla compatissait, non par politique, ni par patriotisme, mais par solidarité. Jamais il n'avait ressenti son incapacité aussi profondément, il se trouvait dans une impasse, voulant faire quelque chose, mais quoi? Son aide ne peut être que morale, et dans le cas présent, c'est peu de chose. Il tenta de parler et plusieurs fois, quelque chose en lui s'y refusa; finalement, il parla de nouveau :

— Je ne connais personne qui puisse nous soutenir. Nous n'avons à compter que sur nous. Serrons les coudes. Il nous faudra beaucoup de courage et de patience, pour sortir de ce mauvais pas.

Il cessa de parler. L'auditoire voyait qu'il n'était pas en mesure de lui venir en aide. Avec lourdeur, Sonko se dressa, appuya ses mains sur la table, le buste penché en avant. Sa physionomie était très calme, le rictus des ambitieux la barrait...

— Je veux d'abord vous dire, débuta le Bambara, que Diaw s'est rendu à Paris avec son propre argent. Cela doit nous donner du courage, nous ne sommes pas seuls.

— Nous sommes les seuls à crever de faim, coupa de nouveau Youssouph. Le plus fort,

c'est qu'on dit que nous sommes des Français.

— Ecoute et laisse-le finir, intervint le doyen en faveur de Paul, qui poursuivit :

— Cessons nos disputes. Nous avons assez d'emmerdements pour nous empoisonner, faut-il qu'on se querelle comme des femmes, pour des futilités? C'est tout ce que j'avais à vous dire... Quelqu'un a-t-il quelque chose à ajouter?

Lentement, Alassane prit place; venu le dernier, il avait préféré ne déranger personne. Sa pipe, qui ne le quittait que rarement, était pendue à ses lèvres. Son regard parcourut la galerie; il était navigateur avant de devenir docker. Il était le seul à assister aux réunions syndicales; pour les autres, il était le politicien. Pourtant, il parlait sans emphase :

— Vous croyez qu'il vous sera possible de sortir de cette position? Vous croyez qu'il y aura un statut spécial pour vous?... Non, ici, vous vivez en Europe, vous devriez marcher avec les ouvriers, puisque vous constituez une minorité... — Il s'arrêta et reprit : — Vous ne sortirez de cette ornière que quand vous comprendrez que vous ne devez pas vous isoler... Il faut lutter en plein jour. Ce que vous venez de dire est peut-être vrai. Sur les trois cents que nous sommes ici, combien y en a-t-il qui travaillent?... Le cinquième! Vous mettez

tout sur le dos des syndicats... Avez-vous la preuve concrète que ce sont eux qui ne veulent pas de nous? Est-ce le syndicat qui vous refuse de l'embarquement? Il y a une autre raison. On ne cessera pas de vous prendre pour des enfants, tant que vous n'essaieriez pas de comprendre, de saisir les événements en cours. Ne mettez pas votre couleur en cause, acceptez vos responsabilités d'aujourd'hui et celles de demain. Il y a une solution et vous refusez de la voir. Nos pires ennemis... c'est nous-mêmes!

Ils partirent un à un. Le grincement des chaises qu'on traînait, les voix qui commentaient çà et là, noyaient les dernières paroles de ceux qui ripostaient, qui trouvaient déplorable le discours d'Allassane. Paul et Diaw restèrent seuls, se posant réciproquement la même question : « Que faire? »

*
**

Le quartier le plus coté de Marseille est sans doute le Prado. L'artère centrale est bordée de deux talus semblables, plantés de quatre rangées d'arbres. Les maisons aux clôtures couvertes de lierre et de chèvrefeuille y rivalisent d'élégance; les personnalités qui les habitent constituent la fine fleur de la cité phocéenne. Les Lazare demeuraient en face de

la statue de David — la reproduction de Michel-Ange. Leur villa donnait sur la grande avenue. Mme Lazare était une « grande dame ». Elle n'avait souci que de ses toilettes, des vernissages et des mondanités; elle circulait seule dans les immenses pièces, qu'elle occupait avec son mari et sa fille. La maison comprenait six pièces meublées avec goût, de larges fenêtres aux rideaux rose clair, avec des pots de fleurs à chaque angle.

Elle allait et venait dans le salon, en proie à une nervosité extrême.

— Antoinette! appela-t-elle.

— Madame? fit la bonne en arrivant.

— Vous êtes sûre qu'on n'a pas téléphoné?

— Non, Madame, on n'a pas appelé.

— C'est bien, punctua la patronne, la renvoyant à ses occupations.

Mme Lazare, à nouveau seule, resta perplexe. Elle s'approcha du téléphone, le décrocha, puis, indécise, elle le remit en place. Elle alla vers la fenêtre, contempla la mer, avec des yeux vides; brusquement, elle se cramponna à l'appareil. Sa main tremblait lorsqu'elle composa les numéros.

— Allô!... c'est vous, Docteur? demanda-t-elle d'une voix mielleuse, cachant son émotion... C'est Madame Lazare à l'appareil... Elle est partie, dites-vous... Oh! je mourais d'inquiétude... Merci, Docteur, j'espère que

j'aurai le plaisir de vous voir un de ces jours?

Elle raccrocha, vint au perron. A cette heure de la journée, les baigneurs viennent profiter des derniers beaux jours.

Andrée Lazare avait pris place dans le tramway à la Bourse. Elle ne s'était pas encore acquittée de son dû. Son regard était vague, la douleur qui brûlait ses entrailles décomposait ses traits. Les heurts successifs du véhicule la labouraient. Le receveur, l'ayant bien observée, la prit en pitié — il était prêt à l'aider, elle ne semblait plus tenir debout. Andrée, pour refouler son envie de rendre, humait un petit flacon qu'elle avait sorti de son sac à main. Ses joues étaient pâles, ses cheveux fous; de temps en temps, elle reniflait. Habillée d'un jersey marron, ses hauts talons l'agrandissaient; elle était âgée de vingt-deux ans. Ces quelques minutes dans le tram lui parurent une éternité. Quand la motrice stoppa sur l'avenue du Prado, elle descendit en se tenant un moment à la rampe. A chaque pas, elle sentait des morsures, elle se crispait, elle marchait en se mordant les lèvres; prise de vertige, elle s'assit sur un banc. Plusieurs fois, elle tenta de se lever; sans énergie, elle resta figée. Finalement, elle se leva, la dépression qui l'obsédait la fit chanceler. Elle ne partit pas

par volonté, mais par instinct. Un bambin qui patinait faillit l'envoyer en l'air. Sur le coup, elle se contracta, l'expression de sa physionomie fit fuir le gamin, qui se retourna. Elle quitta l'allée en diagonale, atteignit le portail en fer forgé, qu'elle poussa avec peine.

— Te voilà Dédée, il y a un bon moment que je t'attends.

Sans rien dire, la jeune fille monta les deux premières marches et perdit l'équilibre.

— ~~Antoinette, Antoinette,~~ cria Mme Lazare... Elle est malade.

— Oh! bonne mère! clama la soubrette, en voyant Andrée étendue de tout son long.

Tant bien que mal, essoufflées, elles arrivèrent à la transporter sur le divan du salon. Pétrifiée, la mère regardait une traînée de sang qui avait taché le parquet. Sa fille gisait sans connaissance, victime d'une hémorragie. ~~Madame appela au bout du fil le médecin...~~ qui arriva une demi-heure après, et s'affola.

— Que faire?

— Il faut que j'arrête la perte de sang... Apportez-moi du linge propre, à défaut de coton.

Elle se tordait, raidissant ses membres. La bonne ouvrait des yeux éberlués.

— Que fait mon mari? C'est son heure d'arrivée. Mon Dieu, faites qu'elle ne meure pas, implorait la mère.

— Madame, vous savez ce qui nous attend

si elle trépassé... Alors, il n'est pas nécessaire de...

Le docteur ne finit pas sa phrase; il avait parlé sur un ton craintif, penché sur la malade.

La « Frégate » cabossée freina net au milieu du jardin. Mécontent, Lazare boudait, pestant contre l'inconnu qui l'avait télescopé. De petite taille, le crâne chauve, le gras de son double menton tombait mollement sur le col de sa chemise, rendant le nœud de la cravate presque invisible. Payer un million, pour se voir démolir ainsi... Ah! vraiment, on devrait soustraire à ces chauffards leur permis de conduire! se disait-il. Il fit irruption dans le salon; Antoinette enlevait les macules de sang.

— Où est madame?

— Elle vient Monsieur, Mademoiselle est souffrante.

En hâte il franchit la pièce; il se trouva nez à nez avec sa femme bouleversée.

— Qu'est-ce qu'elle a, la petite?

— Rien de grave... une migraine, répondit-elle, en le poussant pour éviter qu'il ne pénètre dans la chambre de sa fille.

— Appelle le docteur, André

— Il y en a un avec elle... D'ailleurs ce n'est pas grave, rien qu'un malaise passager,

dit-elle en essuyant son front moite de transpiration.

— Tu te rends compte! Un énergumène en guimbarde m'est rentré dedans, et dire que je viens de l'avoir cette voiture! Le plus fort, c'est qu'il n'est pas assuré... Ah! ces ouvriers!... Nerveux, il se frottait les mains. Sa femme était plongée dans ses pensées, oubliant la présence de son mari.

Le médecin vint les rejoindre, abattu.

— Comment va-t-elle? s'informa le père.

Il dit avec peine :

— Elle peut s'en sortir, mais je ne garantis rien. Quand vous êtes venue me voir, j'avais refusé.

— A quoi cela rime-t-il? hurla Lazare.

— A rien mon cher; Dédée traverse une période très difficile. D'ailleurs tu le sais, voilà six mois qu'elle est dans cet état.

— Ecoutez, dit-il s'adressant au médecin, je veux savoir ce qu'a ma fille!

— Soit, je vais te l'expliquer... Mais ne crie pas ainsi. Dédée était enceinte; pour ta situation, je l'ai fait avorter, et c'étaient des jumeaux.. Tu sais que tu n'es pas aimé, depuis que tu attends ta Légion d'Honneur. Veux-tu que cette affaire devienne publique?... Cela nuirait à ton avenir.

Lazare, rendu impuissant par cette déclaration, se trouva complètement démoralisé; annihilé, anéanti, il n'arrivait pas à articuler

un mot. Debout le médecin le regardait sombrer. Un silence lourd suivait; comme pour se secouer, il se redressa en hurlant :

— Si elle meurt, je vous ferai mettre en prison tous les deux!

*¹
**

Le corbillard cahotait, entraînant dans ses mouvements le corps du vieux conducteur. Le contact brutal des sabots du cheval sur le pavé, le grincement des essieux troublaient le lourd silence des sépultures. La bête tirait, la tête baissée, ne se tracassant pas plus de l'occupant d'aujourd'hui, que de celui de la veille, non plus que des monuments où voltigeaient des anges inertes. Tout autour des mausolées, des fleurs vivaient... Derrière venaient le cortège des Noirs, très simple, sans couronnes, ni ornement.

Arrivés au sommet du plateau, ils contournèrent le chemin central. Les tombeaux changeaient de dimension et de style. Sous l'influence de l'été finissant, le vent venu du nord agitait les peupliers; les rayons du soleil miroitaient sur les dalles noires.

Les chocs inévitables bousculaient le vieil homme, qui maudissait cette route mal entretenue. Dans les gambades, il sentait le cercueil se cogner contre les parois. La troupe silencieuse suivait, empreinte d'une douleur collective. Ils marchaient avec incertitude,

chaque pas en les rapprochant du but les touchait d'une affection plus grande qu'à l'annonce du décès. Quelques-uns égrenaient des chapelets, d'autres à défaut, comptaient sur leurs doigts les versets qu'ils récitaient lentement à voix basse.

Au carré des musulmans, sur l'autre versant du vallon, les herbes jaunies tristement se penchaient sur les marguerites... Les Noirs sortirent la bière, qu'ils posèrent sur des tréteaux, et s'alignèrent derrière elle. Le marabout s'intercala entre eux et le mort, la tête tournée vers l'est. Celui qui faisait office de prêtre levait la main par intervalle à la hauteur de ses tempes en disant : « Dieu est grand ». Les autres répétaient les gestes et les paroles. L'opération dura un petit instant... Puis sans l'aide des fossoyeurs professionnels, ils descendirent le cadavre, à l'aide de cordes dans la tombe, évitant de heurter la paroi du trou. L'inhumation commença; avec précaution, ils lancèrent des pelletées dans la fosse, à mesure que l'amoncellement se faisait, ils allaient plus vite, et sans bruit. Le trou comblé, ils s'accroupirent autour en se tenant par le petit doigt; avec la même tranquillité, que lorsqu'ils étaient venus, ils psalmodiaient les sourates du livre sacré... Diaw Falla, debout, distribuait des noix de kola, à mesure qu'ils partaient. Tout cela était fait avec le même fatalisme qu'en Afrique.

Paul Sonko se tenait à côté de François Sené, la face grêlée, le cou trapu, le ventre tendant la veste. Diaw ne tarda pas à le rejoindre.

— Comment est-il mort? demanda François. Ce dernier était d'une telle naïveté, que cela le rendait sympathique.

Personne ne répondit à sa question.

— Vous ne me dites pas de quoi il est mort, répétait-il.

— On te l'a dit plusieurs fois... de la caisse!

— De la caisse, fit-il, ignorant ce que voulait dire le Bambara.

— Bonne mère! Tu comprends maintenant, criait Sonko, la bouche collée à l'oreille de son compagnon.

— Moins fort, tu vas le réveiller.

— Imbécile heureux.

— Merci, répondit-il.

En tournant le carrefour de St-Loup, ils contemplèrent une dernière fois le monde du silence...

C'était jadis un parc, au centre de la ville, riche de plantes d'une grande beauté; c'était hélas! avant la dernière guerre. Les Allemands, en occupant la zone libre, privèrent de soin la végétation qui ne tarda pas à mourir, puis, plus tard, les Américains y instal-

lèrent des baraquements. C'est ainsi que le jardin de la Bourse était devenu un camp de prisonniers. A l'heure actuelle, de grands immeubles s'alignent dans la monotonie de leur architecture. Le Cours Belsunce s'étend de l'autre côté de la Chambre de Commerce, avec ses brasseries innombrables, ses camelots, ses marchands à la sauvette — un vrai centre de trafiquants.

Et deux fois par an se tient sur ce terrain vague une kermesse; au printemps et à l'automne.

Ce dimanche-là, une foule bigarrée, se pavanant, se bousculant, se coudoyant, se piétinant dans un chaos indescriptible de tapage, s'écoulait dans un incessant va-et-vient. Les manèges tournaient aux accents des orgues de Barbarie. Les bolides s'entrechoquaient, conduits par des amateurs d'émotions fortes. Ici, des stands de tir, où l'on mesurait son coup d'œil, plus loin des confiseries, d'où se dégageait l'arôme du sucre trop cuit, se mêlant à la poussière que soulevaient les chaussures — à l'écart, la marchande de beignets, avec sa verve méridionale qui criailait : « Mes chichies fréchiés tout chauds. » Les passants la regardaient, semblant se demander dans quel sens interpréter ses dires.

Les cris de frayeurs, les hurlements de ceux qui occupaient le « grand huit », sur-

plombant la cohue — tous tournaient aux sons des refrains en vogue. Pendant cette débauche de bruits, les picpockets faisaient danser les portefeuilles avec dextérité.

La musique de cirque assourdissait les oreilles. Des « Don Juan » à la figure de jeune premier y faisaient des relations. Les homosexuels déchaînés, guettaient leurs proies. Les madeleines, jupes collantes, racolaient...

Au loin, en groupe, à la devanture du bar Ferréol, les Noirs palabraient, ne jetant que de temps à autre un regard indifférent sur ce qui se déroulait devant eux. Les conversations s'y tenaient dans les langages les plus divers. Tout ce qu'ils se disaient se rapportait au pays, à la femme, aux parents, un espoir qu'on nourrit et qui finit par s'écrouler à l'instant où le rêve devient réalité. Tantôt, l'un d'eux extirpait de sa poche une lettre qu'il avait fait lire et relire, promenant ses yeux sur la géométrie des mots, comme s'il voulait s'imbiber des syllabes. Elle venait de là-bas, il la commentait aux autres. Et ils rêvassaient à nouveau, aux promises, aux bêtes qu'on avait achetées pour célébrer une union. La seule chose qu'ils n'oubliaient pas, et qu'on ne pouvait pas leur dérober, c'était leur village et leur lopin de terre.

— Quelle heure est-il? Diaw posait la question pour la troisième fois à Paul.

— L'heure d'acheter une montre.

— Tous les imbéciles en ont une... plaisante pas!

Changeant de conversation, il demanda au Bambara : « Dis, à propos..., que devient Dédée? »

Paul tressaillit, garda un moment le silence avant de parler.

— ~~A notre dernier rendez-vous elle n'est pas venue. Tu sais que sa mère l'avait fait avorter, mais les tétards étaient deux. Elle devait passer chez ce salaud de toubib.~~

— Et pourquoi elle y va?

— Réputation, répliqua Sonko.

Paul Sonko ne se morfondait pas. Il ne gémissait devant personne. Il ne croyait pas à la providence, rendait responsable la société, de tout ce qui pouvait advenir à un être. Diaw le connaissait bien, c'est pourquoi, il préféra ne pas aller plus loin sur ce sujet. Il partit après lui avoir dit : « A tantôt ». Le Bambara le vit se perdre dans la foule en joie.

— Je me désespérais... Maître, dit ironiquement Catherine à la vue de Falla, qu'elle attendait.

— La barbe, je ne veux pas de sobriquet.

— Oui, oui, oui, fredonna-t-elle.

La liaison était connue dans le village, mais on la dissimulait au vieux, qui ne voulait pas du Ouolof comme gendre. La raison secrète

était sa crainte de n'être pas soigné comme le veut la coutume africaine, si Diaw épousait la fille. Catherine admirait plus qu'elle n'aimait le docker. Celui-ci la mettait au courant de ses pensées, elle le savait plein de volonté, elle écoutait avidement ses théories.

Ils longeaient la rive gauche du vieux Port; les barques, aux coques rouges et noires tanguaient doucement; les vendeuses de pistaches, au cri de « vingt-te-deux » prenaient leurs jambes à leur cou; les rabatteurs pour le Château d'If interpellaient les passants. Toute la Provence endimanchée était dans les rues; ici on parlait fort en gesticulant; là, on mangeait de la « pizza », l'air sentait la soupe de poissons, les moules et la marée; le tableau coloré ressemblait à celui d'un Pagnol. Le couple se dirigeait vers le Fort St-Jean, bras dessus bras dessous, gaiement. Devant la Caserne de la Légion, la sentinelle faisait les cent pas.

— Quand sortira ton livre?

— Vers décembre peut-être... Pourquoi?

— Tu crois...

— A quoi? interrompait Diaw.

— Non, tu ne m'as pas comprise, tu vas trop vite en pensée. Tu as confiance...?

— Comme on est, on juge les autres... A vous entendre, on dirait que c'est vous qui l'avez écrit!

— Non... je sais bien que c'est toi. Je sais

aussi ce que tu as supporté. Des jours et des nuits enfermé comme un fada. Je priais pour que tu ne tombes pas malade. Je pensais souvent venir te voir, mais...

— Mais quoi, continue?

— Depuis le jour que tu m'avais giflée, je n'osais plus venir te déranger.

Le jardin du Phare n'a pas son semblable dans la cité. Il fait angle avec le fort, dominant l'étroit estuaire de l'ancien havre; sa pelouse verte, ses allées, sa floraison et son école de médecine coloniale sont renommées dans la ville. Diaw entraîna sa compagne au pied de la statue des Naufragés.

— Tu l'as vue plus de mille fois! dit Catherine.

Diaw, le regard vers la ville, s'assit sur le banc de pierre. Un panorama unique s'offrait à lui. Au loin, la rumeur bourdonnante venait lui chatouiller les oreilles. Les toits semblaient une forêt lilliputienne à côté des collines environnantes. De nouvelles constructions effaçaient de sa vue les rues sordides. A l'anse du petit port, il ne voyait que des formes et des couleurs qui se déplaçaient.

Il tourna son regard, vers son monde à lui — le grand port; il s'étendait sur une grande distance. Les paquebots étaient au repos, les grues tendaient tristement leurs longs cous, au-dessus des hangars; au loin semblant presque immobile, une girafe remuait son

armature — tout le reste était plongé dans un silence désertique. Pour aujourd'hui, il chassa de sa mémoire cette vision d'ouvrier. « Là, se dit-il, c'est la zone. » Au-delà du port, les longues cheminées sombres et rébarbatives vomissaient sur les toits d'ardoises et de tuiles une fumée qui les calcinait; aujourd'hui c'était congé, mais pas pour elles. La jetée à demi courbée embrassait la haute mer, protégeant ainsi les bâtiments. Il se remplissait de ce qu'il voyait. Tout l'intéressait, le touchait, laissant une trace dans le miroir de son imagination. Un vent venu du large apporta la fraîcheur de l'odeur marine. Tout bas, il murmurait.

— Que tu ne dises rien, cocagne, mais que tu parles seul, cela ne va plus, dit Catherine debout, ne cessant de l'observer.

— Je pensais, dit-il comme s'il était seul.

— A quoi?

— A moi.

— Egoïste, que faisons-nous? Moi, j'aimerais bien aller au ciné!

Il se leva. Ils marchèrent lentement; par moments le garçon s'arrêtait pour voir les mouettes disparaître et réapparaître en vrombissant entre le bleu clair du firmament et le bleu foncé de la Méditerranée.

Une péroissoire glissait comme un cygne sur la surface lisse.

— J'espère que rien ne t'échappe?

— Je suis comme Job, si je rentre au cinéma, demain je boufferai à crédit.

— Voilà ce qu'il en coûte de faire la nouba avec les Parisiennes!

— Je veux vivre et comme je l'entends.

— Qu'est-ce donc vivre, et qu'est-ce que la vie? demanda-t-elle. Diaw se croyait capable de décrire tout ce qu'il voyait. Il pouvait réfléchir, penser, méditer, mais de là, à expliquer ce que c'était la vie... Il se plongea dans ses réflexions, cherchant de tout son savoir.

— La vie, débuta-t-il, c'est un aliment, l'univers sa marmite. Chaque vie, une assiette et chacun a son assiette, qu'il remplit à sa façon, ou à sa manière. Nous préparons, nous assaisonnons ces mets selon nos épices. Pour qu'il soit mangeable, il faut que chacun y mette du sien. Et pour mieux la concevoir, cette vie, il faut bien conserver la saveur, et savoir que nous avons besoin de tous.

— Tu crois que je serai digne d'être ta moitié? demanda Catherine.

— Te hâte pas, je ne suis pas encore assez complet, pour pouvoir perdre une côte! Voilà le bus; prenons-le.

En courant, ils prirent le véhicule qui en un rien de temps les déposa sur la Canebière — le cœur même de la ville, plus peuplée que Babel. On y croisait toutes les origines, du Nègre à peau d'ébène au Groenlandais en passant par le Moujik de la Sibérie. Du

Chinois aux yeux de chat, à l'Incas, du Blanc albinos au Métis. Les couches sociales, les plus opposées semblaient se donner rendez-vous ici. Du bourgeois à l'ouvrier en pantalon bleu de Chine. Des souteneurs aux souliers triples semelles, des demi-mondaines, des marchands de billets de la loterie, au Sidi avec ses tapis, des jeunes femmes légères aux grandes dames puritaines. Des soutanes noires, aux enfants et aux gitanes qui mendiaient. Cette population dense et compacte cheminait en toutes directions, sans se heurter, stationnant devant les vitrines des magasins, discutant, criant avec véhémence.

Les tramways passaient et repassaient, bondés de voyageurs. Les ronrons des voitures, les klaxons, le mendiant, l'aveugle, qui attirait les regards avec son tremolo... C'est cette rue qui est la veine centrale de Marseille, et l'étranger qui débarque pour la première fois ne peut que s'étonner de la nonchalance des Méridionaux. Marseille vue à cette heure du soir, ce dimanche, ne faisait que consolider la réputation universelle de son Marius et de son célèbre confrère Olive...

— A propos, quand reprends-tu ton travail?

— Demain.

— Tu n'es pas emballé pour la reprise... Hein!

— Tu as visé juste pour une fois. On ne devrait faire que ce qu'on trouve plaisant, et là je travaillerais avec cœur.

— Ce serait très beau, ajouta-t-elle avec un accent.

— Ma main à couper, tu ne ferais rien?

— Personne n'a l'amour du travail, même les artistes. On n'a que le goût du gain.

— Salut, fit Diaw.

— Qui tu salues? s'informa Catherine.

— Un copain avec sa femme. A quelle salle allons-nous?

Ils tentaient de se convaincre mutuellement. Elle voulait voir un western, lui un film dramatique. Ils décidèrent de tirer au sort. Pile, c'était pour lui, et face pour Catherine. La pièce jetée, elle gagna...

Ayant veillé très tard, l'appréhension d'un réveil tardif l'obsédait. Depuis trois mois, il prolongeait les grasses matinées. Pourtant lorsque le réveil sonna, Diaw Falla fit jouer ses orteils pour secouer sa somnolence. Debout, il marcha sur les livres épars et les mégots qu'il écrasait avec brutalité. Pour ne pas perdre de temps, il réchauffa le café tout en se lavant. La sensation de l'eau froide sur sa peau le revivifia suffisamment pour lui permettre de s'habiller sans traîner. Il mit un peu d'ordre dans la chambre, et s'aperçut qu'il n'était pas d'humeur sombre, mais qu'il

se sentait jeune et bien portant; il envisagea sa journée comme une aventure. Avant de sortir il griffonna quelques mots, qui trottaient dans sa tête.

Muni de son crochet et de sa musette, il descendit à l'embauche.

Le ciel, d'un gris d'automne, annonçait une journée claire.

Comme Diaw, surgissaient de toutes les rues adjacentes, hommes et femmes quittant leur domicile, pour leur lieu de travail, semblables à une procession sans fin le long des avenues. Les plus âgés avançaient lentement, les jeunes avec plus de rapidité tout en bavardant. Un chiffonnier se voûtait sous le poids de haillons; un cantonnier arrosait l'asphalte. La voiture des boueux collectait les détritrus, les poubelles résonnaient avec fracas. Place de la Joliette, c'était un torrent humain; par tram, bus ou à pied, arrivaient les ouvriers des quais, sur l'esplanade, que longeaient des bistrots d'un côté, de l'autre la gare de marchandises. Au milieu des arbres, étaient intercalés des kiosques à casse-croûte. Dans ce méli-mélo, on se cherchait, on s'interpellait. Les débardeurs étaient séparés par une grande mésentente : Il y avait d'abord les anciens, qui avaient fait la grève, des hommes qui connaissaient leur métier, et qui pour faire valoir leurs droits avaient voté à l'unanimité la cessation du travail. Pour

faire avorter cette décision, on avait eu recours à des chômeurs.

Ils ne se mêlaient pas, mais se heurtaient sans raison. Ils s'attaquaient avec une irritation de fauve, souvent pour des prétextes minimes. Dans chaque poitrine, grondait une surexcitation malade qui cherchait une issue. En apparence pourtant, ils témoignaient d'une solidarité externe, dans un travail qui suçait de leurs muscles la force dont ils avaient besoin. En ville, ils ne s'entretenaient que du port et de tout ce qui s'y rapportait. Leur langage était cru : ils lançaient des incongruités sur les agents de maîtrise, les patrons et les chefs d'équipes. L'incertitude de l'embauche irritait les abcès ; c'était toujours les mêmes qui travaillaient, les mêmes qui rentraient chez eux. Les regards exprimaient le mécontentement intérieur. Les peaux étaient marquées par les morsures du soleil, ternies par les intempéries qui creusaient des sillons sur leurs visages, les cheveux rongés par les bestioles provenant des céréales. Après des années de ce labeur, l'homme devenait une loque, minée en dedans, le dehors n'étant plus qu'une enveloppe. A vivre dans cet enfer, chaque année, le débardeur venait de franchir à grande enjambée un saut vers sa fin. Les accidents étaient innombrables. Le machinisme avait dépassé leur faculté physique ; seul, le quart

d'entre eux besognait, devait soutenir le rythme des machines, en fournissant le rendement des ouvriers sans embauche. C'était une rivalité, de l'os contre l'acier, à qui l'emporterait.

Le matériel était mieux soigné que les portefaix.

Sur le port, deux boutiques étaient aménagées pour le recrutement des dockers; Diaw et ses acolytes venaient à la « Joliette », et, le plus souvent, réussissaient à s'embaucher. Déjà les premiers attendaient devant les guichets pour pointer au chômage.

— Voilà le Parisien, dit Bouboul, à Diaw qui arrivait en se frayant un passage. « Tu tombes bien, frais, tout frais », dit N'Gor, un hercule d'une force colossale; c'était lui le chef d'équipe. Ancien pugiliste, on le craignait, le poids de son corps faisait arquer ses longues jambes. Il saisit Falla par la nuque avec brutalité.

— Plus l'homme est grand, plus il est bête, grogna ce dernier sous la pression du géant.

— La force est un don de Dieu. Des avortons comme vous, je les écrase, dit le forcené, et de ses larges bras, il fit un cercle.

— Moi, je dis que tu es un... répliqua Bouboul.

— Ah! oui, attends! fit N'Gor, les yeux flamboyants de fureur; l'autre reculait en bousculant sur son passage les postulants,

qui convoitaient du regard tel ou tel chef d'équipe.

— Piting de la bon'mère et de ta race, hurla un Arabe, tenant son pied. T'y m' marche sir l'i pied, encore z'ist l'i piti doigt.

N'Gor, après cette vaine poursuite, les rassembla, comme s'il tenait un conseil de guerre.

— A la Madrague. Je ne veux pas de retardataire, gare au dernier, menaça le chef.

— Viens boire un verre, dit Alassane, invitant Diaw au moment où ils se séparaient...

— Non. Parce que je ne suis pas un Sénégalais. Bande de zouaves, injuria Bouboul, natif de Madagascar.

— Viens pas, tu fais le cours Belsunce, et tu loges dans la rue Thubaneau, renchérit Diaw, lui tirant la langue. Allez vous faire... par les Grecs.

Lorsque le soleil se couchait, que la journée était bien finie, les cales vomissaient de leurs entrailles cette scorie humaine. Ils marchaient à pas lourds, rompus par la fatigue, les échine courbées; il émanait d'eux une odeur moite de sueur. La joie éclairait leur visage, mettait du sel dans leurs propos : il y avait à manger pour la famille et le souper chaud les attendait.

Déjà, la journée de demain les hantait. Ils

causera avec nous
de ce genre

ne connaissaient ni la jouissance du repos, ni le plaisir dominical, obsédés et harcelés par le pain du lendemain.

De ce conflit, seuls les acconiers profitaient. La durée du travail allait de huit à dix heures et même quelquefois plus; à n'importe quelle heure du jour, on les faisait commencer. Cet abattement amassé pendant de longs mois, durant des années, enlevait l'appétit, donnait soif. Et il fallait quelques verres d'alcool pour éteindre les brûlures de l'estomac, et l'exciter en même temps.

Le mistral avait soufflé pendant plusieurs jours, faisant voltiger les feuilles qui finissaient par joncher le sol. L'air était resté humide sous un ciel couvert de nuages sombres. Les gens ne sortaient qu'armés de leurs parapluies.

Allant et venant devant la villa, où deux policiers en uniforme montaient la garde, Paul Sonko, malgré sa volonté, s'ennuyait de ne pouvoir y pénétrer. Les passants jetaient des coups d'œil furtifs vers le lieu du drame. Personne parmi ces curieux, ne soupçonnait que ce Noir était mêlé de près à l'incident, qui avait troublé ce paisible quartier. On ne faisait même pas attention à lui. Il passait et repassait le long de l'Avenue du Prado, évitant les policiers qui posaient des questions.

Il finit par se laisser choir sur le banc public, où quelques semaines auparavant, Andrée s'était assise. Il déplia le journal et lut d'un œil morne et triste :

« Arrestation d'un médecin accoucheur, à la suite de manœuvres abortives.

« Les inspecteurs de la police de notre ville ont arrêté le docteur gynécologue Martin Lefèvre, qui effectua dans son cabinet des manœuvres abortives sur la personne de Mlle Andrée Lazare, âgée de 22 ans, domiciliée à Marseille. Celle-ci devait décéder le lendemain.

« Une première tentative avait eu lieu d'après la constatation du médecin légiste, il y a six mois. Sous la contrainte maternelle, Mlle Lazare se laissa conduire de nouveau chez le médecin marron, alors que le fœtus se présentait bien.

« Quant au père, étranger à tout ceci, il a été laissé en liberté. »

Négligemment, il laissa le quotidien. Tant de tragédies s'étaient déroulées devant ses yeux, tant de souffrances l'entouraient ! Tandis qu'il restait là, immobile, tout repassait dans sa tête. Il éprouvait de la satisfaction, puisque le faiseur d'anges et sa complice étaient en prison. Il n'était pas complètement apaisé, car le père restait en liberté.

Dédée, à leur dernière entrevue, lui avait rapporté, que sa mère n'accepterait pas plus

un bâtard, qu'un négriillon. Que pour la réputation de « Papa » elle devait être prête à tout.

Maintenant que la fille n'était plus, les pensées se bousculaient en lui, le plaçant au milieu de cette abominable complicité.

« Qu'ai-je répondu? Qu'ai-je fait? Ai-je agi pour le mieux? Ne l'ai-je pas abandonnée au moment où elle devait avoir le plus besoin de moi? Par quelles transes a-t-elle dû passer avant de tomber entre les mains de cette brute de « boucher »? Comme elle avait souffert! quelle devait être sa douleur! A-t-elle pensé à moi avant de mourir? »

A mesure que se multipliaient ces plaintes, il les faisait retomber sur la société. Tout est postiche, les rires sont artificiels.

Paul n'était pas bon penseur; pour aujourd'hui, il en avait son compte en se promettant de revenir, jusqu'au jour où il verrait Lazare, père.

L'hiver s'était installé avec ses pleurs, ses pluies, son rire, le vent et le froid. Les arbres nus tendaient vers le ciel des branches dépouillées. Mais l'hiver, les primeurs d'Algérie abondaient, c'était la saison bénie pour les débardeurs.

La cadence du travail épuisait Diaw Falla, son esprit s'anémiait. Il fuyait ses camarades en se réfugiant dans le silence; il luttait

contre lui-même, pour ne pas sombrer dans ce qu'il appelait « la dégénérescence de l'époque ». Il avait le choix entre deux personnages : le docker, qui n'était qu'un être animal, mais qui vivait et payait son loyer; l'intellectuel qui ne pouvait résister que dans un climat de repos, et de liberté de pensée. La subordination lui était insupportable. Il restait des heures à réfléchir devant son papier, et ce paupérisme mental, né de sa fatigue corporelle, ébranlait son système nerveux. Il prenait en dégoût sa profession, en se demandant s'il ne lui était pas possible de trouver autre chose. Alors il prenait son crochet, le tournait, le retournait, passait son index sur la pointe acérée, et lui parlait comme à un être vivant. « Combien de tonnes as-tu soulevées? Combien d'heures as-tu effectuées, dans combien de cales? » Les maux de tête le prenaient. Il sentait en dedans, comme des épingles qu'on aurait enfoncées dans sa moelle. Pour ne pas consulter le docteur, il se disait que ces morsures dans son cerveau n'étaient que passagères.

Dans son deuxième livre, il s'agissait d'un médecin africain. Il résolut de vivre avec lui; il n'était plus seul, désormais. Les péripéties du roman se passaient dans le pays du mysticisme en Haute-Volta, entre Ouagadougou et Fadaourma. Il n'avait jamais mis les pieds dans ces endroits, et fit appel à Paul

le roman
une histoire
la naissance
l'approche
le héros et
méthode
y va
sage

Sonko qui connaissait cette région. Ce dernier, abattu par sa propre douleur, ne lui apportant pas ce qu'il désirait, il commanda une carte de l'Afrique et compléta sa documentation par un livre de médecine sur les maladies coloniales. L'idée était bonne; avec une persévérance inlassable, s'y donnant à cœur joie, il ébauchait son œuvre. Pour calmer ses maux de tête, il prenait deux cachets par jour, il alla bientôt jusqu'à la moitié de la douzaine. C'était finalement un pansement sur une jambe de bois. Quelquefois après le travail, son repas fini, il se promenait à travers la ville en des randonnées sans but fixe. Sous les averses, les rails des trams, en longues lignes parallèles, luisaient comme des lames. Le goudron mouillé renvoyait les feux des ampoules. Souvent l'aube le surprenait : vite, il rentrait, se changeait et reprenait son labeur de bête de somme.

Une épaisse muraille le séparait de ses compagnons. Il ne répondait à leurs questions que par quelques mots; il n'avait pas d'« amis » dans le vrai sens du terme.

Et parfois, bien rarement, il pensait à ceux qui étaient comme lui, il prenait en pitié ses camarades d'infortune qui ne cessaient de boire.

Il y avait plus d'une semaine qu'il n'avait pas vu Catherine. L'absence de celle-ci laissait un vide en lui, qu'il comblait par ses peines.

*Voilà ce que sa
direction sociale lui*

Paul par miracle, s'était embarqué et était parti. Pour le voir la veille de son départ, Sonko était venu aux Docks.

Pour mieux suivre ce qu'il appelait sa vocation, il sortait seul. Un jour, il pénétra dans une cave de la rue des Dominicains. Un violent dégoût le prit; il inspecta minutieusement l'intérieur. Plusieurs personnes, assises ou debout, se tenaient autour des barriques servant de tables. Elles étaient des deux sexes et des deux couleurs. Les verres ou les goulots circulaient de bouche en bouche, des lèvres minces aux lèvres lippues. Dans un coin la tête renversée sur le ventre, un homme gisait flasque comme un sac à moitié rempli. Entre ses jambes écartées, s'étalait un amas de vomissures, mélange de vert et de rouge; un de ses pieds était taché, sur sa veste, il y avait des éclaboussures. Le gros orteil sortait de la chaussure gauche. La senteur infecte du débit de boisson l'écœura, l'obligea à sortir. Ce spectacle démantelait tout ce qu'il voyait de beau. Il méditait. « Ces êtres qui sombrent sont des naufragés que l'océan du temps emporte, et qui, pauvres épaves, se cramponnent aux goulots. On ne peut descendre plus bas, il n'est rien de pire. Elles s'y plaisent pourtant... Et moi, quel sera mon sort...? »

Chemin faisant, il se rendit au bar Puget, ne cessant de se répéter : « Une bonne vieil-

lesse vaut mieux qu'une bonne jeunesse. »

— Te voilà! cria Janine en le voyant. Ce que tu peux être rare par moments, acheva-t-elle, derrière le zinc.

— Bonjour Pichounet! dit une dame âgée, de petite taille, à la chevelure grisonnante.

— Oh! Mémée, je suis très content de te revoir. Ça fait un sacré bout de temps que je ne t'ai pas vue!

— Depuis la dernière fois! dit Janine.

— Si c'est pas malheureux! On s'adresse à quelqu'un, un autre vous répond! N'est-ce pas vrai, Mémée?

— Oh! oui, mon petit. Celle qui t'a coupé le filet ne s'est pas trompée, renchérit la vieille. Tu maigris, tu vas devenir fada à force de t'enfermer?

— Ne crains rien, maman, le boulevard Baille n'est pas encore plein.

— Je n'ai pas encore vu un fou noir, déclara à nouveau la gérante.

— Dis, Pichounet, tu me feras lire ton livre?

— Je te le dédicacerai comme il convient... « A ma mère la blanche, qui fit plus que celle qui m'a mis au monde... A cet arbre qui au milieu de ma solitude, arrêta les rayons du vice... » Je crois ne pouvoir rien dire de plus.

— Oui mon petit!

— Sers-moi un lait, je vais au petit coin.

Comme d'habitude les Noirs étaient nombreux, jouant à leur jeu favori — la belote. A son retour, il but son lait, lampée par lampée. La mère de Janine lui demanda, lorsqu'il s'apprêta à partir :

— Où vas-tu?

Toute cette famille aimait Diaw Falla. Et la Mémée, comme il l'avait surnommée, l'invitait souvent à venir passer le dimanche chez eux. Geste qui touchait beaucoup le Sénégalais, mais qu'il déclinait toujours. Après avoir longuement réfléchi pour satisfaire cette mère adoptive, il répliqua avec lenteur :

— Se promener... c'est marcher. Aller sans un but à atteindre. Aller toujours, fouler l'herbe à ses pieds, écraser les gouttes de rosée. Avoir devant soi une campagne à perte de vue, sentir l'odeur du romarin, du thym et de la terre mouillée, regarder la valse folle des tiges frêles des coquelicots, au gré du vent. C'est aussi voir les pétales se faner, entendre les oiseaux, les cigales chanter jusqu'à leur dernier soupir. Voir dans le soir, les arbres épouser leurs ombres, les souches aux formes dantesques, les étoiles apparaissant sous le couvert de la nuit... Au loin, là-bas, au bas du coteau... la ville, ses lumières accrochées comme des boutons blancs sur la mante d'une belle... N'est-ce pas encore ce que tu voulais entendre, Mémée?

— Oui! acquiesça la mémée avec sa figure diaphane. Et maintenant, où vas-tu?

— Je vais flâner devant les magasins, admirer aux étalages les dessous féminins. Quand on ne peut plus les caresser, hein! on le fait avec les yeux!

— Tu deviens complètement désaxé.

Il secoua la tête et referma la porte derrière lui.

Les coups redoublèrent sur le battant. Diaw écrivait; de l'autre côté, celui qui s'annonçait semblait vouloir entrer coûte que coûte. Après un long soupir, il grogna :

— Entrez!

Catherine poussa la porte. Son regard exprimait sa colère, le blanc des yeux brillait de fureur. D'un ton autoritaire, elle demanda :

— Tu as pensé à moi?

— Le travail me ravit jusqu'à mes pensées!

— Tu es égoïste, savoir que tu loges à deux pas, sans que je puisse te voir!

— Ne reste pas debout. Je vais allumer le réchaud, il fait froid ici.

Elle s'installa sur le lit. Quand la chambre fut bien chauffée, elle ôta son manteau en disant :

— Je me demandais hier, quelle place j'occupais dans ton cœur? après les musées et les églises.

— Eternelle question, dit Diaw en se mettant à côté de la fille. Ne gâche pas cet instant. Il y a des choses qui ne sont pas nécessaires à dire. Ce qui tue l'amour, ce sont les mots. On y joue comme avec des billes. Tu n'as pas plus de cervelle qu'un moineau!

Catherine regardait les flammes danser. La pièce sentait l'alcool brûlé. Diaw s'allongea. Il avait cette habitude de se parler seul. En ce moment, il pensait, mais tout haut.

— J'aimerais avoir une épouse. Rien que de savoir qu'une personne t'attend, partage avec toi la souffrance morale, te soigne... Oui, j'aimerais bien connaître cela!

— Tu voudrais de moi, comme partenaire? Je suis bonne... peut-être que je m'emballe vite?

— Là je ne te le fais pas dire, interrompit Diaw. Caresse-moi le dos pour commencer.

— J'ai appris quelque chose!

— Commence à me caresser le dos.

Elle passa sa main, entre la chemise et la peau. A ce contact, il se détendait.

— Alexandre Dumas avait du sang noir!

De la façon dont elle l'avait dit, il n'avait pas bien saisi si c'était une question ou si elle en tirait une fierté. Il retarda sa réponse, écouta si elle répéterait la phrase

— Tu sembles en tirer une pointe d'orgueil... Au fait, ce prestige du sang ou de la peau, bêtes sont ceux qui y croient! Entre

l'âne et le cheval, il y a le mulet. Ils sont tous deux irremplaçables. Un pur sang ne s'attelle pas plus qu'un mulet ne peut être un cheval de course. Un fait existe, tous les deux ont leur noblesse. Ne prête pas l'oreille à ces bêtises... Il fut un grand écrivain...

— J'ai tout entendu, mais rien compris... Tu ne sais pas comment j'ai fait pour être là?

— Non.

— J'ai dit au pater que j'allais au cinéma avec une copine. Elle est venue me chercher à la maison... Pourquoi ris-tu?

— De l'astuce... pas bête.

Elle n'était pas de cet avis. Il l'attira et éteignit la lumière...

Non seulement le travail était dur, mais l'hiver rendait les ouvriers hargneux. Les pluies et le vent glaçaient les doigts, les oreilles semblaient se fendre; la première vacation se faisait en gardant les vestes. Les fruits arrivaient abondamment des divers coins d'Afrique. Entre l'abrutissement et l'abattement dus au surmenage, Diaw Falla, les nerfs à fleur de peau, dépérissait mentalement de jour en jour. Chaque fin de journée il se promettait de ne pas revenir le lendemain, et le lendemain, il était le premier à venir. Souvent indécis, il projetait de rentrer au Sénégal, mais pour cela, il espérait dans son livre.

Les mois s'écoulaient sans nouvelle de Paris, ce qui l'irritait de plus en plus.

Depuis quatre jours sans discontinuer, il pleuvait. Le système du plateau à filet surchargé d'agrumes abrutissait les hommes; à bord ils n'avaient pas le temps de griller une cigarette. Ils avaient travaillé la veille sous l'averse, et celle d'aujourd'hui était plus drue. Le mécontentement général se manifestait dans leur manière de faire et de parler. Les huit hommes n'attendaient qu'une occasion pour tout lâcher, mais soit par peur de ne plus trouver d'embauche, soit parce qu'ils redoutaient une responsabilité, aucun n'osait être le meneur pour manifester leur désagrément. Pourtant, ils étaient tous déçus des uns et des autres. C'était de la dynamite amorcée, une bombe à retardement. Aux environs de dix heures, le temps devint de plus en plus insupportable, l'eau inondait les vêtements, ruisselait sur le corps. Quelques-uns commençaient à tousser.

— Merde! je ne travaille plus! Quitte à ne pas être payé... je monte, manifesta Bouboul avec aigreur, se dirigeant vers l'échelle.

N'Gor l'ayant vu, sortit de son abri, se dressa entre lui et la montée, et ordonna :

— Reprends ta bordée... Fais monter le filet, dit-il à Pipo Alassane, le maître palan.

Le Malgache regagna sa place, lançant dans son dialecte des phrases à tuer une mouche

qui s'y serait posée. Il était de la même bordée que Diaw. Ce dernier, piqué par le câble d'acier, arrosa à pleins poumons ses collègues de grossièretés ultra-atomiques, et se mit à grimper.

— Où vas-tu? demanda le chef d'équipe.

— Je ne suis pas marié avec toi! Si tu les prends pour des... moi, je n'en fais pas partie!

— Ce n'est pas à nous d'arrêter les premiers! renchérit le géant, quand il vit que personne ne touchait à la marchandise.

Diaw, sur le pont se frayait un passage dans le tas d'Arabes parqués comme des moutons. A haute voix il parla aux équipes de terre. Ils étaient tous trempés. Falla sur le sol, s'entretint avec les autres ouvriers, des autres cales. Tous approuvaient ce qu'il disait; en fin de compte, sur le bateau personne ne travaillait plus. N'Gor, très en colère, le prit au collet. Avec promptitude Diaw dégaina son crochet de sa ceinture :

— Lâche-moi, ou je te défigure.

— Tu veux me faire perdre ma place, dit N'Gor en levant la main.

— Et toi, tu veux qu'on crève... Depuis deux mois, jour et nuit sans repos, toujours plus vite! Aujourd'hui, il pleut, même pas le droit de nous arrêter! Est-ce que tu te mouilles, toi? Alors merde! nous ne sommes pas des esclaves!

— Tu verras! Avec moi, tu crèveras de faim! menaça l'autre.

En réponse à ces bravades, Diaw était prêt à frapper, Pipo intervint. Les voyageurs, les visiteurs et tous ceux qui étaient présents, les regardaient. Le boucan finit par alerter le contremaître, surnommé par les dockers « Tomate » à cause de son nez, qui, été comme hiver, était toujours mûr.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda-t-il, quand il vit que rien ne fonctionnait. Il donna des ordres. « Reprenez vos postes. Le bateau doit appareiller à midi. »

Faces aiguës, plissées, casquettes rabattues, les débardeurs se consultaient des yeux. Diaw qui menait le jeu, ne les soutenait pas. C'était sa parole, il ne voulait pas la reprendre.

— Personne ne travaillera plus sous la pluie. Après tout, on ne vous appartient pas.

— Il est dans ton équipe? interrogea « Tomate ».

N'Gor acquiesça de la tête.

— Bon! Demain, ne le prends pas.

— Je ne suis pas ta femme! Pour aujourd'hui, personne ne touchera à une caisse. Vous voulez nous tuer... Combien de nous sont dans les hôpitaux? A l'assurance pour accident de travail? On nous a fait effectuer trente-cinq jours en un mois. Sans parler des

heures supplémentaires... Mes couquouilles, si on touche à une caisse!

— C'est ce que nous allons voir! dit le contremaître en partant.

— Va chercher qui tu veux, même le bon Dieu... tant qu'il pleut, ballon!

Diaw parlait, mais il avait peur. Le liquide froid qui parcourait son corps en témoignait; comme le regard qu'il jetait un peu partout. Pour lui c'était son amour-propre qu'il défendait. Où cela le mènerait-il, il se le demandait. Il avait envie de se sauver d'ici. Presque aussitôt arriva l'acconier. Autant les ouvriers pouvaient être sales, autant il était propre. Une perle fixait sa cravate, ses mains étaient gantées. Son pardessus-gabardine ne l'abritant pas assez, le contremaître à ses côtés, tenait un parapluie.

— Alors, c'est toi qui défends aux hommes de travailler?

Falla le connaissait de vue, jamais ils n'avaient échangé le moindre mot auparavant. Son cœur redoubla ses battements; il ne répliqua rien, ses lèvres balbutiaient.

— Reprenez vos places! cria l'acconier.

— Sous cette pluie, n'y pensez pas! dit sèchement Pipo. 

Son intervention était de poids. Tous savaient qu'il était un militant syndical et un bon. Aux dernières élections, il avait été can-

didat comme délégué de son entreprise. Il n'avait pas été élu à cause des séparistes.

— Revenez ici! Vous vous laissez influencer par sa présence! dit Diaw.

— Vous allez voir, si vous ne finissez pas de décharger le bateau! Je ne vous payerai que les heures de la première vacation. Mais si vous terminez l'embarquement, je vous paye et vous rentrez chez vous.

— C'est faisable ce qu'il a dit? demanda Diaw à Alassane en sénégalais.

— Non, il veut nous posséder.

Falla avait repris courage, un courage qui ne lui venait pas du cœur, mais du ventre. C'était comme une boule qui se dilatait dans un récipient et qui finissait par en épouser toute la capacité. Si au début, le jeu n'était que personnel, maintenant, il tentait de défendre les autres. Il ne savait rien de la législation du travail. La seule certitude qui était en lui, c'est que lorsqu'il avait dit « non », ce serait « non » jusqu'à la fin. Son atout, c'était Alassane.

— Alors, vous ne finissez pas? répète le patron.

— Il mouille, dit ironiquement Falla.

— Bon, appelle-moi les « casques ». Nous allons voir qui commande! Puis donne-moi ton numéro!

En guise de réponse, le Noir lui tira la langue, ce qui déclencha un rire collectif. Le

« Monsieur » avec toute sa puissance était humilié. Il se renfroigna dans son accoutrement. Sa suprématie n'était que zéro, devant la volonté de tous ces hommes formant un cercle et que ce chétif défendait.

Dans la coursive de première classe, les partants pour les colonies se parlaient à voix haute. Une dame chargée de bijoux rétorqua insolemment :

— Si ce n'est pas malheureux, ils viennent ici mendier de quoi vivre et encore ils veulent nous commander. Ces communistes, on devrait tous les pendre!

— Que voulez-vous, on donne trop de liberté aux ouvriers. Leur arrogance va de pair avec leur ignorance! renchérit l'homme à ses côtés.

Le car stoppa : des C.R.S. débarquèrent, armés jusqu'aux dents, comme s'ils montaient en première ligne.

— Qu'y a-t-il? s'informa le chef.

— Voilà cet homme qui empêche les autres de travailler, répondit l'acconier.

Déjà les hommes d'armes avaient déployé leur dispositif, prêts à foncer. Pipo, à qui rien n'avait échappé, se plaça près de Diaw, la main sur son outil.

— Tu es le délégué? interrogea le lieutenant, les dents serrées.

Falla regarda autour de lui, la crainte du

pire se lisait sur les physionomies. Ils avaient les yeux hagards de l'indécision.

— Oui.

— Oui, oui, c'est le délégué, hurlaient les mille voix.

A l'instant même, Diaw aurait voulu s'enfuir sous terre. Alassane avait dit « oui » à sa place. Son brûle-gueule accroché aux lèvres.

— Tu es le délégué?... bon! restez donc tranquilles. Sinon, gare à vous.

— Restez calmes, les gars, ordonna-t-il à ses hommes.

— Houïya piting de celui qui t'y touche. Il aura affaire avec moi, clama un Nord-Africain.

— Reste tranquille! ordonna le garde en manipulant son bâton.

La grève ne s'était pas uniquement abattue sur un seul navire. Les deux autres à côté en étaient atteints aussi.

— Nous fermons les cales, hurla le bosco, à bord.

— Ecoute, j'ai à te parler, dit le chef de l'entreprise, prenant Diaw par les épaules.

D'un geste, il se dégagea.

— Non, il n'y a pas de cachotterie chez moi. Parle pour que mes camarades entendent ce que tu as à me dire.

— Il est l'heure, cria à nouveau le maître d'équipage.

— A la soupe les gars, dit Pipo après avoir consulté sa montre. Ils allèrent comme des moutons au pâturage, têtes baissées, pantalons rapiécés; l'odeur des vêtements humides les suivait. N'Gor conversait avec les patrons, Diaw et Pipo fermaient la marche.

— Je ne savais pas que tu étais aussi bon ouvrier! Défendre sa corporation...

— Assez! interrompit Falla. Tu t'y connais mieux que moi, et tu m'as laissé faire. Pourtant, c'était à toi de parler. Tu es toujours fourré au syndicat.

A la sortie de la grille, il reprit :

— Je n'ai rien fait d'extraordinaire. J'avoue que j'avais même peur.

— J'ai vu. Crois-tu que je t'aurais abandonné? Non... Te rappelles-tu la grève?

C'est contre ces cadences infernales que les anciens luttèrent... la vie chère, la guerre d'Indochine... Et à cause de nous, leur lutte à avorté, ils n'ont pas eu satisfaction. Tu aspires à devenir un écrivain? Tu n'en seras jamais un bon, tant que tu ne défendras pas une cause. Vois-tu, un écrivain doit aller de l'avant, voir les choses dans la réalité, ne point avoir peur de ses idées. Personne d'autre que nous, ne saura nous défendre. Des milliers comme toi sont étouffés. Les scissionnistes nous divisent, tu ne verras pas un représentant syndical ici, si ce n'est la C.G.T.

Il est bien dommage que tu ne voies pas plus loin que le bout de ta plume!

Quand ils furent à la Joliette, ils allèrent manger au restaurant face à l'entrée. Ils n'avaient qu'un quart d'heure pour se restaurer. Comme une nuée, ils envahirent les lieux; toutes ces bouches affamées, hurlant, criant, faisaient perdre au restaurateur son contrôle. Il était happé, tiré. Les plats étaient saisis au vol. On se régalaît de ce que son voisin avait commandé, oubliant ce qu'on voulait.

— Voilà le délégué! s'élevèrent les voix en chœur, à l'arrivée de Diaw et de Pipo.

— C'est fini, vous autres! fit ce dernier.

Ils se pressaient d'en finir, malaxant les aliments avec voracité. N'Gor entra à son tour, les mâchoires crispées, l'œil vif. Son entrée glaça la salle. Il faisait la loi par sa force herculéenne, il était l'Atlas de la Joliette.

— Tu ne travailleras plus avec moi. Par ici, aucun chef d'équipe ne te prendra, sinon il aura affaire à moi. Vous avez compris, vous autres?

De ses larges bras, il fit un geste circulaire en s'adressant à l'assistance. Diaw, lui, ne bronchait pas. Il se contenait. Les dîneurs avaient suspendu leur repas.

— Tu es un.. reprit N'Gor. Je te ferai passer le goût du pain.

Diaw, en colère, se dressa, se cramponna et, d'un coup brutal, il envoya valser la table en faux marbre, qui se fendit en deux. Ce fut un sauve-qui-peut général. Les morceaux de viande allèrent se promener à terre. Quelques-uns, pour mieux déguster cette scène, étreignaient les bouteilles de vin et buvaient par lampées.

— Je dis que tu es un... Que tu n'es que pourriture, pas besoin d'être si monumental pour être si c...

N'Gor piaffait. Ses narines très larges frémissaient. Il respirait en soufflant. Il se mit en garde, les poings fermés, serrés à claquer. Les yeux, d'un rouge écarlate, flambaient. Il fonça, lança un direct, que l'autre esquiva de justesse. Diaw reculait, il sauta sur une chaise, se cala derrière. Il avait son crochet en main. Il frappa dans le vide, de haut en bas, de gauche à droite. Le géant ouvrait les bras.

Les dockers avaient vidé l'établissement, groupés à la porte, jouissant de ce spectacle gratis. Diaw injuriait pour exciter la colère du géant. N'Gor le poursuivait; il escaladait les chaises, passant de l'une à l'autre. D'un réflexe rapide, la tête la première, il entra dans son adversaire et s'y colla comme un rémora. De sa main droite, il fouillait les fesses de N'Gor avec son outil. Le chef

d'équipe saignait abondamment. Profitant de son état, Diaw le harcelait de coups.

~~Le public en avait assez. Pipo aida le propriétaire à les séparer. Ils y réussirent avec peine, Falla ne voulait pas lâcher prise; le sang coulait du nez du caïd.~~

— Tu verras avec moi, dit-il, se nettoyant la figure du revers de la main.

Diaw se tenait à distance, il évitait de rester sous son allonge.

— Avant, j'aurai ta peau. Ceci n'est qu'un acompte de ce qui t'attend.

— Viens te mettre un peu d'alcool, conseilla Bouboul, tirant le blessé.

Il fut repoussé brutalement et s'affala.

— Oh!... c'est pas avec moi que t'as affaire, répliqua le boute-en-train de l'équipe.

Peu à peu, le calme revint. Les commentaires s'échangeaient avec soulagement. N'Gor alla se faire soigner; toute l'équipe s'apprêtait à lui sauter dessus, si par hasard il voulait prendre sa revanche. Le soir, c'est en bande qu'ils conduisirent Diaw à son hôtel.

*
**

N'Gor, discrédité, ne crânait plus. Le nez rafistolé, ressemblant à un clown, il était devenu la risée de la salle d'embauche. Il en voulait à Diaw, faisant tout pour se battre à nouveau. Les camarades veillaient. Souvent, il

s'en prenait à ceux qui n'y étaient pour rien. Malheur à celui qui riait sur son passage! L'autre jour, il avait cassé une dent d'un coup de poing à un Arménien.

Diaw l'évitait de son mieux. Mais il ne trouvait d'embauche que rarement. Les premiers se trouvaient en fin de saison. Il pointait au chômage : son salaire de garantie s'épuisait vite. Aux acconages de la Joliette, le mot d'ordre circulait entre les patrons de ne pas le prendre. Et aucun chef d'équipe n'osait l'avoir avec soi; les anciens, eux, étaient au complet; sa colère contre N'Gor s'était dissipée, il n'était pas rancunier.

De jour en jour, son cas devenait plus triste. Il errait au long des nuits, cherchant des camions à manutentionner. Le loyer de sa chambre avait fait fondre ses économies. Etrange était maintenant sa façon de voir les choses : quand il travaillait à l'équipe, il n'avait pas à se faire de soucis pour sa chambre; en ce moment, il était harcelé par l'idée de ne pouvoir la payer. Il lui arrivait de ne pas descendre à l'embauche; se lever sans trouver du travail le décourageait, l'irritait, l'anéantissait. Il tenta à plusieurs reprises de se rendre au syndicat, mais au fond de lui, il n'éprouvait pas ce besoin. Jamais il n'y avait mis les pieds. Que leur aurait-il dit? Il se rappelait les paroles de Pipo et commença à comprendre qu'il y en avait des centaines

comme lui, qui ne gagnaient pas leur pain, ne travaillaient pas un seul jour dans la semaine, parce qu'ils ne se résignaient pas à lécher les bottes des chefs ou des contre-mâîtres. En ce temps de marasme, les contre-mâîtres dirigeaient les chefs d'équipes, et ces derniers remplaçaient les dockers. Les pointeurs aussi faisaient le rôle de débardeurs.

Diaw Falla ne trouvait que quelques instants de joie dans ce qu'il faisait : le livre qu'il écrivait. Cette double vie lui demandait de la force, de l'attention. Il enviait ses héros : il pouvait les affamer, les faire gémir, quand il avait bien mangé. Mais il savait maintenant que la vie était une lutte de tous les jours ; il apprit à détester les poètes et les peintres qui ne montraient que ce qui est beau, qui chantaient la gloire du printemps, oubliant l'aigreur du froid. Les oiseaux ne sont pas là seulement pour embellir, les fleurs non plus. « Fallait-il être naïf pour s'y laisser prendre ? » se disait-il. Parfois, il allait accompagner Catherine à son travail. La fille était employée dans un grand magasin de confection de la rue Saint-Ferréol. Elle avait pris une large place dans son cœur, et il se montrait très chevaleresque avec elle.

Ce jour d'hiver ressemblait à un jour d'été. Les gens, comme des lézards, s'étaient étalés aux terrasses des bistrots. Diaw et Catherine faisaient un grand détour, pour prolonger leur

intimité. Ils se donnaient rendez-vous au boulevard de la Liberté. Ils marchaient côte à côte sans rien se dire. Cette façon de se promener sans parler déplut à la fille qui, la première, rompit le silence :

— C'est bête que tu ne trouves pas d'embauche!

Ils tournèrent à l'embranchement de la rue de la Grande-Armée; Diaw n'avait pas entendu les paroles de sa compagne; il avait les yeux fixés sur les deux coiffes en cônes de l'église Saint-Vincent-de-Paul, surmontées de deux croix, pointant leur signe dans le ciel. Le tram dévalait la pente, serrait les freins dans un grincement assourdissant.

— Ce qui est déplaisant chez toi, reprit-elle, c'est que tu es plus têtue qu'un mulet espagnol, tu es pire que papa. Qu'avais-tu à te bagarrer? Sans doute tu te crois le plus malin.

— Tu ne peux pas comprendre.

— Dis-le, je suis fadade.

— T'as raison.

Elle s'évertuait à répondre, les yeux tournés vers l'homme. Elle finit par se contrôler et se tut. Ils atteignirent le square de Stalingrad; pour traverser, Falla la tenait par le coude. Elle demanda :

— Et de Paris, tu as eu des nouvelles?

— Oui, j'ai reçu une carte qui ne me ren-

seigne pas beaucoup. Enfin, j'espère que j'aurai des nouvelles pour ce printemps!

— Tu ne penses pas qu'elle va te rouler?
Asseyons-nous!

Ils se trouvaient sur la Canebière, face à l'église. Ils prirent place sur le double banc. Deux vieillards, profitant de cette belle journée, se chauffaient au soleil, fumant paisiblement leurs pipes. Les arbres, démunis de feuillage et de rameaux, laissaient les rayons du soleil filtrer librement.

— Pourquoi es-tu si méfiante?

Catherine enleva ses gants noirs; à travers les vitres fermées de la librairie Lafitte, elle voyait les bouquins alignés. Cette vision lui faisait peur. Elle s'approcha davantage de Diaw. A cet instant précis, elle sentait le désir de lui faire mal. Elle s'étira lentement, se ressaisit. Comme prise par une torpeur, elle parla :

— Cette confiance en toi laisse dans mon cœur une grande méfiance... Que tu deviennes un bon écrivain... tu me laisseras tomber. J'ai lu dans un livre... oh! je ne sais plus le titre... que les hommes d'esprit ne doivent épouser que leurs semblables... Moi, je ne suis ni belle, ni spirituelle. J'appréhende la sortie de ton livre, et en même temps, je la désire pour toi... Pour moi, je ne la veux pas. Le désespoir m'envahit, je vois mes illusions se noyer...

Sa voix tremblait. Diaw l'écoutait, les phrases s'égouttaient mot par mot. Sous son aspect rude de manœuvre, il y avait en lui une immense sensibilité. Pour le toucher, elle avait visé juste.

Puis son visage redevint naturel, reprit son air enfantin, dolent. Catherine poursuivit, parlant avec retenue :

— Je t'ai appartenu; après avoir pesé le pour et le contre, je n'ai point eu de regret de ce que j'ai fait. Quand mon père me bat, je ne réagis pas. Je me console en pensant à toi, en me disant : « Il te sortira de là. » Oui, je suis jalouse... jalouse comme tout être qui défend son bien. J'ai plus de mille raisons de me fâcher avec toi et je te reviens toujours!

Elle lui prit la main. Il s'y abandonna sans réaction. Il ne fit rien pour la réconforter, pourtant elle réclamait une réponse par son mutisme.

— Esprit et beauté, deux choses difficiles à réunir, dit-il... Que ton amour soit plus relevé que le mien, c'est vrai. Mon amour pour les lettres est nourri par l'amour que je te porte. Tu m'as vu dans la misère, on s'est aimé. Demain... — il s'arrêta, se remit confortablement, le regard sur la basilique... — demain, que mon livre sorte, qu'il me mette en relation avec d'autres personnes. Que penses-tu qu'elles veulent de moi? Ces personnes...

Rien. Mentir aux gens, c'est facile à faire, mais à soi, ce n'est pas possible. Je te comprends, mais tu penses rarement. Chez toi, il n'y a qu'une répétition éternelle... Oh! je ne t'adresse pas de reproches, cela fait partie de ta nature. Tu aimes et tu crois que c'est une faiblesse... Ici, je ne vis que dans une ambiance de débauche... Je t'aime à ma façon, avec simplicité et toute la force de mes sentiments. Ne te mets pas en tête que je t'aime pour ma virilité, ni pour endiguer mes moments de faiblesse. Je n'ai connu que trois femmes avant toi, conclut-il, comme pour s'excuser.

De plus en plus, Catherine Siadem modelait la main qu'elle tenait. Elle poursuivit :

— Tu occupes une grande place dans mon cœur. Je ne t'apporterai ni intelligence ni beauté, je n'ai que mon affection intarissable.

Diaw, qui n'avait pas détaché sa vue des arabesques de l'église, suivit des yeux un pigeon qui dessinait de son ombre des signes sur les marches, voltigeant à basse altitude.

— Tu as des complexes, lui dit-il. Chaque personne a sa particularité. Ne te fais pas de bile, sois comme tu es et non comme tu veux être.

Il lui souleva le menton avec son index. De la tête, elle fit un signe d'assentiment.

— Partons, car il va être tard.

La prenant par la taille, il la conduisit jusqu'au magasin.

Les jours s'écoulaient, sans lui apporter du nouveau. Diaw espérait finir son deuxième livre cet été. Ne trouvant plus d'embauche, il se consacra à ses notes. Pour la troisième fois, et la dernière, le médecin et le sorcier s'affrontèrent, moment dramatique.

Falla allait et venait, fumant une cigarette, quand tout à coup on frappa à la porte. Il se dit : « Si c'est Catherine, je la mets à la porte. »

— Entrez, finit-il par dire devant l'insistance de l'importun.

... Fifa, jeta-t-il à la vue de sa logeuse.

— Quand est-ce que je serai payée? dit-elle.

Elle se tenait debout, son bras bourrelé de graisse s'appuyait sur le dossier de la chaise. Diaw Falla se mit au lit; le dos contre le mur, les mains sur les cheveux hérissés, il examinait sa « logeuse », comme il l'appelait ironiquement. Il la toisait de bas en haut : les varices s'entrelaçaient, serpentant le long de ses mollets, montant vers les rotules couvertes de bleus. Les genoux de la femme ressemblaient à des boules malformées. Malgré le tablier, très serré, un ventre bedonnant se détachait du reste de son corps. Deux seins flasques venaient s'y reposer, mal soutenus par un éternel gardien; un cou trapu reliait

le corps à la tête, des cheveux mal entretenus, cassés à leur extrémité, se raréfiaient. Deux lignes latérales remplaçaient les sourcils, qu'elle avait rasés. Des pattes d'oies cernaient les coins des yeux. Quant aux yeux, une couche de rimel, plus noire que bleutée, les couvrait. Le nez était encore tout ce qu'on pouvait trouver de bien à ce visage. Le rouge dépassait volontairement de sa lèvre supérieure et bavait sur la cigarette.

Quand il eut fini de la dévisager, Diaw ferma ses yeux, se disant : « Est-il possible que Juliette ait jamais pu faire battre un cœur?... Non. »

Vexée d'être l'objet de cette fouille, Juliette se fâcha et dit d'un ton criard :

— Tu crois que je vais te loger à l'œil? J'entretiens pas les maquereaux. Si tu ne me paies pas, je te confisquerai tes vêtements... C'est pas l'Armée du Salut, mon hôtel!

— C'est pas assez que tu sois un monstre, il faut aussi que tu appelles ce bordel un hôtel. Tu ne chauffes jamais en hiver et tu viens chialer parce qu'il y a un mois que j'ai pas payé... A vrai dire, j'ai pas le sou, et si j'avais de l'argent, j'irais d'abord bouffer. Fais ce que tu veux, tu es bien avec les poulets, conclut-il, je ne suis pas en mesure de payer.

Elle minauda, singeant des manières :

— Si Monsieur ne se plaît pas chez nous,

qu'il daigne nous en excuser et aller loger au Grand Hôtel, sur la Canebière... — Et brusquement, elle se déchaîna avec toute la vulgarité de ces femmes habituées aux hommes : — Quitte ce bordel, comme tu dis, mais avant de partir tu me paieras ce que tu me dois ou je ne m'appelle plus Juliette. J'en ai vu de plus durs que toi.

— Certes oui ! fit Falla en s'amusant à la faire rager. Il y a chez moi un dicton : « Méfie-toi de celui qui te connaît de longue date. » Depuis trois ans que j'habite dans ce bordel, j'ai toujours payé et travaillé pour cela... Tandis que toi... d'ailleurs comment as-tu gagné ton argent ?

— En vendant mon c..., écuma-t-elle.

— Je ne te le fais pas dire ! ~~Après les Allemands, les Américains, puis les nègres. Pour un croissant tu te laissais enfiler. Il y a eu ce pauvre Mamadou, que tu as volé pour avoir pignon sur rue !~~

— Reste à prouver ! Ici, je suis chez moi. Et celui qui n'est pas content n'a qu'à mettre les voiles, dit-elle en partant.

Lestement, il se leva et, se plaçant devant elle, le cou plié :

— ~~Avant de partir, attends que je te vide ce que j'ai dans mon cœur. Tu es une maquerelle patentée... Non, non, je ne te déteste pas. Je te méprise. Ne crains rien, je te réglerai d'une façon ou d'une autre. Ma~~

conscience répugnerait à te devoir de l'argent.
Tu peux partir...

Il lui ouvrit la porte. Sur le palier, leurs regards s'affrontèrent. Brutalement, Diaw ferma la porte.

Le lendemain, toujours sans travail, il résolut de vendre un complet. Aucun de ses compatriotes n'était en mesure de lui venir en aide. Se défaire d'un vêtement lui faisait mal, car il se rappelait les longues heures de peine, d'épargne et de privation qu'il avait fallu pour se l'offrir, mais il ne voyait aucune autre solution; il se rendit à la rue des Chapeliers.

A cette heure de l'après-midi, la rue était une marée humaine d'où émergeait la masse dense des têtes, coiffées de bérets, de burnous ou simplement nues. Les habits variaient, djellabahs, gandouras à la dernière mode. Il semblait que la moustache gauloise ou à la Charlot fût de rigueur. Les murs étaient lézardés, lépreux, délabrés à certains endroits; à chaque fenêtre, du linge. L'humidité était partout. Quelque part, sous terre, des tuyaux devaient être crevés, et l'écoulement de l'eau entre les pavés entraînait aux bouches des égouts des tas d'immondices, d'où s'élevait une odeur infecte, où baignaient deux cadavres de chats en putréfaction. Des

enfants en guenilles jouaient dans la flaque d'eau.

Sur le trottoir, les marchandises étaient étalées, allant du tabac à priser au fourneau à gaz. Les acheteurs allaient et venaient, en marchandant. Dans ce fourmillement, se cou-doyaient toutes les professions, honnêtes ou pas.

Les bars s'alignaient côte à côte, déversant tous la même musique aux notes langou-reuses et nostalgiques. On y trouvait aussi du chirade, de l'opium et du haschisch...

Les Noirs et les Arabes vivent presque sous la même communauté, fondée sur le Coran. Mais au fond d'eux, la crainte de se mêler dominait... Diaw, avec le premier acheteur, ne fut pas d'accord. Il parlementait avec un client problématique, qui finit par l'éner-ver.

— Hâsma, si tu veux salam, mais ne me fais pas perdre mon temps.

— Mon z'ami, parole, z'y li veux, ton prix est trop cher. Z'y ti donne six mille francs.

— Non, huit mille ou rien, dit Diaw, repre-nant le complet.

— Houia, ma parole d'honneur, j'y n'ai que sept mille francs. Suis musulman comme toi. Valahi, Allahrabi, z'y li veux, dit l'Arabe, reprenant le costume.

— E... de toutes les Juliettes, donne; dire

que je l'ai fait faire pour vingt-deux mille francs.

Le Nord-Africain régla vite et disparut dans la populace. Diaw, lui, regagna sa demeure.

Le bureau de l'hôtel faisait cuisine et on y vendait à boire. Il y trouva quelques filles de joie et un homme qui était là, absolument chez lui, bien calé dans son fauteuil, les pieds sur une chaise.

Avec froideur, il entra sans rien dire, déposant la somme sur la table, et s'adressa à la taulière.

— Voilà quatre mille baïes; pour le reste, tu peux attendre. En outre, je ne tiens pas à ce que tu t'introduises chez moi quand je n'y suis pas. Le ménage se fait le matin.

Juliette était sidérée par le ton et l'attitude qu'il avait devant les filles.

— Tu paies à boire? demanda une des femmes.

— Je mange le cochon, je ne l'entretiens pas!

L'homme se leva. Il avait des cheveux bien plaqués Il était aussi mince que Fallā et plus grand.

— Tu n'es pas poli! dit-il.

— Ta gueule! Je m'adresse pas à toi, mais à Juliette, ta femme et belle-mère.

En disant cela, il avait reculé son pied gauche.

— Attention à ce que tu dis, petit morveux...

~~Il n'avait pas achevé de parler qu'il lui donna un coup de tête et le renversa.~~ Les femmes, affolées, couraient de toutes parts en criant. Le bureau fut sens dessus-dessous.

Il s'était installé sur l'homme, les genoux sur les avant-bras, et frappait.

— Il va le tuer! hurlait la gérante, appelant du secours.

En proie à une colère aiguë, Falla martelait sa victime en disant :

— ~~Tu es un salaud!... salaud! J'aime pas les individus de ton espèce!~~

Tout en ~~parlant,~~ il cognait de droite, de gauche, de gauche, de droite. La tête de son adversaire ballottait au rythme des coups.

La pièce, bientôt, fut envahie, on les sépara, les vêtements ensanglantés.

— Laissez-moi, vous autres, disait-il, se débattant. Tu crois faire la loi ici, imbécile, remercie Dieu que je ne t'ai pas écrasé, ordure... Merde, vous autres! hurla-t-il avec vigueur.

Il se défit des mains qui le tenaient et monta en courant dans sa chambre, ferma la porte à double tour, se jeta sur le lit.

Si on lui avait demandé pourquoi il s'était battu, ~~il n'aurait su l'expliquer. C'était le manque de travail; une plaie était née dans son cœur, il en voulait à tous, aux dockers,~~

qu'il avait tant défendus, alors qu'il vivait au jour le jour, et qu'eux pouvaient manger. Il voulait s'évader et se sentait retenu. Puis aux oisifs qui, sans se fatiguer, vivaient mieux que ceux qui se lèvent de très bonne heure. Il étouffait, ulcéré; la tumeur grandissante empoisonnait tout son corps.

! * !
* *

Vivre cinquante années de calme et voir tout d'un coup les angoisses et les catastrophes balayer cette existence heureuse, frappe d'abord l'homme d'une stupeur qui est le début du désespoir.

Tel était le cas de Lazare, qui avait toute sa vie préparé sa fortune. Sa fille unique morte, sa femme emprisonnée, il était passé de pays en pays, changeant de panorama, espérant la guérison de son mal. En quatre mois, il avait visité la Suisse, la Riviera italienne et l'Espagne. Au travers de ses pérégrinations, il n'avait fait que doubler son malheur. Il revint à Marseille, et dès ce retour, une idée s'ancra en lui.

S'il connaissait bien sa ville natale, il n'avait pas encore mis les pieds dans le quartier des Noirs. Et, si les Africains avaient fait attention, ils auraient remarqué cet homme, vieilli, flétri, marchant d'un pas alourdi, des poches cernant ses orbites, la barbe mal

rasée, le complet râpé, les plis du pantalon déformés, les chaussures sans soin... Il est vrai que dans ce périmètre, on avait l'habitude de voir de pareils hommes! Maintes fois, il avait examiné la devanture de l'immeuble, regardant le numéro de l'hôtel. Des civils et des militaires plastronnaient, stationnaient çà et là.

Des Arabes vendant des articles de Paris étalaient leurs marchandises sur la chaussée; les marchandes d'illusion, fardées avec extravagance, les jupes collantes, se déhanchaient, montrant leur tra-la-la. Sous le porche, deux prostituées en faction, interpellaient les passants.

— Tu montes... Pépé...? C'est cinq cents francs, dit la rouquine, emboîtant le pas à Lazare, qui, furtivement, cherchait des yeux quelqu'un. Son amour-propre se blessa.

La fille vint près de lui, posant sur sa manche sa main aux ongles rouge sang, la figure grossièrement maquillée.

— Pourriez-vous me dire, s'il vous plaît, si M. Diaw Falla demeure bien ici?

— Vé!... A chacun ses préférences... Alors, les femmes te disent rien, railla-t-elle. — Et, d'une voix rauque, elle hurla : — Hé! Juliette, Diaw n'est pas là? Y a quelqu'un qui veut le voir.

De la chaussée, elle parlait avec la matrone qui, penchée à sa fenêtre, pointait les entrées

et les sorties de ses ouailles.

— Qu'il crève, celui-là. Je ne sais rien de lui, renseigne la taulière, qui gardait rancune à son locataire.

— Montez, Monsieur, au troisième, la porte en face de vous!

Lazare gravit les marches usées. La rampe de l'escalier gardait la poussière, des carreaux manquaient aux fenêtres. A chaque étage, des papiers et des détritrus attendaient d'être ramassés. Devant lui, sur la porte indiquée, il y avait un écriteau : « A ne pas déranger ». Il resta un moment perplexe. Il frappa un coup hésitant, laissa tomber son bras. Mû par une soudaine volonté, il redoubla les coups. Il n'entendit pas de réponse et rebroussait chemin, lorsque Diaw apparut sur le seuil...

— Qui cherchez-vous?

— M. Diaw Falla.

— Entrez, invita Falla surpris

La pièce était en désordre; les bouquins, pêle-mêle, étaient posés un peu partout, jusqu'au bord du lavabo. Le Noir avança une chaise; de la main, il la désigna à son hôte. Sans gêne, il chercha ses chaussettes, qu'il sortit d'entre les draps et les couvertures. Tant bien que mal, il fit son lit, s'y assit.

— Que me voulez-vous?

Leurs regards se mêlaient. Lazare, qui ne savait pas encore pourquoi il était là, contem-

plait le Noir, en se posant la question. « Que fais-je ici? » Le Sénégalais aussi se le demandait... « Que me veut-il? Ce n'est pas un pauvre », se dit Diaw en l'étudiant. « Son complet est en tissu anglais; non c'est un malheureux, mais pas un pauvre. »

— Vous ne me connaissez pas? Je suis Edmond Lazare.

Diaw réfléchit, essayant de se souvenir de lui, de ce visage, mais en vain.

— Peut-être que nous nous sommes rencontrés, mais je n'en ai nulle souvenance. Les noms ont si peu de place dans ma tête, je ne puis me rappeler votre figure.

A ces paroles, le cœur du visiteur saigna à flots. Il se voyait diminué par cet Africain.

— Pourtant mon nom doit vous dire quelque chose. Ce n'est pas exactement vous que je devrais voir, mais votre ami Paul Sonko, qui se trouve actuellement dans les mers du Pacifique...

Diaw s'étonna, cet homme semblait bien les connaître, Paul et lui. Cela l'intriguait. Il ne put se souvenir de lui, il se disait : « Si ma mémoire n'était pas si défaillante, si seulement je ne lui avais adressé la parole qu'une fois... Que diable me veut-il? »

— Pourquoi voulez-vous me voir?

— Je suis le père d'Andrée...

— D'Andrée la m...

Il ne termina pas sa phrase, pointant son index.

Un silence étouffant survint, aucun n'osait le briser. Falla, bien que stupéfait revenait lentement à lui. Il se souvint de la dernière conversation qu'il avait eue avec le Bambara. Il se leva, alla vers la fenêtre, ouvrit les battants internes. Les clameurs des voix emplissaient la chambre.

— Qui vous a donné mon adresse? interrogea-t-il avec emportement.

— Je l'ai eue par un ami qui travaille à la police.

— Baste! cria-t-il, vexé par l'annonce de la police. Que pensez-vous de nous? Nous ne sommes pas des voyous, pour que vous vous adressiez aux poulets, pour savoir quoi? J'ai lu votre affaire, vous n'y êtes pour rien... certes vous portez votre croix. Votre femme a agi pour ce qu'elle... ou que vous nommez... la réputation. Que vous reste-t-il? Le chemin du calvaire.

Diaw se tut, gonfla la poitrine. Lazare lui tournait le dos, déchiré par la douleur. Sa langue resta collée au palais.

Diaw aurait continué à le rudoyer, s'il ne l'avait pas vu pleurer. Il changea de ton, revint sur le lit et lui fit face.

— Qu'avez-vous à pleurer? Il est trop tard pour cela. Il vous faut du courage pour subir

cette épreuve, conseilla-t-il. J'ai vu plusieurs fois votre fille.

La figure du Blanc se raviva, une joie fiévreuse illumina sa face. C'était ce qu'il voulait, entendre parler de sa « Dédée ». Il ne s'en laisserait pas. Cette métamorphose n'échappa pas au Sénégalais qui, voyant qu'il pouvait être utile, parla avec tranquillité.

— Elle avait mon âge; Paul est notre aîné, on parlait de l'art, des sentiments, des livres... une fois... oui, je me rappelle, elle m'avait dit : « Je te présenterai à mon père, tu verras, quel sorte d'homme, il est brave. » Elle vous aimait bien. J'ai un livre ici, c'est elle qui me l'avait prêté. Quand j'ai voulu le lui rendre, elle a ajouté : « C'est pour ton anniversaire. » Jamais avant personne ne m'avait fait un cadeau. La dernière fois que je l'ai vue... ah! elle avait l'appréhension de... je ne sais quoi... une brave fille! Avec Paul, elle était venue m'accompagner à la gare.

— Vous voyez comme elle était gentille! dit Lazare, avec des larmes de soulagement. Elle était toute ma vie, je n'ai travaillé que pour elle, j'ai tout donné, je n'ai jamais reculé devant aucun sacrifice... J'aurais préféré la voir alitée pour toujours que... morte ce n'est pas possible!

— Ne pleurez plus! le réconfortait Diaw, sentant les sanglots monter dans sa gorge.

— Il me semble que je vais devenir fou,

tout tourne autour de moi. Que reste-t-il? attendre la mort? Le drame m'a tellement bousculé que je perds la mémoire.

— Se donner la mort n'est pas une solution. Il n'y a que vous, vous seul qui puissiez vous comprendre... pensez à votre épouse. Elle doit avoir besoin de vous en ce moment, et je suis sûr, qu'elle doit regretter son geste.

— Et votre ami Paul?

— Lui, il vous en veut. Peut-être que l'air marin le changera. Il y a des souvenirs qui sont comme des ruines indestructibles. Plus ils vieillissent et plus apparaît leur beauté.

— Que puis-je faire?

— Ne pas vous laisser abattre, reprendre la foi, si vous l'aviez. Il est bon d'espérer, même si vous ne comptez plus sur rien.

C'était un soulagement pour Lazare d'entendre ces paroles. Il avait pris la main du docker en guise de remerciement.

— Ma porte ne vous sera jamais fermée, ni à vous, ni à votre ami.

— Merci, je vais lui écrire dès ce soir, pour le mettre au courant de votre visite. Il est seulement regrettable que vous ne puissiez l'entendre.

— Je n'y suis pour rien, dit Edmond, dégageant sa responsabilité. Croyez-vous que je ne souffre pas assez? En tout cas, je suis content d'avoir fait votre connaissance.

Il se leva pour partir, Diaw le conduisit jusqu'au palier en dessous, revint en hâte dans sa chambre pour se pencher à la fenêtre.

« Combien de temps tiendra-t-il? » dit Diaw tout en rêvant.

Diaw avait trouvé du travail grâce à Alasane, en remplacement d'un accidenté. Dans la nouvelle entreprise qui l'employait, les machines et les hommes avaient une même consigne : « doubler » le rendement. Il leur passait des centaines de tonnes sur le dos, le travail laissait leurs bras endoloris, leurs cerveaux pantelants. Tous étaient sujets à des vertiges et à la dépression due au surmenage — cadences infernales... accélération de la machine; chez ces robots humains, la prudence s'éteignait. Un ouvrier s'était fracturé la colonne vertébrale en tombant à fond de cale. L'homme avait effectué un doublage dans cet « enfer ». En un jour et une nuit, il ne s'était reposé que quatre heures.

Falla constata que les accidents se produisaient en général une heure après la reprise, ou une heure avant l'arrêt du travail. Lui-même était abruti. L'acconage méritait bien son surnom de « tueur d'hommes ».

*
**

Les premiers bourgeons apparurent par

myriades à l'extrémité des rameaux. Les acacias des boulevards retrouvèrent leur verte frondaison, que déjà recouvrait la poussière grise. La gaieté renaissait, avec les parties de pétanque sous le beau soleil printanier.

A la Joliette, les petits chalets multicolores, fraîchement repeints attiraient le regard. A toute heure du jour, les travailleurs des quais, les gens du port, et parfois des touristes venaient déjeuner là. La bonne odeur de friture avait chassé celle de l'hiver humide et vicié.

Depuis son retour de Paris, Diaw n'avait reçu que deux lettres. Il attendait son congé pour savoir à quel point en étaient les démarches de Ginette, au sujet de son livre. Il monologuait son mécontentement, cette façon d'agir n'augurait rien de bon.

*
**

La famille de François Sène demeurait dans un « meublé » sur la place Jules Guesde. Le nom de Blanche que portait sa femme était prédestiné; sa peau était si pâle que ses veines transparaissaient sur les mains et aux tempes. Les poings sur les hanches, elle évaluait son terrain de manœuvre — quatre mètres sur cinq, qu'avaient envahis les deux lits, une armoire, le berceau, la batterie de cuisine. Tout cela ne lui laissait

qu'un espace réduit d'un mètre carré. Sur cette surface, huit personnes se trouveraient réunies dans un instant. Elle déplaça la table une seconde fois; non satisfaite, elle la repoussa avec énergie, maugréant : « Mon Dieu... mon Dieu... quelle idée a-t-il eu de les faire venir ici...? Boudiou, encore si c'était que les autres... mais il y a « lui ».

Elle remit en place une mèche rebelle. Sa figure était épaisse comme toute sa stature. Tout en grommelant, elle alla vers la marmite, qu'elle ausculta du regard; opération renouvelée maintes fois, depuis le début de l'installation.

« Vé, j'en peux plus, quand ils viendront, ils s'arrangeront. »

L'aîné de ses trois enfants avait fait irruption sans qu'elle y prit garde.

— Ma' tu vas devenir fada, si tu parles toute seule...

— Te voilà... d'où sors-tu? Va appeler Diaw; quant à ton père qu'il vienne tout de suite, ordonna la mère.

— Hé! fit l'enfant en le remuant, tu es mort?

— David, fit Diaw, à demi éveillé. Qu'est-ce qui est arrivé?

— Il est l'heure de se lever, puis « Ma » vous attend... J'ai pas trouvé Paul, peut-être qu'il est parti avec la tante.

— Quelle tante?

— ~~Une vraie pin-up, elle est un peu~~ timide! dit David, feuilletant le dictionnaire.

— Ta mère ne te défend pas de parler de la sorte...?

— Qué...! je suis un homme, articula le petit. Se tournant vers Falla, il poursuivit : Tu es comme un passe-lacet et tu bastonnes les grands... j'y comprends rien.

— Vas-tu te taire...? Allez oust, on part.

Juliette devant le bureau les regardait partir. David tirait la ~~manche de l'homme et~~ lorsqu'ils furent loin, il dit :

— Tu as vu comme cette sorcière t'a reluqué? Une vraie rien du tout, t'as pas peur que son mec te refroidisse?

— Dis-moi, est-ce le langage qu'on vous enseigne en classe?

— Qué...! je suis un homme, répéta le petit, en haussant les épaules. ~~Je veux devenir~~ boxeur. Tu m'apprendras à boxer, t'as arrosé N'Gor, tout balèze qu'il est; il y a un grand garçon qui me traite toujours de noir, j'aimerais lui casser la gueule.

— Décidément, tu en as de bonnes intentions!

— Moi, interrompit le petit Sène. Comme le pater... ~~Il ne sait que jouer au poker.~~ L'autre jour si « Ma » n'était pas intervenue, je l'aurais vidé.

— Il n'y a rien à dire, tu es à la bonne école.

— Qu'est-ce que c'est la « bonne école » ?

— Ton éducation est déjà faite en un sens.

— Et toi alors, pourquoi t'as quitté tes parents ? Tu n'es pas navigateur comme eux ?

Diaw fut surpris de la réponse et du ton, mais ne sachant que dire, il préféra se taire, regardant les cheveux frisés du gosse et son teint mat. Ils passèrent devant une confiserie :

— Viens que je t'achète des friandises.

— Je n'en veux pas ; si tu me files les ronds pour aller au ciné... oui.

Il lui donna l'argent, le garçon l'empocha prestement et répliqua :

— Pas un mot à « Ma », c'est entre nous. Tu comprends, je la mettrai au courant une fois dépensé.

— Après usage, je ne vois pas la nécessité de le dire... Enfin.

François, en bras de chemise, achevait d'arranger la pièce, selon les possibilités.

— Tiens ! dit-il en voyant son fils et Falla. Je suis passé deux fois chez toi en vain.

— Bonjour Blanche ; il embrassa la femme avant de répondre au mari. Oui... j'ai trouvé ton mot. Nous avons travaillé toute la

semaine, même David je ne l'ai pas entendu entrer.

— Où est tante? interrogea l'héritier.

— Elle est sortie faire des achats. Va chez l'épicier, tu la trouveras, qu'elle me prenne un litre de lait.

En sortant, il fit une œillade en direction du docker. Sa mère s'en aperçut, il s'esquiva aussitôt.

— Mon Dieu! clama Blanche. Où allons-nous avec les enfants d'aujourd'hui? Je t'assure, quand on l'entend parler avec son père, on dirait un homme.

— Maintenant les gosses grandissent vite. Leur esprit se développe rapidement à cause de la misère.

— De la misère... tu peux le dire! La logeuse veut augmenter le prix de la chambre. Si nous partons, aucun hôtel ne voudra de nous... à cause des petits. Et dire qu'on construit de nouvelles maisons!... ne te marie pas vite, attends au moins d'avoir où coucher... et la marmaille!... Ah là là; elle t'enlève le goût du pain! où allons-nous!

La porte s'ouvrit, une jeune fille suivie de Paul entra avec la cadette.

— Ma sœur Danny Rets, présenta Blanche.

Elle avait les cheveux noués en queue de cheval, le visage parsemé de taches de rousseur, les cils veloutés. Tout cela donnait au

premier abord une impression de candeur, d'innocence. Mais son regard direct modifiait cette opinion. Elle était vêtue d'une robe claire qu'une ceinture noire ceignait à la taille. Elle serra la main de Diaw.

— Tonton, regarde les boucles d'oreilles que m'a achetées tantine, dit la petite fille.

— Qu'elles sont mignonnes! Tu as dit merci, au moins?

— Oui, je l'ai même embrassée, puis, je vais chez grand-mère pour les vacances, continua-t-elle avec véhémence, se mettant sur les genoux de sa tante assise sur le lit.

— Comment trouvez-vous Marseille? demanda Diaw à la jeune fille.

— Je suis allée au château d'If et à la Vierge de la Garde.

— Domage que je n'ai pas su que vous étiez là, ironisa-t-il.

— Je crois vous connaître, on m'a tellement parlé de vous : « Diaw par-ci, Diaw par-là. »

— Et que dit-on de moi?

— Rien de mal... François dit que vous êtes insaisissable.

— C'est très flatteur d'entendre parler de soi! Mais quoi qu'on en dise, c'est toujours avec exagération. Il n'y a que les âmes crédules pour aimer ça. Vous êtes timide, m'a-t-on dit?

— Oh! le chenapan, c'est David... pardi! acheva Blanche.

— Diantre, on est observateur ou non!

— Oh toi! si on t'écoutait, on ne corrigerait pas les petits.

— Pour ce qui est l'éducation, il faut beaucoup y veiller, surtout de nos jours. Dans les villes, elle se perd, dit Danny, revenant sur ce sujet qui l'intéressait particulièrement.

— C'est certes une belle cause à défendre, mademoiselle. De la source au fleuve, que de rivages caressés! que d'obstacles rencontrés!

... Parfois l'eau perd sa limpidité. Son impureté n'est pas due uniquement à la terre, mais aussi à tout ce qu'on y a jeté. Que voient les gamins à notre époque? Que leur offrons-nous? C'est nous tous qui sommes responsables de leur éducation. Nous devons apporter à leur curiosité des choses saines, une nourriture spirituelle, et non ces insanités... ces livres où l'on trouve un crime à chaque page, un « jargon » qui déforme leur langage... ces revues couvertes de photos de vamps... Il ne suffit pas de leur cacher telle ou telle chose, cela aiguise leur curiosité... Par exemple : En sortant avec un enfant, il vous pose cette question : « Que font ces femmes sur le trottoir? »

... Vous ne pouvez pas répondre, qu'elles attendent un... Un quoi? Ou faire celui qui n'a rien entendu. Il insistera.

Elle ne répondit pas, ne cessant de battre des paupières; décidée, elle répliqua :

— Si je vous comprends bien, il faut une réforme. Ce qu'on voit dans les villes ne se voit pas dans les campagnes. Les gens y sont très polis, aussi on ne rencontre pas de filles semblables.

— Ma, il vient, Bouki, dit David, penché à la fenêtre. Oh! il y a aussi Catherine!

— J'avais oublié de te le dire, j'ai vu son père, dit François.

— On va être serrés comme des sardines dans une boîte.

— Plus on est nombreux, plus on rit.

— Vas-tu te taire David, cria la mère.

On l'aida à dresser la table. L'étroitesse de la pièce obligeait une partie des convives à se tenir assis sur les lits. L'arome de la sauce aux cacahuètes embaumait la chambre. Catherine, suivie d'un homme, fit son entrée.

— Toi? fit Diaw, surpris. Je me demande ce qu'on a pu dire à ton père?

— Non, mais des fois, s'exclama la Noire avec une pointe de colère. Ce n'est pas un sauvage, pour que tout ce que je fasse te surprenne.

— Diantre, non!

Bouki qui était l'hôte d'honneur portait un bouquet et des gâteaux. Son complet « gorge de pigeon » épousait tous les reflets du jour. Il ne faisait que veiller à une solide réputa-

tion de joli cœur. Après les présentations, il s'assit entre la négresse et Danny. Quand ils furent tous installés, tant bien que mal, Blanche fit passer les assiettes de riz arrosé de « maffé ».

— Avez-vous déjà mangé de la cuisine africaine? demanda Bouki à Danny.

— Non!

— Vous nous direz comment vous la trouvez. Votre sœur la prépare mieux qu'une Soudanaise.

— C'est toi qui le dis, rétorqua François, qui en chrétien se signait avant de plonger sa cuillère dans les mets.

— C'est drôle Cath... Il a beau être dans la misère, il croit. Moi, je pense que le bon Dieu n'est pas un mathématicien accompli. Il sait additionner, multiplier, soustraire, mais diviser... zéro, il se perd dans les dividendes et les retenues, dit l'épouse, debout, surveillant les autres.

— Viens ici à côté de moi, appela le mari en se poussant un peu sur le lit et il poursuivit : J'ai eu une prise de bec avec le chanoine, hier. Figurez-vous qu'il voulait nous photographier pour le journal de la paroisse, pour pouvoir dire avec orgueil « Regardez, il y a des Noirs dans la chorale. » Nous avons refusé : le voilà qu'il nous sort que c'est un sacrilège... Alors là, il est allé trop loin! J'ai répondu que nous croyons

humblement et non dans le but de nous faire des relations, au contraire des riches de la paroisse qui ne donnent l'aumône que pour se faire remarquer. Nous sommes cinq dans un cagibi... et ces types qui viennent écouter le sermon, que font-ils pour l'entraide?

— Et après? questionna l'épouse.

— Que veux-tu, il s'en est tiré. Pourtant, il est brave, termina-t-il, regrettant de s'être emporté.

— Je ne te comprendrai jamais, le matin tu vas à l'église, puis tu vas pointer au chômage et après, les bars! Que demandes-tu à Dieu?

— Qu'il me fasse gagner aux cartes pour nourrir ma famille.

— Et quand tu perds?

— Alors là, c'est toi.

François et Diaw faillirent s'étrangler de rire. Le premier riait de si bon cœur que les larmes lui coulaient. A les regarder, le rire devint général.

— Maman, pourquoi rient-ils ? demanda la petite Chantal.

— Ton père doit le savoir.

François était déchaîné. Il leva le bras pour expliquer, son regard croisa celui de Blanche et il pouffa de plus belle.

— Vous êtes des imbéciles, pourquoi ricaniez-vous?

— Je t'assure que ce n'est pas de toi, dit François entre deux soubresauts.

— Assez! martela Catherine avec fermeté.

— Ma! je vais au cinéma, déclara David, lorsque le calme fut revenu.

— Où as-tu pris l'argent? D'ailleurs ne m'appelle plus « ma » mais maman, hurla-t-elle avec fureur.

— C'est moi qui le lui ai donné.

— Tu gâtes trop cet enfant, Diaw. Tout ce que je lui refuse, tu le lui donnes. Pour aujourd'hui, ça va. Se tournant vers son fils : « Amène ta sœur avec toi... »

— Je veux rester avec tantine, implora la petite.

Ils avaient terminé le repas, la table fut hâtivement desservie. Falla s'était confortablement allongé, les pieds dépassant le lit, la tête reposant sur les cuisses de la Noire. Bouki servait de cavalier à Danny. François aidait sa femme et moulait le café. Un paquet de « Chesterfield » circulait.

— Te gêne pas, dit François au docker.

— Tu n'es pas jaloux que je sache?

— Té! pourquoi? D'ailleurs Cath... quand est-ce le mariage?

— S'il ne dépendait que de moi...! soupira-t-elle, en soulevant la poitrine.

— Tu sais que j'ai une conception très large de la vie matrimoniale. La seule chose

qui me déplait là-dessus, c'est cette propriété privée.

— Vous avez peur?

— Non, Danny.

— Si, dit-elle. Soit que vous ne vous sentez pas en mesure de la rendre heureuse, soit que vous n'aimez que vous-même.

— Je vous donne peut-être raison.

— Le voilà qui se dérobe! Quand il donne raison, il ne continue pas la discussion, riposta la dulcinée en lui tirant les cheveux.

— Aïe! cria Diaw.

— C'est comme mon troubadour; si tu veux te marier tiens bon, ajouta Blanche.

— Sainte Vierge! ça, c'est fort!

— Le diable t'emporte, je te paie d'ici à Gorée avec les enfants. Il a honte d'aller avec moi au cinéma. Si ce n'était pas Diaw, je ne sortirais jamais. Et tu crois que ton départ m'affligerait?... Ah!... non, alors. Il a peur des gens qui le regardent et Monsieur voudrait passer inaperçu... Il n'est pas beau.

— Là, interrompit François, je suis d'accord avec toi. L'autre soir, en rentrant, il y avait des flics qui disaient aux touristes : « N'allez pas là, c'est le quartier des Noirs. » Pourtant, on n'y tue pas, on n'y vole pas les femmes. Nègre est synonyme de pègre... Mais eux, alors? Ce sont des barbares techniques.

— Ce qui est déplaisant, intervint Bouki

avec calme, c'est que tu dises le « quartier des Noirs ». Personne ne les oblige à y vivre. Maintenant que les individus passent ailleurs et se fassent agresser, tant mieux pour eux ! Le silence est le plus grand des mépris...

— Nous avons un très grand complexe, reprit Falla. Nous regardons bien un Chinois ou un Indien, mais qu'ils nous regardent, nous voilà plus bas que la terre. Un coup d'œil n'est rien. La douleur a toujours attiré le regard...

— Tu n'es pas fada ? Faut aussi que tu perdes la boule ! Les Noirs par-ci, les Noirs par-là... En fin de compte, ça me tape sur les nerfs... Et comment faut-il s'y prendre ? demanda François avec rancœur.

— Pourtant, ils devraient être habitués. Ce ne sont pas vos compatriotes qui manquent ici.

— En effet, Mademoiselle, dit Bouki, debout, dégustant son café — Et il poursuivit : — Tout cela est dû à nous d'une part, et de l'autre à leur idiotie.

— Peut-être, mais qu'une jeune fille sorte avec un homme noir, la voilà mise à l'index.

— Bon. Il n'est pas, à mon avis, nécessaire d'aller aussi loin, dit Diaw. Voilà le père de Cath qui ne me veut pas comme beau-fils. Pourtant, il est de ma race. Quel est le père qui ne se met pas en travers du choix de sa fille?...

*J'haine
le son-même*

Je ne donne tort à personne; le monde est bête. Il est las et pense bas, c'est dangereux de l'avoir contre soi et sur son dos... La réputation d'une jeune fille est une chose très fragile, encore plus que son honnêteté. La vraisemblance du mal y est facilement accueillie. L'interprétation plausible des paroles, des actions, est due non seulement à l'étroitesse des esprits, à la malveillance et au manque d'indulgence, mais plus encore au manque d'intelligence... Oui, ce monde est las et pense bas. Pourtant, nous devons percer ce dogme d'ignorance.

— Voilà ton lait, dit Blanche.

Catherine tenait le verre, fort satisfaite aussi.

— Je me rends à l'évidence. Cela fait trois contre une, dit Danny.

— Que dis-tu des policiers qui te demandent tes papiers, quand tu es accompagné? Moi, je me vois comme un laissé pour compte. Ils nous relèguent à l'arrière-banc de la société.

— Oh! ne vous torturez pas, Bouki! Ce qui vous est arrivé pourrait l'être à tout le monde. Pourquoi s'en prendre à tous?

Un long silence s'abattit. Il semblait que personne n'osait plus parler. Les deux enfants dormaient. La tante coucha la nièce derrière Bouki et regagna sa chaise placée à contre-

jour. Comme personne ne brisait la glace, elle dit :

— Est-ce que vous préférez quitter vos mœurs ancestrales, pour adopter celles de l'Europe... ou quoi?

— Nous n'avons rien à bannir que je sache, répondit Bouki, certains de nos rites pourraient être éliminés, d'accord, mais nos danses, c'est une culture. La nudité n'est pas une sauvagerie, mais purement une question d'acclimatation. Certes, il est parfois plus agréable de loucher vers une personne qui sort de la boutique d'un tailleur, que si elle se pavanait nue comme un ver. Seulement, les vêtements développent chez elle un besoin insatiable, qui la pousse à des vices effrénés. Et souvent, pour être à la page, elle agit d'une façon honteuse. Le respect ici... c'est une question d'accoutrement.

— Je crois que Bouki a bien parlé, intervint Diaw, pourtant, pouvez-vous m'expliquer, qu'est-ce qu'une civilisation... Danny?

— ???

— Je te plains, ma chérie, te voilà prise entre deux feux. Ils ne sont jamais restés si longtemps dans cette chambre, dit Blanche.

— Chaque continent a la sienne, débuta François. Que mon père badine au soleil le ventre en l'air, vu par un « toubab », il est un sauvage, du moins en apparence; pourtant, de ses semblables, il reçoit les honneurs dus à

son rang, il suit les coutumes... Que ma mère marche les pieds nus, que la plante de ses pieds s'élargisse, je ne vois pas là d'infériorité. Un Noir bien habillé, pour l'Européen, c'est un type qui s'adapte à leur existence, comme si le Nègre venait d'une autre planète.

— Oui, dit Diaw, et vous-même, vous ignorez tout du Noir, si vous ne l'avez pas lu dans les livres.

— C'est vrai!

— Donc, c'est par curiosité que vous avez posé cette question. Remarquez que je ne vous attribue pas la faute, mais j'accuse vos aïeux qui vous ont bourré le crâne de stupidités sur nos comportements. Mais si le Noir vous dit quelque chose de raisonnable ou relativement... vous vous étonnez. Alors, vous confrontez les deux images, celle que vous ont léguée vos ancêtres et celle que vous avez à portée de la main... Des fois, j'entends des gens qui disent : « Oh! il n'est pas comme les autres. » Ce qui les frappe, c'est que c'est un Noir qui le dit, car de lui on n'attendait rien.

... Ce qu'il y a, c'est que nous pouvons vous comprendre. Mais vous, vous ne le pouvez pas. Je pense que vous êtes satisfaite, conclut Diaw avec raillerie.

— Je suis navrée de vous avoir posé cette question idiote. En venant ici, j'ai acheté un

livre, qui est d'ailleurs le grand prix de la littérature cette année. Il est écrit sur le thème de l'esclavage.

— Tiens, tiens, fit le docker. J'ai aussi écrit quelque chose de ce genre.

— L'auteur est Ginette Tontisane.

— Vous dites? hurla Diaw, comme s'il n'avait pas entendu, en s'asseyant.

— Je l'ai là, je peux vous le montrer.

Pendant qu'elle fouillait dans ses bagages, la pièce était silencieuse. Le ronronnement des voitures, le bruit du dehors emplissaient la chambre. Falla, avec impatience, observait la fille. Son cœur battait fort. Il commença à transpirer.

— Voilà, lui dit Danny en tendant le bouquin.

— ~~C'est celui que tu as écrit?~~ demanda Catherine.

— Qui! répondit-il.

Brusquement, il partit en faisant claquer la porte.

— Que va-t-il faire? interrogea la tante des enfants.

— Lui-même ne le sait pas. Il va s'enfermer chez lui, dit François.

Diaw était un homme qui vibrait au moindre contact, et qui, ainsi exalté, était capable de tout. Il avait une volonté de fer : les difficultés qu'il rencontrait ne le découra-

geaient pas; sportif avant tout, il blâmait la tricherie sous toutes ses formes. Lorsqu'il se butait, il avait l'espoir d'une belle partie. Aussi, le jour même où il avait appris la félonie de Ginette, était-il parti de Marseille pour Paris. Il y avait « maldonne », il fallait à tout prix qu'il s'expliquât.

Il s'était rendu chez la romancière deux fois dans la journée, sans pouvoir la joindre. Le soir, il visita les « caves » de Saint-Germain-des-Prés, où finissent la nuit les célébrités du jour. Très tard il la trouva à la « Pergola », attablée avec deux artistes. Il la regarda fixement. Les cheveux décolorés, maquillée, elle parlait avec véhémence. Il ne lui dit rien et retourna l'attendre devant sa porte, sans laisser éclater sa colère.

— Ah! lança la femme, lorsque la main du Noir s'abattit sur sa bouche, l'empêchant de crier.

— Ouvrez! ordonna-t-il.

Ils pénétrèrent dans une garçonnière richement meublée. Le parquet rutilait sous l'encaustique. Il ferma la porte, poussa Ginette brutalement.

La femme lui dit :

— Je t'avais écrit pour te dire qu'il y avait erreur, mais la lettre m'a été retournée!

Il se maîtrisait pour ne pas lui sauter à la gorge. Son regard étincelant exprimait son feu intérieur. Ses ongles pénétraient profon-

dément dans la paume de ses poings crispés. Il ne voulait pas céder à sa violence interne. Elle s'était approchée de lui.

— Merde alors! tu m'as eu deux fois, et tu veux y mettre du charme... Pour qui me prends-tu? Pour un maître chanteur, ou pour ton gigolo?

— Mais écoute, laisse-moi t'expliquer!

Comme un fauve, il la saisit, lui broyant le bras; de l'autre main, il faisait ployer sa nuque.

— Tu me fais mal, dit-elle en gémissant.

— Tu m'en as fait bien davantage.

Il la bouscula sur le cosy, hors de lui, en proie à une furie hystérique.

— Sais-tu ce que c'est que vivre au jour le jour? Habiter un taudis? Trimer comme un nègre que je suis? Vendre son linge parce qu'on ne peut pas payer son loyer? Se lever à l'aube pour rentrer le soir exténué, vidé, sans force? Non... je doute que tu connaisses cela... Sais-tu que tu as aussi volé une autre femme?

— Moi?

— Oui, toi, dit-il, sarcastique, en s'asseyant. Tu as volé Catherine. Elle comptait sur ce livre pour qu'on se marie. Elle avait misé dessus. C'était son rêve, son espoir de jeune fille...

— Baissant le ton : — Elle est enceinte. Te rends-tu compte de ce que tu as fait? Tu as tout détruit... Tu m'as pris pour un « Noir ».

Il avait fini par le dire. Le « Noir », pour lui, signifiait l'ignorant, la brute, le niais. C'était plus qu'une lutte entre voleur et volé, deux races s'affrontaient, des siècles de haine se mesuraient.

— Je vais te donner de l'argent... puis je t'en enverrai encore. Je ne suis pas fautive.

— Bien sûr, c'est moi ! Tu me crois si bête que ça ? A peine serai-je sorti que tu téléphoneras à la police. Il y a des choses qu'on ne peut acheter, ni vendre. Te voilà célèbre par mon travail, par ma souffrance.

... Tout à l'heure, tu m'as reconnu... hein?... Mais je te gêtais ! Tu tiens à ta nouvelle réputation !

A nouveau, il lui tordait le bras. Les mains pesaient comme du plomb sur son membre endolori.

— Laisse-moi, je te donne tout ce que j'ai.

Ils se levèrent. D'un mouvement brusque, elle tenta de se défaire de l'étreinte.

— Doucement, tu vas te faire mal, conseilla Diaw.

Elle, la figure livide, obéissait. Du tiroir de la table, elle sortit une liasse de billets, qu'il prit lestement de sa main libre.

— C'est fou ce que vous croyez faire avec de l'argent, vous, les bourgeois ! Tu crois que je suis ici pour ça ?

— Prends-les, je t'en donnerai davantage.

Je te le jure ! Tu as oublié nos moments passés ensemble ?

— Baste ! cria-t-il. Je te répète que le charme ne prend pas avec moi, puis tu me loges avec les maqueraux, ma parole !

Son étreinte se faisait de plus en plus forte. Elle gémissait comme prise dans un étau. Lui, il n'éprouvait aucun plaisir à ce qu'il faisait, mais il fallait qu'il l'humilie. Puis, d'un coup, il lâcha prise. Libérée, elle haletait, convulsée. Son omoplate était si douloureuse qu'elle n'arrivait pas à la bouger.

Il la regardait, la scrutait avec haine, mordant ses lèvres à se les couper. Il essayait de maîtriser sa colère ; n'en pouvant plus, il se jeta sur elle. Sa tête cogna sur un coin de meuble, elle s'affala ; la voyant allongée, il s'en alla...

Diaw, après le drame, avait erré le long de la Seine, perdu dans ses pensées. Depuis combien de temps était-il assis là ? Il n'en savait rien. La tête entre les mains, il se répétait : « Ce n'est pas possible, elle n'est pas morte. » Le journal qu'il tenait relatait le crime. Il était atterré, ne pouvant comprendre ce qui lui arrivait.

Il se rendit à la gare de Lyon ; trop faible pour se tenir debout, il se laissa choir sur un banc. Il voulut satisfaire un besoin naturel ; même prendre cette décision était au-dessus

de ses forces. Une immense lassitude avait gagné tous ses membres.

Il avait sommeil, mais comment dormir quand la Justice vous court après? Il devait se défendre, mais contre qui? et comment? Son intelligence s'efforçait de coordonner ses pensées. Très vite, elles furent balayées par la peur, une peur froide. Puis la haine l'envahit, contre tous ceux qui n'avaient pas la même teinte que lui. Sa tête bourdonnait comme un essaim d'abeilles. Il fut pris d'un violent accès de fureur et se replia sur lui-même. Il parlait tout seul, monologuant qu'il était un assassin, qu'il était au ban de la société parce qu'il était un nègre. Tout découlait de ce mot.

Son orgueil de Noir et sa fierté d'homme dictaient ses mouvements; avec ardeur, il se leva, fit un effort pour se considérer comme les autres qui allaient et venaient. En les regardant, il se demandait si, dans la foule, il n'y en avait pas un qui ressentait les mêmes sentiments, les mêmes angoisses que lui... Il passa devant un agent de police sans lever les yeux du journal qu'il ne lisait pas. Ce sentiment nouveau de sa valeur d'homme guidait ses pas, l'aida même à grimper dans le wagon. Il n'avait aucune notion de l'heure, ni à quel moment partirait le train. Il était content de se trouver seul, seul dans ce compartiment. La lampe sur le quai jetait sa lumière terne sur sa face. Vite, il abaissa le rideau.

Il essaya de voir clair en lui. Il éplucherait les jours, les ans et les siècles et jamais il ne trouverait ce qu'il voulait savoir. Ceci était né avec les classes, les fortunes, les forts et les faibles. Il ne lui était jamais venu l'idée auparavant qu'il serait un jour un criminel. « Et pourquoi? » se demanda-t-il. Il ne pouvait admettre qu'il était devenu un « tueur ». La mort de Ginette l'avait complètement démantelé. Il ne voyait aucune issue, ses pensées allaient avec force et fracas.

La rame s'ébranla. Un voyageur avait ouvert la portière, puis l'avait refermée dès que leurs regards s'étaient croisés. Heureux de sa solitude, il s'étala sur la banquette, se laissant bercer par le bruit monotone de la locomotive en partance. Il n'arrivait pas à se délivrer de son obsession.

*
**

Depuis cinq jours, il vivait rentermé, transformant sa chambre en cellule. Ce réduit prenait à ses yeux une valeur inconnue, c'était une vaste contrée où fleurissaient toutes sortes de plantes, où voltigeaient d'innombrables oiseaux. Ce taudis lui paraissait plus doux qu'un château rempli d'objets d'art. Il n'avait plus longtemps à jouir de la vie de cette façon, il était un assassin; un « nègre assassin », se disait-il.

Lorsque la porte s'ouvrit, il sursauta, son pouls redoubla ses battements. La lampe s'alluma. Catherine se tenait debout devant lui, apportant sa nourriture. Longuement, il observa la fille, dont le ventre prenait forme. Tout son sang avait afflué à ses yeux.

— Pourquoi ne partirais-tu pas? Je serais avec toi!

Elle était prête à tout sacrifier pour son amour. N'ayant pas de réponse, elle s'agenouilla, prit la tête de l'homme dans ses mains. Diaw Falla sentit un immense soulagement à ce contact. Elle resserra l'étreinte et dit :

— Si je pouvais te l'écraser, rien que pour voir ce qu'il y a là-dedans!... Après tout, je n'en serais pas plus avancée... Seigneur... mon Dieu! tu ne l'as pas tuée, on dit qu'elle est tombée après une dispute... Oh! dis-moi ce qui te tourmente. Pas assez qu'elle t'ait volé, il faut aussi que je te perde... Non... plutôt mourir.

— Ne dis pas ça!

Ils se turent. Elle enfouit sa tête dans le creux de son épaule. Il leva peureusement son regard vers elle. Ce qu'il avait envie de lui dire était plus fort que ce qu'il se répétait étant seul. La fièvre l'empêchait de parler. Il se consumait dans son silence; il trouva même stupide et inutile de parler, d'ouvrir la

bouche. Pourtant, il forçait les impulsions qui serraient sa gorge.

— Ne t'en fais pas, débuta-t-il, adoucissant ses paroles. J'ai visé trop haut, me voilà plus bas que la terre; qu'ai-je à attendre maintenant? Ils viendront, tu es une brave et chic fille. Comme je te l'ai dit, j'ai écrit à mon oncle pour toi et le petit. J'ai compris mon erreur, et c'est trop tard.

— N'abandonne pas, il faut lutter!

— A quoi bon!

Dans un halètement convulsif et lent, il se dégagea d'elle et se leva. Il arpentait la pièce. La présence de la femme ramenait pour lui le flambeau de la liberté. Il but de l'eau, elle avait un goût amer, mais cela fit du bien à son estomac serré. Mû par le désir de parler, son cœur gonfla.

— Je sais que tu te fais du mauvais sang, je ne t'ai amené que malheur et ennuis. Je ne voudrais pas que tu m'oublies... Il me sera agréable là-bas... — Il avait peur de dire prison et changea de phrase. — Je ne veux pas qu'on te mêle à tout cela. Je dois payer seul ma faute.

— Et moi, que deviendrai-je? Et le petit, tu penses à lui? Quand mon père le saura, il est capable de me tuer... peut-être cela vaudrait mieux! N'abandonne pas, il faut te défendre et me défendre! Où est ta force

d'antan? Tu es tout pour moi, je ne connais que toi.

Catherine le scrutait. Elle était prête à faire n'importe quoi. Elle vint à ses côtés, posa sa main sur l'épaule de Diaw. Dans cet attouchement, il ne comprit pas ce qu'elle voulait. Elle l'aimait et désirait le lui prouver. Mais ce qui les séparait était comme le ciel et la terre, avec une différence semblable à ce que le jour est à la nuit. De son cou, l'homme défit la chaîne qui ne le quittait jamais, à laquelle étaient accrochées deux cornes, et la lui remit en disant :

— Voilà, tu l'as toujours voulue... garde-la, et si, par moments, tu es triste, agite-les pour me faire plaisir... Et maintenant rentre.

— Non, je reste.

— Ce n'est pas le moment. Il y a... D'ailleurs, chaque chose en son temps. Tu comprends, je n'ai plus droit à rien, qu'attendre.

— Je veux attendre avec toi, dit-elle, s'accrochant à lui.

Ses idées étaient toutes brouillées, c'est en vain qu'il essayait de voir clair quand elle était là. L'amertume de son acte était un fiel doux à côté de celle de son cœur. Il secoua la tête pour ne pas fondre devant elle.

— Tu n'as pas à rester ici, dit-il, la poussant vers la porte.

Agrippée à lui, elle sanglotait. Chaque soulèvement de sa poitrine, était une saignée

pour lui. Il ne voulait pas céder, il la reconduisit en fermant brutalement la porte.

— Diaw! Diaw! appela-t-elle de l'autre côté.

Il prit sa tête entre ses paumes. Complètement affaibli, l'esprit assoupi, le corps ne répondant plus à aucune impulsion, il glissa le long de la porte et tomba. Le lendemain, c'est dans cette même attitude qu'il fut appréhendé.

*
**

— J'ai bon espoir, dit Riou en se frottant les mains, voilà plus d'une heure qu'ils délibèrent, sans doute vont-ils écarter la préméditation.

— Ah! oui? dit Diaw, sortant de sa torpeur.

Quelques instants plus tard, on le fit entrer dans la salle d'audience. Le Président l'invita à se lever. Le bruit avait subitement cessé. Alors, le magistrat lut le verdict :

— A la première question : « L'accusé est-il capable d'avoir volontairement donné la mort à Ginette Tontisane? » le Jury a répondu « oui » à la majorité!

... A la deuxième question : « Y a-t-il eu préméditation? » le Jury a répondu « oui » à la majorité!

... A la troisième question : « L'accusé

~~bénéficie-t-il de circonstances atténuantes?~~ »
le Jury a répondu « oui » à la majorité!

... En conséquence, conformément aux dispositions des articles 302 et 463 du Code Pénal, Diaw Falla est condamné aux travaux forcés à perpétuité. Le condamné a trois jours francs pour se pourvoir en Cassation. = *appeal*

Les journalistes se ruaient maintenant vers lui; il les regardait, égaré, car ces hommes, à ses yeux, n'avaient plus le même aspect qu'auparavant.

TROISIÈME

TROISIÈME PARTIE

TROISIÈME

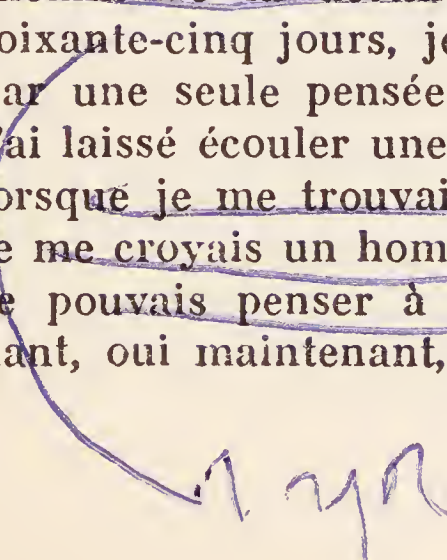
LA LETTRE

Centrale de..., 195...

Cher Oncle,

Tu dois te dire que je n'existe plus. Dans mon cas, vivre n'a aucune signification. Avant de t'adresser ces lignes, j'ai eu des mois et des mois d'hésitation : enfin ma volonté l'emporte. Comment ne pas écrire quand on dispose d'autant de temps dans l'attente de la mort? Ne crois pas que je formule une plainte... D'ailleurs, à qui...? Et pour quoi faire...

Me voici fixé sur ce qu'on peut appeler le chemin de la destinée. Pendant trois cent soixante-cinq jours, je me suis laissé habiter par une seule pensée; pour mieux la saisir, j'ai laissé écouler une autre année. Autrefois, lorsque je me trouvais du côté de la société, je me croyais un homme parmi tant d'autres, je pouvais penser à ma guise... Et maintenant, oui maintenant, je suis esclave de mes



divagations, mon corps est captif de la
société, une idée emprisonne mon esprit, plus
rien que cette implacable obsession — « vivre
ici » jusqu'à ma mort — entre quatre
murailles froides et nues sans espace ni hori-
zon où ma vue puisse s'élancer. Mes yeux ne
m'offrent que cette perspective d'humilité.
Dans mon cachot, seule mon imagination, où
le réel et l'irréel se confondent, me donne
l'apparence d'une évasion...

Quoi que je pense, je reviens toujours à
mon idée fixe — MOURIR ICI —.

Je me demande quand et comment me
viendra la mort? Hugo a dit que les hommes
sont condamnés à mort avec des sursis indé-
finis... Alors quoi? Pourquoi ne pas m'en
réjouir? Pourquoi cette obsession? Qu'ai-je à
y perdre? Les jours sombres et monotones,
les nuits glacées et humides, le pain mal cuit,
ma maigre portion de bouillon, mixture de
détritus et de déchets? Je suis parfois content
de n'avoir pas fait une demande en Cassation.
Selon ma bonne conduite, d'après le direc-
teur, je bénéficierai de certaines mesures,
voire d'une réduction de ma peine qui — dit-
il — me ramènerait à vingt ou trente années
de séjour dans ce château. J'ai vingt-quatre
ans bien sonnés. Fais le calcul. En quelle
année de grâce aurai-je ma levée d'écrrou?

Je ne me fais pas d'illusion quant à leur

clémence... Je suis rivé ici, je dois y MOURIR... Bon... Qu'ils ne m'importunent pas avec mon comportement. Même si je devenais exemplaire parmi tous les forçats, combien de temps aurais-je à goûter la vie? Je ne pourrais même pas revoir ceux qui me sont chers. Ma mère est morte, frappée par la sentence. Pauvre maman, combien elle devait souffrir! Catherine a quitté son père; pour faire vivre notre fils, elle se prostitue... Il serait encore facile de la repêcher, mais, descendant aux derniers degrés, elle s'abandonne à l'alcool au risque de devenir folle. Lorsqu'on est dans cet état mental, il paraît que le cerveau s'affaiblit et l'on ne pense pas beaucoup. Par moments, je le lui souhaite et, parlant de folie, il m'arrive de sentir un vide dans ma tête.

Le petit porte mon nom.

Il est venu au monde quand j'en ai été retranché; il fera son service militaire quand je partirai par les pieds... Diaw Falla fils aura trois ans bientôt. Que sera son avenir? Voilà ce que je voudrais pour toi, mon enfant, du fait que je n'en jouirai plus : le soleil, le printemps, des champs remplis de fleurs, des oiseaux qui te réveilleront par leur gazouillement, des arbres, la nature, et, par-dessus tout ceci : la liberté... Mais toi, sache respecter l'homme pour sa valeur; évite de le blesser dans sa dignité. Que tes arguments

soient équitables. Que l'expression pure de tes sentiments ne soit pas souillée par l'avidité de la fortune. Voilà les plus élémentaires besoins de la vie, qui en sont l'essence. Aime la vie de toutes tes forces, n'égare pas ton cœur dans la débauche de ce siècle.

Je ne purge pas ma peine. Je suis rayé de la masse. Ma mère n'est plus. Son âge...? Je ne m'en souviens pas exactement, cinquante ou soixante ans, de toute façon sa fin a été précipitée par ma condamnation. Ma femme, si je peux parler ainsi, arpente la chaussée comme un garde mobile. Ce travail que la morale désavoue, que les romanciers et les films mettent au grand jour, est répugnant. Qui sait si un souteneur ne la prendra pas sous sa tutelle...?

Alors, que deviendra mon fils? Cet enfant qui rit aux anges, qui ne pense à rien? C'est lui qui me fait mal. Je suis orphelin, Cath... veuve, le petit à moitié abandonné, nous sommes trois victimes du fait de la loi. Il est normal que mes nuits soient hantées... Trépasser aujourd'hui ou demain, quelle différence cela ferait-il pour moi? Me briser la tête contre le mur? A quoi bon? Réflexion faite, je ne cède pas, car je ne veux pas satisfaire ceux qui m'ont isolé ici, anticipant sur ma fin... Pour moi, la mort serait une délivrance, je l'attends comme un amoureux languissant pour « sa belle ».

Vers elle, j'irai, les gestes et le regard câlins. Je ne prononcerai qu'un mot : « Merci ». Je conçois que tu ne sois pas de mon avis, c'est un spectre qu'on n'embrasse pas aisément. Pour moi, ce sera naturel.

Ta lettre, qui m'est parvenue à l'instant, m'a fait perdre le fil de mes inspirations. Tu peux m'écrire tous les jours, mais moi je ne peux le faire qu'une fois par mois. Peut-être ont-ils peur que je m'exalte?

Misérables lois et misérables hommes, je ne suis pas méchant. Dans mes moments suprêmes où je me recueille avec ferveur, je retrouve l'accusation, non pas le crime, et j'ai plus de remords qu'avant ma condamnation... Je n'ai plus de place que pour la MORT. Alors, pourquoi n'abrègent-ils pas cette vie?

Ils savent appliquer la loi, ce n'est pas le tout de faire un emplâtre, il faut aussi faire la dissection, l'autopsie intellectuelle d'un accusé. A quel moment, ai-je commis le crime? Ils se réfèrent à la date et à l'heure. Quel était mon état mental? Pour y répondre, ils me conduisent chez un psychiatre. Ils me donneraient même des douceurs pour que je sois calme. Diable! dans ma lucidité, je ne massacrerais pas plus une fleur qu'un être vivant!

Le toubib est venu, c'est-à-dire je suis allé

le voir. Le médecin est attaché à la maison, la maison aux détenus... Ces jours-ci, il y en a un qui s'est pendu, les efforts furent vains pour le ramener à la vie. L'autre fois, c'était Mathieu qui s'était coupé les veines. Il paraît qu'il était là depuis bientôt douze ans. Tous deux étaient sûrs de ne pas être grâciés.

Pour revenir au docteur, il m'a sorti que j'étais bien portant et m'a remis des cachets pour mes insomnies. Quand je lui ai dit que j'étais jeune, que mon sang coulait librement dans mes veines et que je souffrais d'une maladie faite de la main des hommes... il m'a répondu que ce n'était pas de son ressort; je n'avais qu'à consulter le prêtre... Pour le trouver, je me rendis à la chapelle...

Vraiment, nous sommes gâtés par les contribuables... Bref, passons. Dans mon entreprise, je fus déçu. Monsieur l'Abbé était en ville — lui, il est ici par vocation, prisonnier de ses idées!

Un beau matin — si j'emploie le mot « beau » c'est par goût d'arabesque, il n'y a rien ici que je puisse qualifier de la sorte —, donc le prêtre est venu. Il est resté planté devant moi — faute de chaise, je l'avais invité à s'asseoir sur mon lit. Oh! il n'a pas refusé, bien que je l'eusse souhaité... Il est là pour nous aider, pour partager nos douleurs...

Là... alors, il y a mésentente. Il a débuté en me demandant si je croyais en Dieu... Je l'interrompis en lui disant « que je n'avais rien à faire avec Dieu... » Est-ce lui qui me garde en ce lieu? Pourquoi faut-il s'adresser à lui quand ce sont les hommes qui vous font mal? La conversation tomba à plat. Aussi profondément que je désirais une présence, autant la sienne me tapait sur les nerfs... Oui, si bas que je sois tombé, je ne suis ni un athée ni un impie. Dieu m'est témoin. Mais lui, ce prêtre, que m'a-t-il dit de senti, d'attendri, de vibrant? Il n'a rien arraché à mon cœur, même pas un pincement. Certes, tu me diras que je ne suis pas plus chrétien que musulman. J'attendais de lui des paroles qui sauraient me faire pleurer. Il ne m'a gratifié que de citations en latin.

Est-ce qu'un Nègre a besoin de cette langue? Faut-il comprendre que le Tout-Puisant ne parle qu'un seul idiome? Les litanies, il les récite comme une leçon bien sue, une récitation gravée dans sa tête. Il les psalmodie avec facilité, sans même qu'un gémissement vienne barrer sa face de benêt. Par sa soutane, je le respecte. Jésus m'aurait compris. Il a souffert par les hommes et pour les hommes. Loin de moi pourtant la prétention de me comparer à lui!

A la récréation — parce que, moi, je ne veux pas travailler, et pour cause —, je vois

le curé au milieu des autres, donnant des conseils.

— Il est bon type, me dit un confrère.

Donc, c'est moi le mauvais, les papiers le prouvent — car c'est la société qui fabrique ses hommes!

Quelques jours après, comme je nettoiais ma tombe, ainsi que l'exige l'hygiène, j'entendis les verrous grincer; qu'est-ce que je vis? Monsieur l'Abbé sur le seuil! De suite, par ironie, je lui dis que Dieu devait aimer le noir, du fait qu'il était toujours habillé de cette couleur. Il feignit n'avoir rien entendu. Alors, il m'entretint de mon livre, de mon passé... Pour mon avenir, il ne sait rien. Puis nous sommes venus à parler de croyance; pour un théologien, c'en est un bon. Il voudrait aller professer en Afrique... Il a tout gâché en me disant cela... Non, Dieu n'est pas une bâche qu'on transporte à tout endroit, il n'habite pas qu'un seul pays... Quand je me mis à parler de l'esclavage, il sembla frappé par je ne sais quoi... Il partit. Ouf! j'en suis débarrassé pour quelques jours. Je ne sais pas pourquoi je l'irritai. Je ne cherchais pas cela. Avec ces picotements dans ma tête, je ne sais plus rien.

Depuis combien de temps suis-je ici? Question stupide, idée sinistre. Comment a-t-elle pu naître en moi?

Je restais depuis mon entrevue avec l'aumônier comme figé dans l'indécision.

L'Afrique ne m'est pas venue une seule fois en mémoire, et voilà qu'elle m'apparaît à présent dans toute sa beauté, inondée d'air et de soleil, et il m'est impossible de penser à autre chose.

Oui, comme je l'ai déjà dit, la prison tue tout. C'est quelque chose d'infâme, d'immonde avec son insalubrité, son venin qui flétrit tout, son fiel amer. Elle est une sangsue de l'âme, elle ne réprime ni ne combat les délits, elle les aiguise, les développe, et pour le reste de votre vie vous êtes stigmatisé.

Avant le verdict, quand le président m'a demandé si je n'avais rien à dire, je fus à court d'haleine, j'entendais une voix me dire : « Demande pourquoi tu as tué... » Ils n'auraient pas été en mesure de me donner des explications...

J'ai appris une langue qui n'est pas la mienne... A l'école on m'a parlé de la bonté d'une Cité et quand je suis venu dans ce pays, pour vivre, il a fallu que je travaille; sous les poids de mes chargements, je trébuchais; tous les soirs, je rentrais rompu, usé de fatigue, des jours, des semaines et des ans durant. La nuit, j'écrivais. Pour faire publier ce livre, je remis tout à une femme, elle me vola, m'humilia ensuite. Avec mon œuvre,

elle se donnait un nom. Tous ces faits ne sont que des théories de la provocation morale oubliée par la loi... Vous avez vu l'acte d'accusation... Pourquoi n'avez-vous pas essayé de voir ce qui a excité ma colère et occasionné ce crime que je me refuse à reconnaître?... Je suis un Nègre!

J'aurais pu me faire tuer à la guerre, ou défiler sur les Champs-Élysées bombant le torse... J'aurais pu être un domestique chez l'un de vous... et, pourquoi pas? Vous m'auriez gratifié d'une soirée par semaine, histoire de donner une permission, à votre nègre.

— Il me revient à l'esprit une récitation que j'ai apprise à l'école.

« Le dévouement des tirailleurs sénégalais
Pour leurs chefs, est digne d'admiration.
Ces braves gens se donnent tout entier
A celui qui les commande... »
J'abrège (faute de mémoire).

« ... L'officier ne peut pas oublier le regard
Que jettent ces hommes une fois tombés
Pour ne plus se relever. C'est une vraie
Troupe... Française... que nous avons
Il est impossible de l'employer autrement
Qu'au service de la Patrie. »

Voilà qui est clair comme enseignement!
Mon père n'a jamais commis une faute contre

les lois. Il respectait l'individu; évitant de le blesser moralement, il obéissait donc aux lois de « l'humain ». Pourtant comme il ne savait pas lire, il n'aurait pas pu être juré!

La justice peut parfois faire des criminels, le droit des canailles, la raison des baudets.

Avant mon transfert dans cette Centrale, lorsque j'étais en prévention, j'ai vu des jeunes délinquants devenir des récidivistes. La loi n'a qu'un remède, les isoler. Pour les hommes de loi, ce sont des pestiférés, qu'il est préférable de loger dans ce lazaret... Quel est leur traitement ici? La prison n'est pas plus un sédatif qu'elle n'est un spécifique.

Vous êtes au chevet d'un mourant, la maladie vous intéresse moins que le patient. Le membre atteint ne peut plus être sauvé... Vous décidez de le couper... Bon... Sauvé... dites-vous, mais demain c'est une autre partie qui est atteinte, sous une autre forme — et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien... Avec cette solution, c'est le malade qui meurt... Il en est de même chez les adolescents que vous internerez... Non, vous ne les guérissez pas. Vous endormez le mal momentanément... A leur sortie, au contact de la société, ils deviennent des récidivistes, le virus se trouve en vous, dans tout ce qui vous entoure.

En ce siècle, les mesures vont à l'encontre des faits. Le vieux moulin à vent qui consti-

tue le livre des codes et des décrets se trouve détraqué. Il est courant de répéter : « de mon temps ceci; de mon temps cela », « si vous n'êtes pas capable, videz les lieux »... Cessez de dire que les jeunes sont pervertis. Le corps social lui-même n'est-il pas perclus de vice?... Il est encore plus absurde de dire que le temps engendre les maux. D'où vous viennent les crimes, les avortements, l'empoisonnement, le vol, la prostitution, l'alcoolisme et la pédérastie? Du chômage! Vous avez trop de chômeurs! Une accumulation de misère : tous les délits reposent là-dessus... Est-ce les églises ou les dirigeants qui ne sont plus au service de la masse?... Quoi qu'il en soit le peuple agonise.

Refusez donc de vous laisser diriger par ceux qui n'ont souci que de leurs intérêts personnels. La classe ouvrière est trop pauvre, les jeunes sont réduits à l'état de mendicité, sans feu, sans nourriture spirituelle...

 En Afrique, il reste trop d'ignorants, trop de malades. La faute en est aux institutions. Tous ces gens sont sans pain, sans gaieté, ils ne sont riches qu'en pauvreté. La balance pèse du côté d'une « poignée d'hommes » qui jouissent de tout.

Nous avons trop de ces types qui passent leurs temps à crier, à s'insulter, à faire des décrets, à s'embourber dans diverses questions relatives au relèvement du peuple — à

chercher on ne sait quoi; ils prolongent leurs heures supplémentaires à nos frais, pour des amendements, pour des beuglements... Au milieu de futils démêlés, ils collectent des voix pour la confiance, vont d'opposition en opposition, de chute ministérielle en chute ministérielle. Qu'ils appartiennent aux extrémités ou au centre de l'hémicycle, ils se donnent des noms purement incompatibles avec leur idéal et le peuple souffre...

Dites-leur de sortir de l'hémicycle; que chacun se rende dans son département pour consulter ses électeurs, voir les maisons des délinquants, des sans-travail, des vieux et des vieilles, des enfants abandonnés. Puis le soir en guise de détente, sous la garde de la brigade spéciale des mœurs, qu'ils aillent inspecter le trottoir; alors ils verront qu'il ne sert à rien de prolonger leur veillée. Ils sauront aussi que, les emprunts, les quêtes, les journées de l'enfance malheureuse, et tant de choses semblables ne sont pas des solutions et n'aboutissent à rien du fait que ce sont toujours les pauvres qui donnent. Qu'ils redescendent au sein du peuple pour commencer les réformes; qu'ils n'aient pas peur de se salir dans les taudis. Puis faites-leur démonter le vieux moulin des lois, réviser le code pénal. Rééduquez les policiers et les juges, construisez des écoles, remettez tout ceci en harmonie avec le présent. Le passé ne dirige rien. Ces gens-là sont

entraîné dans le passé

trop nombreux et reviennent trop cher au budget. Ils en savent trop pour gouverner, mais pas assez pour nous relever de la misère, et c'est cela qui nuit à tous. Ils sont responsables des vices des deux sexes, comme de tous leurs méfaits. La science a produit des merveilles. L'atome en se désintégrant vous émeut, vous fige de peur, et vous croyez réintégrer l'homme dans l'homme de cette manière?... c'est faux! Dans cette continuité de recherches vous finirez par adorer vos machines... Alors à ce moment vous ne serez plus que des fétiches en retard sur vous-même, car la conscience demeurera le phénomène inexploité. Vous vous querellerez pour des espaces immenses, oubliant combien de pieds il vous faudra pour vos tombes. Un seul mouvement de la terre, un fragment du tonnerre vous anéantira. ~~Chaque personne est~~ une plante dans le jardin de l'humanité, cultivez-la, arrosez-la de morale, entretenez-la... Demain vous aurez une excellente ombre, féconde en douceur, et le crépuscule de l'existence vous trouvera réunis.

Voilà mon oncle, pour une première et dernière lettre, il n'y manque rien. J'ai beaucoup vieilli en ce laps de temps. Placé en marge de tout mouvement, j'entends le tumulte de la vie. Seule et à distance, l'âme remonte à la surface et se baigne dans les flots de la solitude.

Ici tout me semble clair et manifeste! L'œil ne voit jamais ce qui lui rentre dedans. Si mon corps n'est pas à son aise, mon âme se repose. Tout en moi me paraît néant; quand je pense à Dieu, je deviens si minuscule que mes larmes jaillissent du puits de mes sentiments que je croyais tari à jamais.

J'ai vu plus que mon âge et n'ai vécu qu'un printemps.

Je ne te dis pas au revoir, ni à bientôt. Nous nous verrons en Dieu.

DIAW FALLA.

219
134

85

TABLE DES MATIERES

PREMIÈRE PARTIE

La mère	11
Cath... ..	25
La coterie	33
Le procès	41

DEUXIÈME PARTIE

Le récit	77
----------------	----

TROISIÈME PARTIE

La lettre	205
-----------------	-----

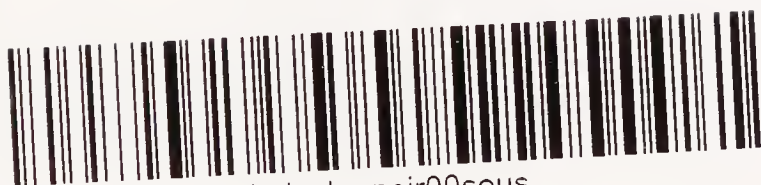
*Cet ouvrage reproduit par procédé photomécanique
a été achevé d'imprimer en mars 1982
sur les presses de l'imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N° d'édit. 293. — N° d'imp. 640. —
Premier dépôt légal : 2^e trimestre 1973.

Imprimé en France

ledockernoir00sous

ledockernoir00sous



ledockernoir00sous

Diaw Falla, "le docker noir", mène à Marseille une existence misérable et précaire, mangeant d'un bol de riz, logé dans un hôtel infâme, heureux encore si le matin il a pu trouver de l'embauche.

Il n'a, pour se retenir à la vie, que son amour pour Catherine, et l'espoir de devenir un grand écrivain. Le meilleur de lui-même, en effet, il l'a placé dans un roman qu'il a écrit pendant les brefs moments volés à la fatigue. Cette noble ambition l'aidera-t-elle à triompher du destin et des préjugés raciaux? Ou le mènera-t-elle à sa perte?

Le docker noir est un long cri d'amertume où éclate un désir passionné de justice.

C'est aussi un avertissement, un document de première main sur la vie des minorités noires perdues dans les grandes villes européennes.

Fils de pêcheur, Sembène Ousmane est né en 1923 en Casamance. Autodidacte, il a été tour à tour mécanicien, maçon et militaire, puis docker à Marseille. Rentre en Afrique après de nombreux voyages en Europe, il mène depuis lors une double activité d'homme de lettres et de réalisateur de cinéma.

220 0
NEW BOOK
\$13.00